

# EMANCIPATION

Photo de couverture :

*Simon et Rosa Rosner, le 2 juillet 1935 à Bucarest*

© Charles Rosner, février 2007. Tous droits réservés.  
ISBN 978-2-9530001-0-8

Charles Rosner

-----

# EMANCIPATION

-----

Etes-vous (aussi)  
de  
Czernowitz ?

*Les Editions CZ*

*Souvenir du passé,  
Mémoire pour le futur*



**La Morariugasse à Czernowitz en 1999**  
*Photo d'artiste (Don de Marc Sagnol)*

**I**  
**A la Recherche**  
**des Temps Perdus**



## Chapitre 1

### Est-ce que nous nous connaissons ?

Par une belle journée de juin, je roule sur l'autoroute au sud de Cologne. Légèrement fatigué, je m'arrête à une station service pour me dégourdir les jambes.

Tandis que je fais les cent pas en téléphonant à ma femme, une voiture se gare près de la mienne. Un homme, dans la cinquantaine me semble-t-il, en descend. Il ouvre le hayon arrière pour faire sortir son chien et lui met une laisse. Sa femme descend également et s'éloigne vers le magasin. D'un œil distrait, je suis les allers et venues de l'homme avec son chien : il lui donne à boire, le câline, laisse approcher un enfant et sa mère qui passaient.

Je raccroche, échange quelques mots avec les occupants d'une autre voiture et continue à suivre distraitement l'homme et son chien du regard.

Tout à coup, l'homme se dirige vers moi et me demande en allemand :

- *Excusez-moi, est-ce que nous nous connaissons ?*
- *... Peut-être, réponds-je, prudent.*
- *Dites-moi, est-ce que vous ne seriez pas de Czernowitz ?*
- *Euh ... Oui, je suis de Czernowitz. Comment le savez-vous ?*
- *Etes-vous le cousin de Edy à Berlin ?*
- *Oui, c'est bien moi. Vous connaissez donc Edy ?*
- *Alors vous-êtes son cousin Kouki, celui qui habite en France ?*

Stupeur. Peu de gens savent que mes parents m'appelaient Kouki, surnom qui me vient de Kurti, le diminutif de Kurt et que, bébé, je n'arrivais pas à prononcer.

- *Votre visage me disait également quelque chose, dis-je pour sauver la face. Vous êtes un ami de Edy ?*
- *Je suis ... Nous sommes des amis d'enfance. Je m'appelle Robert L.*

Sa femme nous rejoint.

- *C'est Kouki, le cousin de Edy !*
- *Mais oui, c'est lui. Comment l'as-tu reconnu ? Et d'ajouter à mon attention : je suis Tami, sa femme.*
- *Au regard, je crois. Etiez-vous à Berlin il y a un mois pour les soixante ans de Edy ?*
- *Oui, j'y étais avec ma femme et mon fils aîné. Mais je ne me souviens pas de vous y avoir vu.*
- *Nous n'avons pas pu venir. C'est terrible, c'est nous qui avons donné l'idée à Gaby de fêter en grand les soixante ans de Edy. Comment était-ce ?*
- *Très bien, très animé. Ils ont fait une réception au Kempinski, il y avait bien cent cinquante personnes. Edy a joué du violoncelle, sa fille Nadine a chanté, ils étaient accompagnés au piano par un ami. Et il y avait Volker Köpp, le cinéaste, qui a filmé tous ces Czernowitziens, sans doute pour son prochain film...*
- *Je suis Tami, insiste sa femme, la sœur cadette de Nurith. Nous habitons Aix-la-Chapelle. Votre mère et la nôtre étaient amies d'enfance à Czernowitz.*

Ces prénoms commencent à me dire quelque chose, surtout celui de Nurith qui voulait faire du cinéma, si je me souviens bien... C'était effectivement à Aix-la-Chapelle et je devais avoir près de vingt ans... comme elle.

- *Mais oui, bien sûr, je me souviens... Ma mère est décédée en 98, dis-je pour gagner du temps.*
- *La mienne aussi.*

Et de me donner des détails que j'entends à peine, encore sous l'effet de la surprise. Je me rappelle que sa mère, Lala S., fut l'amie de cœur du frère de ma mère, Edi Wagner.

L'homme a fait remonter son chien dans la voiture.

Progressivement, je me remets :

- *Votre visage me dit effectivement quelque chose, mais je n'arrive pas à me souvenir quand et où nous nous sommes vus ?*
- *Vous avez travaillé en Allemagne de l'Est, n'est-ce pas ? Cela devait être à Berlin, chez Edy, il y a longtemps.*

Incroyable ! J'ai été en poste à Berlin-Est au début des années 1980. Il doit être terriblement physionomiste, car à l'époque j'avais beaucoup plus de cheveux et ils n'étaient pas encore tous blancs. Je sais que Edy, enfant, vouait une admiration sans borne envers son cousin Kouki qui vivait à Paris, alors que lui-même et ses parents étaient encore à Bucarest, mais tout de même !

Impossible d'appeler Edy, aucun de nous n'ayant son numéro de téléphone à portée de main. Nous échangeons nos coordonnées, ils remontent en voiture et s'en vont, tandis que je vais aux toilettes pour me laver les mains.

Cette anecdote n'est pas la seule de ce type : il arrive assez fréquemment que mes origines fassent irruption dans ma vie quotidienne. Ainsi, quelques années plus tôt, alors que j'étais en vacances à Kitzbühel avec ma famille, je prenais le frais avant dîner parmi d'autres clients sur la terrasse de l'hôtel. Au bout d'un moment, je bavarde avec mon voisin. Il s'agit d'un homme nettement plus âgé que moi, qui séjourne à l'hôtel avec sa femme et sa petite fille, accompagné d'une nounou parlant espagnol pour s'occuper de cette dernière.

- *Vous êtes français, me dit-il, comment se fait-il que vous parliez aussi bien l'allemand ?*

- *Oh, c'est une longue histoire ! En fait, je parlais allemand à la maison avec mes parents et je suis né dans un endroit en Europe de l'Est qui ne vous dira rien.*
- *Mais si, dites-moi !*
- *Eh bien, je suis né à Czernowitz qui se trouve aujourd'hui en ...*
- *Mais, moi aussi je suis de Czernowitz !*
- *Ah ? Excusez-moi, mais je vous ai entendu parler espagnol et j'ai cru comprendre que vous étiez d'Amérique Latine. J'ai même entendu votre nom : Teodoro Bardor.*
- *Oui, mais avant, je m'appelais Brettschneider. Nous vivons au Mexique depuis longtemps, nos enfants ont la nationalité mexicaine et nous avons emmené notre petite fille en vacances ici pour donner un peu de répit à ses parents.*

La conversation s'engage sur ces prémisses et nous évoquons chacun notre histoire. En réponse à sa question, je lui indique mon nom et j'ajoute que celui de ma mère était sans doute plus connu : son frère Edi Wagner s'était illustré à Czernowitz dans la lutte contre les fascistes roumains d'avant guerre. Il avait créé un orchestre et donné de nombreuses représentations, bravant les interdits, pour finalement être pris par la police, torturé par celle-ci et mourir en martyr en août 1936. Clairement, mon interlocuteur n'est pas au courant de cette histoire et, comme pour s'excuser, il m'explique qu'il a émigré bien avant la guerre.

- *Est-ce qu'il y a beaucoup de Czernowitziens à Paris, me demande-t'il ?*
- *Je sais qu'il y en a pas mal. Il fut un temps où mes parents allaient à des soirées organisées par une association des Bukoviniens de Paris, mais je ne m'y suis jamais personnellement intéressé. J'ai dû y faire une apparition alors que j'étais encore enfant, c'est tout. Mais peut-être connaissez-vous le nom de Kraft : c'était une famille assez*

*connue à Czernowitz et j'ai été marié en premières noces avec une fille Kraft – en fait c'était la nièce de David Kraft, l'ophtalmologiste.*

- *Quoi ? Vous êtes ce Charles là ?*
- *Euh... oui ! J'ai d'abord épousé Martine F., la fille de Rika. Nous avons divorcé quelques années plus tard.*
- *Je connais bien cette histoire. J'étais un des meilleurs amis de Heinz Kraft, son autre oncle, celui qui a vécu au Brésil. J'ai même été témoin à son mariage en Israël, il y a fort longtemps. Votre histoire a fait le tour du monde !*

Décidément, ce monde-là est bien petit !

Beaucoup plus récemment, je suis de passage à Kiev, invité à une grande réception.

Je discute avec plusieurs convives, tant ukrainiens qu'étrangers. Parmi ces derniers, le responsable Europe d'un important groupe bancaire français. Il me demande si je repars dimanche, comme tous ceux venant de Paris. Non, lui dis-je, j'en profite pour faire un tour à Czernowitz à la recherche de mes ancêtres : c'est là que je suis né.

A l'énoncé du nom de Czernowitz, je note sa soudaine marque d'intérêt. C'est un homme dans la quarantaine qui porte un nom typiquement français.

- *Vous connaissez Czernowitz ?* lui dis-je. *C'est une ville pourtant peu connue en France : comment se fait-il ?*
- *Mon grand-père maternel est né là-bas. Mais c'était par accident : son père a été nommé Directeur de la filiale locale de la Banque Centrale à l'époque, mais ils ne sont pas restés longtemps. Ma mère, par contre, est née à Vienne et a épousé un Français au lendemain de la guerre.*

Mon interlocuteur n'est pas juif, c'est clair : son ancêtre maternel faisait partie de l'administration autrichienne. Mais, même par accident, il représente un produit de Czernowitz.

Avec les Kraft, pour commenter toutes ces rencontres, il nous arrivait souvent de plaisanter sur le fait que « *le monde se partage entre les gens de Czernowitz et les autres !* » Au-delà de nombreux artistes, médecins et autres scientifiques, les plus connus furent sans doute le poète lyrique Paul Celan et l'écrivain Gregor von Rezzori – lesquels vécurent à Paris et en Toscane après la guerre – ainsi que le biochimiste Erwin Chargaff dont les travaux ont permis la découverte de la structure en hélice de l'ADN. En France, on pourrait citer des parents de Jean et Michel Drucker de l'audiovisuel, la mère de l'homme d'affaires écrivain Paul-Loup Sulitzer, les jumeaux Schneider qui fabriquaient des postes de radio et télévision dans les années 1960, et bien d'autres.

Et nous racontions alors l'histoire suivante, qui se passe au Texas.

*Il fait chaud, très chaud, le ciel est jaune.*

*Quelques buissons squelettiques roulent dans la poussière, animés par un souffle de vent.*

*A un bout de l'horizon un petit point grossit : un cow-boy sur son cheval. Il avance lentement, assommé par la chaleur et la soif.*

*A l'autre bout de l'horizon un deuxième point grossit : encore un cow-boy sur son cheval, tout aussi assommé et assoiffé.*

*Ils se rapprochent et, tout à coup, s'aperçoivent. Chacun veut tourner pour que l'autre ait le soleil dans les yeux. Peine perdue.*

*Ils sont à distance de tir et se figent.*

*Rien ne bouge, hormis les flancs des chevaux qui tressaillent, sous l'effet d'une rigole de sueur se frayant un chemin dans la poussière qui recouvre leur cuir.*

*Tendus, ils s'observent. Lentement, leur main s'approche du pistolet.*

*Soudain, l'un des deux enlève ses lunettes et s'écrie « Moïshe ! »*

*L'autre fait de même et s'écrie « Itzig ! »*

*Deux vieux copains de Czernowitz : cela fait vingt cinq ans qu'ils ne s'étaient vus !*

*Ils tombent dans les bras l'un de l'autre, galopent jusqu'au saloon le plus proche et boivent force bière et whisky en évoquant le bon vieux temps.*

- *Tu as des nouvelles de Shmuel ?*
- *Oui, très bien. Il est en Alaska, une mine d'or. Bonne affaire, ça va.*
- *Et Shimshen ?*
- *Lui, il est au Venezuela. Quelques puits de pétrole. Ça va, c'est une bonne affaire.*
- *Et Herschel ?*
- *En Australie. Au début ce fut difficile : les moutons ce n'était pas son fort. Mais maintenant ça va, il s'en tire bien, c'est devenu une bonne affaire.*
- *Et comment va Jossel ?*
- *...*
- *Oui, tu as des nouvelles de Jossel ?*
- *Ah, ne me parle pas de Jossel !*
- *Pourquoi ? Moi, je l'aimais bien, il était sympathique et tranquille, toujours prêt à aider ...*
- *Arrêtes ! Jossel est un aventurier, ne me parle pas de lui !*
- *Quoi, Jossel un aventurier ? Incroyable ! Il était gentil comme tout. Je n'arrive pas à y croire. Qu'est-ce qu'il a fait ?*
- *Il est resté à Czernowitz !*

*Combien sont-ils à être restés à Czernowitz ?*

*Et à quelle époque se réfère cette histoire : aux années 1930, alors que Cernauti – de son nom en roumain – comptait près de 200.000 habitants dont, me dit-on, plus de la moitié étaient juifs ? Ou bien s'agit-il des survivants de la Shoah ?*

*Aujourd'hui, Czernowitz se rapproche des 300.000 habitants et ne compte plus que quelque 3.000 Juifs, dont la grande*

majorité vient de l'ex-URSS. Elle s'appelle dorénavant Chernivtsi en Ukraine et, bien que la ville n'ait subi aucun dommage au cours de la guerre, son esprit si spécial a disparu : on n'y trouve pratiquement plus d'authentiques Czernowitziens.

-----

Je suis donc né à Czernowitz.

Il est vrai que j'en tire parfois quelque fierté et fait l'intéressant, mais jusqu'à récemment je n'ai jamais cherché à en savoir plus : c'était de l'histoire ancienne, une société où l'on trouvait encore des humanistes autrichiens en plein XX<sup>ème</sup> siècle ; mais une société qui n'existe plus, engloutie par la guerre et l'Histoire. J'en suis parti à l'âge de quatre ans et ne suis arrivé en France qu'à l'âge de sept ans, sans avoir encore fréquenté une quelconque école et sans connaître un mot de français. En résumé : que j'y sois né ne change rien à l'affaire, si ce n'est que je parle couramment l'allemand sans aucune difficulté.

L'événement déclencheur se produisit, comme toujours, de façon fortuite : je suis à la retraite, installé au bord de la piscine à écouter du jazz, tout en sirotant un cocktail. Le téléphone sonne : il s'agit de Lydia S., une amie d'enfance que je n'ai pas revue depuis plusieurs années. C'est une fanatique de Czernowitz : je sais qu'elle y est retournée plusieurs fois en voyage organisé au cours de la dernière décennie. Il s'ensuit que la conversation revient inévitablement sur ce sujet, bien que l'objet de son appel soit tout autre.

- ... et, tu sais, j'ai plusieurs livres sur Czernowitz.
- Oui, je connais, je dois en avoir un ou deux. En tout cas un, que j'ai acheté à Francfort il y a bien dix ans, tout à fait par hasard : je passais pour affaire et mon interlocuteur m'a emmené déjeuner dans une bibliothèque où il y avait une exposition sur des auteurs de Czernowitz, tels que Paul

*Celan, Rosa Ausländer, etc. J'ai acheté ce livre qui s'intitule « **In der Sprache der Mörder** », Dans la langue des assassins, comme l'exposition elle-même.*

- *J'ai aussi un livre très récent en français.*
- *Ah bon ? Les seuls livres que j'ai vus sont en allemand. Il est bien ?*
- *C'est un gros livre, très sérieux, écrit par une femme du CNRS.*
- *Première fois que j'entends parler d'un livre sur Czernowitz en français. Tu peux me donner ses références ?*
- *Oui, attends ... C'est « **Le Crépuscule des Lieux** » de Florence Heymann.*

Le lendemain j'ai acheté le livre à Aix et me suis tranquillement mis à le lire. D'abord curieux, puis intéressé, j'ai fini par le dévorer passionnément.

En effet, dès l'abord, je constate que bien des noms cités par l'auteur me sont connus, à commencer par son mentor, Manès Sperber, ainsi que la famille Kraft, ma première belle-famille. Puis, au fur et mesure que j'avance dans ma lecture, j'acquiesce la conviction que l'une des personnes interviewées et dont l'auteur rapporte de nombreux propos, est ma mère ! Et lorsqu'elle parle de son frère Edi Wagner, il est clair que ce ne peut-être qu'elle.

Elle explique même dans quelles conditions son fils – moi ! – fut circonscrit dans le ghetto de Czernowitz à l'automne 1941, bravant les interdits des autorités roumaines et allemandes.

Incroyable ! Ma mère ne m'en a jamais parlé, pas plus qu'elle ne m'a tenu informé de ses entretiens avec l'auteur, lesquels remontent à plus de vingt ans, si j'ai bien compris.

Cette lecture me bouleverse. La tentation est très forte d'aller voir sur place, mais il faut que ce soit avant l'hiver, lequel peut intervenir très tôt dans la région.

J'hésite, car Czernowitz se trouve aujourd'hui en Ukraine : j'y suis déjà allé, il y a quatre ans à la fin d'un séjour professionnel à Kiev, et le souvenir que j'en garde est celui d'une véritable aventure. A l'époque, j'avais loué tout un compartiment de train-couche et, parti un samedi vers midi, je suis arrivé le dimanche au petit matin. Le train s'arrêtait souvent, les babouchkas venaient sur le quai vanter les produits de leur ferme qu'elles vendaient bon marché ; j'ai eu droit au thé dans le train et aux sous-vêtements féminins qui séchaient sur une corde dans les toilettes. Et je ne maîtrisai aucune des langues que tous ces gens parlaient. Et, une fois sur place, j'ai marché et marché pendant deux jours : de l'Université – logée dans l'ancienne Résidence de l'Archevêque grec orthodoxe, aujourd'hui classée au Patrimoine de l'Humanité par l'UNESCO – jusqu'au cimetière juif ; de la *Morariugasse*, la rue où habitaient mes grands-parents maternels, jusqu'au *Tempel*, la grande synagogue où le ténor Josef Schmidt a chanté...

Renseignements pris, il est dorénavant possible de s'y rendre en avion via Kiev. Ma décision est prise, je vais y aller. Mais, cette fois, je prendrai la précaution de me faire escorter par un interprète bien introduit auprès des Archives : je vais essayer de compléter l'embryon d'arbre généalogique que j'ai établi il y a fort longtemps en interrogeant mes parents.

Je ne savais pas encore que j'allais au-devant de nombreuses surprises, y compris la découverte de quelques secrets de famille, comme on en trouve, semble-t-il, partout.

## Chapitre 2

# Points de repères

L'histoire politique de la Bucovine est fort mouvementée : ainsi, en ne remontant qu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle, on découvre qu'à partir de 1714 elle fut ottomane pendant 60 ans, puis autrichienne pendant 144 ans – ce qui nous mène à 1918 – puis roumaine pendant 22 ans, puis occupée par les soviétiques pendant un an (entre juin 1940 et juin 1941), puis à nouveau roumaine sur 4 ans jusqu'à la fin de la guerre. Et, enfin, après la Conférence de Yalta en février 1945, elle fut partagée entre l'URSS au nord et la Roumanie au sud. Quant à Czernowitz, située au nord de la Bucovine, elle est dorénavant ukrainienne depuis l'indépendance de ce pays en 1991.

Lorsque les Autrichiens prirent possession de la province en 1774, celle-ci était peu peuplée: il s'agissait d'une simple terre de passage au croisement des routes de commerce Est-Ouest et Nord-Sud. Ils en firent une terre d'immigration, de sorte que 150 ans plus tard on y trouvait des Ukrainiens, des Roumains, des Juifs et des Allemands, ainsi que des Polonais, des Arméniens, des Russes, des Grecs, etc. ; mais aucune de ces nationalités ne fut majoritaire à quelque moment que ce soit en Bucovine.

D'abord placée sous administration militaire pendant treize ans, elle est ensuite rattachée à la Galicie polonaise, elle-même autrichienne depuis 1772. La population de la province, toutes nationalités confondues, augmente alors rapidement. Les discriminations à l'encontre des familles juives, dont les autorités cherchent à réduire le nombre, persistent ; mais elles sont moins contraignantes que dans les régions alentours et ne découragent pas leur « infiltration » depuis la Galicie, la Russie, la Bessarabie, etc.

La Bucovine resta un simple district du *Kronland de Galicie* jusqu'en 1850, date à laquelle elle accéda elle-même au statut de *Kronland*, avec son propre parlement et ses représentants à Vienne. Les juifs, que le gouvernement central avait fini par considérer comme ses meilleurs alliés pour diffuser et renforcer la langue et la culture allemande dans la région, y jouissaient d'une réelle égalité des droits civiques en termes de résidence, de profession, de propriété, de représentation et d'imposition, ce qui leur était refusé par ailleurs, même dans certaines autres parties de l'Empire. Ces conditions sociales agirent comme un aimant sur les juifs des régions alentour, au point que Czernowitz fut au tournant du XX<sup>ème</sup> siècle la seule ville européenne de quelque importance où les juifs, assimilés ou non, représentaient une majorité relative de la population. Ce n'est que plus tard, vers les années 1930, que cette majorité devint absolue.

La province connut alors son âge d'or au cours des soixante années qui précèdent la première guerre mondiale. Les différentes nationalités cohabitaient et échangeaient sans heurts majeurs, et ce n'est que vers la fin de cette période que divers intérêts extérieurs attisèrent les sentiments nationalistes et l'antisémitisme populaire traditionnel, comme partout en Europe à cette époque. Quant aux querelles fratricides entre organisations juives de convictions politiques ou religieuses différentes, elles ne firent qu'ajouter aux problèmes.

Après l'annexion par la Roumanie en 1918, les tensions s'aggravèrent du fait de l'antisémitisme d'Etat et de la politique de roumanisation forcée voulue par Bucarest. De plus, le grand nombre de juifs des « *nouvelles provinces* » - qu'il fallait donc potentiellement intégrer au pays - posait problème du fait de leur émancipation nettement plus avancée que celle des juifs de « *l'ancien royaume* ». Toutes sortes de règles, brimades et autres handicaps furent inventés par les autorités roumaines, faute de pouvoir ouvertement niveler par

le bas la condition de ces nouveaux sujets juifs. Les tensions prirent progressivement l'allure de conflits, parfois ouvertement violents. Et, au cours de la deuxième guerre mondiale, cette situation déboucha finalement sur le complet anéantissement de ce poste culturel avancé des valeurs occidentales. Quant aux atrocités qui y furent alors commises ; elles relèvent plus du fait des fascistes roumains que des nazis allemands.

Il reste que Czernowitz fut effectivement un bouillon de culture, une cité aux confins orientaux de l'Europe des Habsbourg, viscéralement attachée aux valeurs des Lumières et de l'émancipation des minorités. Creuset culturel multiethnique, son rayonnement fut perceptible bien au-delà de l'Europe avant la deuxième guerre mondiale.

Dans ces conditions, comment se fait-il que son histoire soit tombée dans l'oubli ? Ce n'est que depuis le début des années 1990 qu'un regain d'intérêt s'est fait jour en Allemagne, en Autriche, aux Etats Unis et en Israël, pour cette lointaine province du défunt Empire.

Il est certain que le traumatisme de la deuxième guerre mondiale, avec l'anéantissement de la population locale et de la vie sociale correspondante, y fut pour quelque chose. Mais d'autres éléments contribuèrent également à cet oubli : le fait que la langue d'expression de la culture de Czernowitz soit l'allemand, et qu'elle le soit restée même après l'annexion par la Roumanie en 1918 ; la guerre froide, qui relégua les pays de l'Est sur une autre planète jusqu'à la chute du Mur de Berlin ; et, enfin, le fait que la Roumanie et l'URSS se disputaient encore dans les années 1980 à propos de la Bucovine, ce territoire de quelques 10.500 km<sup>2</sup>, soit, en gros, le quart de la Suisse, le tiers de la Belgique, la moitié d'Israël ou quatre fois le Luxembourg.

### ***Des langues et nationalités***

La complexité de cette histoire a nécessairement déteint sur ceux qui survécurent. Elle resurgit, par exemple au niveau des nationalités, lorsqu'on me demande si je suis Allemand.

- *Non, je suis Français.*
- *Mais comment se fait-il que vous parliez si bien l'allemand ?*
- *Ce fut l'une de mes langues maternelles. Je suis né dans un endroit qui se trouve aujourd'hui en Ukraine.*
- *Alors vous êtes Ukrainien d'origine ?*
- *Non, quand j'y suis né, c'était la Roumanie.*
- *Alors vous êtes Roumain d'origine ?*
- *Non, quand mes parents y sont nés, c'était l'Autriche.*
- *Alors vous êtes Autrichien d'origine ?*
- *Oui et non, car mes origines sont celles d'un simple juif d'Europe de l'Est.*
- *Alors vous parlez yiddish ?*
- *Non, je parle allemand.*

Pour couper court, il m'arrive parfois de répondre directement que je suis d'origine autrichienne : il en faut de la patience pour m'écouter dérouler cet écheveau. En fait, nous parlions allemand à la maison et j'avais choisi d'étudier cette langue étrangère en sixième du lycée. Ma mère maîtrisait parfaitement l'allemand, qu'elle utilisait également, enfant, avec ses parents. Le peu de yiddish qu'elle connaissait, elle l'avait appris de mon père, dont c'était la langue maternelle, lui-même n'étant venu à l'allemand qu'à l'âge de l'adolescence. Quant au yiddish, je le comprends un peu, mais je ne le parle pas.

Ainsi, au début des années 1970, j'ai rendu visite par deux fois à un ami français installé en Israël. Un jour, alors qu'il m'a prêté sa voiture pour une virée touristique, je m'arrête à une station service pour prendre de l'essence. Ne parlant pas hébreu, j'interroge le pompiste :

- *Englit ?*

- *Lo (Non)*, me répond-t'il.
- *Germanit ?*
- *Lo...*
- *Tsarfatit (Français) ?*
- *Lo !*

Il me demande alors « *Ivrit (Hébreu) ?* » et c'est à mon tour de répondre « *Lo !* »

Il me détaille en penchant légèrement la tête de côté et me dit « *Yiddish ?* »

Je réponds « *Euh ... A bisselé (Un peu) !* »

Il me sert, nous discutons tant bien que mal, je règle mon essence et, au moment de partir, il me dit : « *Ir red take yiddish vi a goy !* », vous parlez vraiment yiddish comme un Gentil, un non-juif !

Cette histoire a bien fait rire mes parents quand je leur ai raconté.

L'écrivain Gregor von Rezzori, bien que non-juif, maîtrisait parfaitement cette langue. Et, dans un entretien<sup>1</sup> de juillet 1994, il explique qu'il ne s'est jamais cassé la tête avec l'apprentissage méthodique des langues étrangères – il en pratiquait six sans problème – parce qu'il était né en Bucovine, « *une région où l'on parlait environ six langues en vrac* » Il ajoute plus loin que, comme tout don de Dieu, l'aptitude au langage présente également des aspects négatifs : et de citer qu'en Malaisie, on dit que les singes pourraient fort bien parler, mais qu'ils préfèrent ne pas le faire, car cela compliquerait leur existence !

Mais la meilleure histoire de langue, à mon sens, est encore celle du dialogue entre Mordechaï Schwarz et Israël Schmecht, dans l'excellent film « *Le train de vie* » de Radu Mihaileanu : Mordechaï Schwarz, joué par Rufus, doit parfaire son allemand

---

<sup>1</sup> Interview réalisée en roumain par Catrinel Plesu et parue dans le journal Dilema, n° 104 (Bucarest 1995)

pour pouvoir passer pour un officier nazi ; Israël Schmecht, qui vit en Suisse après avoir fui l'Autriche lors de l'*Anschluss*, est un cousin du rabbin. Il tente de faire prendre l'accent allemand à Mordechaï en lui faisant répéter « *Freundschaftliche Beziehung* », relation amicale.

- *Je n'y arrive pas ! Pourquoi c'est si difficile ? Ça ressemble beaucoup au yiddish, je comprends tout !*
- *L'allemand est une langue rigide, Mordechaï, précise et triste. Le yiddish est une parodie de l'allemand, elle a l'humour en plus. Alors, la seule chose que je vous demande pour parler parfaitement l'allemand – et perdre l'accent yiddish – c'est d'enlever l'humour ! C'est tout.*
- *Les Allemands savent qu'on parodie leur langue ? C'est peut-être ça la cause de la guerre !*

### ***De l'émancipation***

Avec l'avancement de mes recherches, des personnages fort lointains prirent consistance, certains ayant même le profil de véritables héros de roman. Il fallait que je comprenne leur environnement et ce que fut leur vie en Bucovine, ce creuset multiculturel où différentes nationalités ont cohabité et échangé sans heurts pendant des générations. Tel un petit Liban européen avant l'heure, ce poste avancé des valeurs occidentales, faute de « chevalier blanc », finira pourtant par disparaître après deux guerres mondiales.

Et je compris que l'émancipation d'une minorité d'individus dans leur pays de résidence – qu'ils soient Juifs, Noirs, Arabes ou autres – est toujours un processus qui s'étend, bien au-delà des lois, dans l'espace et dans le temps ; mais, surtout, que les volontés de rapprochement doivent être réciproques et permanentes pour avoir une chance d'aboutir à la bonne entente d'une intégration réussie, ménageant à la fois les individus et la société.

Mes ancêtres Juifs ont tous rêvé de la France. Aujourd'hui, toujours Juif, je suis Français, reconnu comme tel et fier de l'être.

C'est alors que leur quête permanente, au fil des siècles, m'est soudainement apparue : de Pologne en Autriche, en Bohême, à Vienne et en Bucovine, puis en Roumanie ou en Ukraine, et enfin en France et ailleurs, tous ont poursuivi un idéal d'émancipation et d'intégration – sauf à mourir ou à émigrer, contraints et forcés.

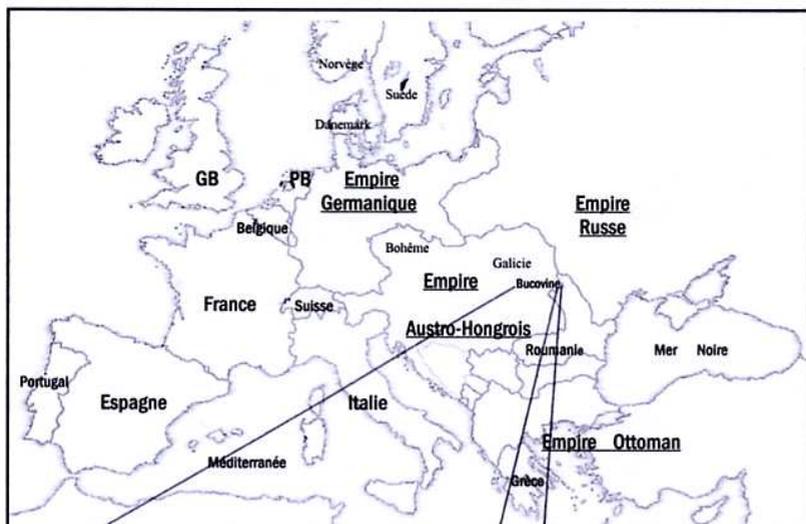
Ceci est leur histoire, et donc aussi la mienne. Une histoire familiale dont j'ai hérité et qui s'inscrit dans l'Histoire tout court...



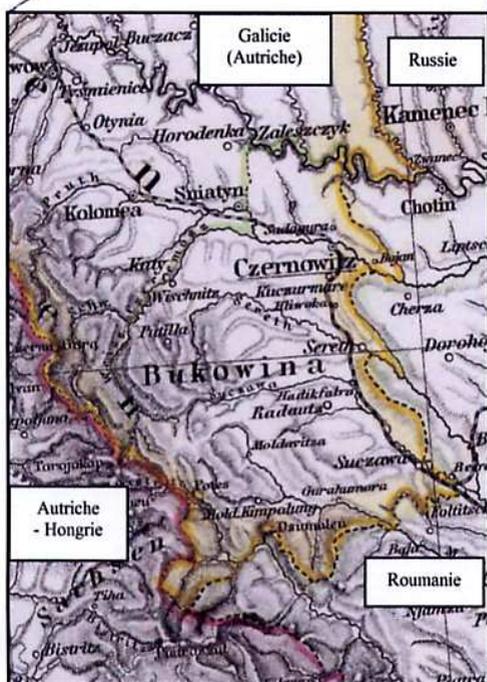
**II**  
**Aux Temps**  
**de l'Ordre Ancien**







L'Europe vers 1880



Le Duché de Bucovine en 1875

## Chapitre 3

# Pologne

Selon certains auteurs, les premiers juifs à s'établir en Bucovine furent Sépharades et venaient de l'Empire Ottoman. D'autres considèrent que ce sont des juifs Ashkénazes, venant de Galicie, qui s'établirent en premier en Bucovine vers 1650, pour y pratiquer le négoce de l'alcool, du textile et du bois. Mes ancêtres n'étaient pas parmi ces premiers juifs de la province. Par contre, ils se trouvaient déjà en Bucovine vers 1820 et tous les noms de famille sont à consonance germanique. D'où venaient-ils ? Certainement de la Galicie autrichienne, laquelle jouxte la Bucovine.

En effet, les quelques huit cent milles juifs de l'ensemble Pologne-Lituanie représentaient en 1764 environ 60 % de la population juive mondiale. Cet ensemble fut alors partagé à trois reprises entre ses puissants voisins et, dès le premier partage de 1772, la Galicie échût à l'Autriche : l'adoption de patronymes familiaux héréditaires pour tous les juifs de l'Empire, y fut alors appliquée à partir de 1785.

### *Une histoire de noms*

Comme ce fut le cas par ailleurs, les juifs se virent attribuer des noms en fonction de leur métier ou de leur lieu d'origine, quand ce n'était pas des noms d'animaux – lesquels étaient gratuits – ou un rappel moqueur d'une malformation ou d'une tare antisémite supposée. Seuls les plus fortunées purent acheter des noms suggérant de belles qualités ou une noblesse d'âme, parfois traduits de l'hébreu.

Que l'on imagine les affres par lesquelles de nombreuses familles durent passer !

*Automne 1786 en Galicie : pour Yankel c'est le grand jour. Sa famille est réunie au complet et lui prodigue milles recommandations pour la démarche qu'il doit effectuer ce matin : en tant que chef de famille, il doit se rendre à la gendarmerie pour obtenir et faire enregistrer le nouveau nom héréditaire que tous les membres de la famille vont dorénavant porter.*

*Yankel a mis son habit du Shabbat. Il se redresse, met son manteau et sort rapidement, sans un mot. Ce brouhaha l'énerve et c'est bien la dernière chose dont il ait besoin en ce jour.*

*La matinée passe : pas de Yankel.*

*La grand mère somnole dans un fauteuil, la mère et les deux sœurs s'affairent nerveusement, l'oncle Shmuel radote dans sa barbe et, des cinq enfants, les quatre cadets s'amuse insouciant, tandis que l'aîné contemple le tout d'un air moqueur.*

*La famille attend en silence.*

*L'après-midi se passe : toujours pas de Yankel.*

*La table est mise pour le repas du soir. Des pas au dehors, à la tombée du jour.*

*Sa femme se précipite et ouvre la porte : Yankel est là, son manteau sur le bras, les cheveux en bataille et la barbe hirsute. Il rentre sans un mot, exténué et défait, jette son manteau dans un coin et s'attable lourdement.*

*La famille le suit et s'installe. Sa femme sert la soupe. Yankel prend sa cuiller et commence à manger. Personne n'ose poser la question, la seule, l'unique question qui a de l'importance en ce jour. Même son fils aîné respecte le moment.*

*Sa femme s'enhardit, rassemble son courage et demande :*

- *Yankele, quel est notre nom ?*
- *Schweissloch ! (Un pore de la peau, littéralement : trou de sueur) répond-il sans lever les yeux.*
- *Schweissloch ?... Oi Wei ! Oi Wei !*

*Un concert de lamentations stridentes emplit la pièce : Mon Dieu ! Comment allons nous faire ? Tout le monde va se moquer de nous ! Comment peut-on être aussi méchant avec nous ? Qu'avons nous fait au Bon Dieu pour mériter une chose pareille ? Aucune fille décente ne voudra épouser nos garçons avec un tel nom !*

*Yankel, taciturne, mange sa soupe de façon bourrue et attend que l'orage passe.*

*Mais les lamentations n'en finissent pas. Finalement, excédé, il lâche :*

*- Silence, femmes ! Vous ne savez pas combien ce « W » m'a coûté !*

L'humour facile de cette histoire tient au fait que, sans le « W », ce mot signifie *trou du cul* en allemand. Pourtant, elle n'est certainement pas très éloignée de la réalité de l'époque pour de nombreuses familles, juives et non-juives : il m'est arrivé de rencontrer des *Krüppel* (handicapé physique), des *Bettnässer* (mouilleur de lit) et même des *Schmutz* (saleté) en Alsace !

J'ai, bien entendu, cherché à connaître l'origine des principaux noms de la famille en ligne directe. A ma connaissance, il y a peu de Rosner en France, même si le hasard a voulu qu'un Daniel Rosner se trouve dans la même classe que moi au cours de mes années de lycée à Paris : nous avons peu sympathisé et n'avions aucun lien de parenté. Par contre, il y a plusieurs pages de Rosner dans les annuaires téléphoniques de Vienne et de Berlin, sans parler des milliers de porteurs de ce nom qui vivent en Israël et aux Etats Unis.

D'un point de vue étymologique, parmi trois origines possibles de mon nom, je retiens celle de la vocation de cavalier ou de cocher – *Das Ross* désigne un cheval ou un coursier en allemand – car mon grand-père paternel exerçait la profession de *Fiakerhälter*, cocher ou propriétaire de fiacre, et qu'il

élevait des chevaux. Sinon, il pourrait s'agir d'un diminutif du type « le petit, le rejeton de Rose » ou d'une origine géographique liée à des villes telles que Rosna, Rossen ou Roessen en Allemagne.

Mes ancêtres vécurent donc en Pologne jusqu'au XVIII<sup>ème</sup> siècle inclus. Ils y arrivèrent sans doute deux ou trois siècles plus tôt pour échapper aux persécutions qui sévissaient en Allemagne et en Europe occidentale.

Au cours de cette période, les rois et la noblesse polonaise protègent fréquemment les juifs – au prix de taxes et impôts versés au Trésor – contre les excès antisémites du peuple et du clergé. Il n'est évidemment pas question d'émancipation ni d'intégration, mais de *Chartes de Protection* appliquées en parallèle de l'Edit *De Non Tolerandis Judaeis*. Selon ce dernier, les juifs n'ont pas le droit de s'installer dans certaines villes ou, au contraire, ne peuvent s'installer que dans quelques rues exclusivement. Les communautés juives, les *Kehilla*, jouissent en Pologne d'une grande autonomie sous l'autorité du *Vaad* – le Conseil des Quatre Pays – une sorte de conseil central des communautés juives, chargé de percevoir et de payer l'impôt immobilier municipal et l'impôt per capita – ce dernier étant censé compenser le fait que les Juifs sont dispensés de service militaire. Bien que le *Vaad* et toutes ces assemblées communautaires abusent couramment de leurs pouvoirs à l'encontre de leurs administrés, ce système d'autonomie permet de maintenir une certaine cohésion dans la population. Il est vrai qu'il est aidé en cela par un principe talmudique constant « *Dina de malhuta dina* » - que certains considèrent comme la preuve du loyalisme constant des juifs envers le pouvoir – à savoir "*La loi du pays (du royaume) est la loi*".

Peut-être certains de mes ancêtres ont-ils servis des propriétaires terriens polonais, lesquels confiaient volontiers à des juifs l'administration et la gestion de leurs domaines. Mais, plus vraisemblablement, la majorité d'entre eux a dû vivre dans une grande misère, reléguée dans des îlots insalubres de quelques villages et bourgades de Pologne, au fonds de maisons humides et surpeuplées...

Au XVII<sup>ème</sup> siècle, les tribulations du faux Messie *Sabbatai Zwi* alimentent, pendant de longues années, les discussions au sein de leur communauté : né en Turquie, celui-ci a des adeptes même en Pologne, bien au-delà de sa conversion forcée à l'islam, en 1666, sur ordre du Sultan.

En ce même siècle, ils survivent aux invasions des cosaques ukrainiens qui se révoltent contre les « colonisateurs polonais », et rendent les juifs responsables des exactions des seigneurs. Aidés des tatars musulmans, ces cosaques orthodoxes marchent sur le centre de la Pologne : ils pillent et détruisent tout sur leur passage, en s'en prenant plus particulièrement aux communautés juives. Il arrive que des polonais livrent des juifs aux cosaques, espérant ainsi, mais en vain, avoir la vie sauve : les juifs d'Ukraine sont décimés de manière épouvantable et barbare, tandis que ceux de Galicie subissent des pogromes à répétition. La révolte cosaque dure dix ans, de 1648 à 1658. Puis c'est le tour des guerres russe et suédoise, des tueries, des épidémies et de la peste...

Au milieu du XVIII<sup>ème</sup> siècle, une nouvelle approche de la religion s'étend parmi les communautés juives : le *hassidisme*. Fondé en Galicie par le rabbin Israël Ben Eliezer (1700-1760) – plus connu sous le nom de *Baal Shem Tov*, le Maître du Bon Nom – le *hassidisme* privilégie la ferveur de la prière sur le texte et n'exige pas de ses adeptes une étude permanente et approfondie des Ecrits Saints. Contrairement aux communautés

traditionnelles, un bon juif n'est plus nécessairement un érudit, car même les plus simples ont droit à ce qualificatif. Un enthousiasme, proche du mysticisme, s'empare alors d'un très grand nombre de juifs autour des rabbins qui adhèrent à cette approche : plus de la moitié du judaïsme polonais s'y rallie. La résistance des rabbins orthodoxes et traditionalistes – « *Un ignorant ne peut être pieux !* » dira le plus célèbre d'entre eux, le Gaon de Vilna – aboutit ainsi à des conflits ouverts entre « *la Thora du cœur et la Thora écrite* »

Bien que je n'en ai aucune preuve, il est fort probable que les communautés où vivaient mes ancêtres se soient ralliées au *hassidisme*.

Vers la même époque, les idées de réforme éclairée s'introduisent progressivement, mais de façon biaisée, en Pologne : il s'agit de « *régénérer les juifs* », afin de les « *rendre utiles* » au pays. Pour cela, il faut favoriser leur assimilation par la restriction des pouvoirs dévolus à leurs communautés, par l'abandon de leur *jargon* (le yiddish) et de leurs *rites nuisibles*, et par leur réorientation, plus ou moins forcée, vers des *activités honnêtes* dont ils étaient séculièrement exclus...

Loin de s'améliorer, la situation des juifs de Galicie devient de plus en plus difficile. Le système d'autonomie du *Vaad* est aboli en 1765 et un nouveau mode de recouvrement direct des impôts est institué. Un nouvel Edit de Tolérance, promulgué en 1781, autorise l'accès des juifs aux écoles et universités, et supprime les péages corporels qui leur sont seuls infligés. Mais il supprime également la plupart de leurs droits civiques et maintient l'impôt de tolérance sous la forme d'autorisations de résidence. En 1788, obligation leur est faite d'effectuer un service militaire. Plus tard, avec le tournant du siècle et les guerres napoléoniennes, d'autres taxes discriminatoires sont introduites, telle qu'une taxe sur les livres à Cracovie ; ou une

taxe sur le mariage, véritable droit de famille n'autorisant que les aînés à s'unir...

La vie de la grande majorité des juifs de Galicie, déjà misérable à quelques exceptions près, devient quasi-intenable, au point que beaucoup choisissent alors d'émigrer. Certains, bravant les interdits, se dirigent vers la Bucovine toute proche. Celle-ci est encore peu peuplée, les conditions de vie y sont moins mauvaises et ils n'y sont pas assujettis au service militaire, lequel les expose en permanence aux pires traitements du fait qu'ils sont juifs. Ils s'y installent illégalement.

L'histoire suivante, dont les noms ont été changés, est authentique. Bien qu'elle ne soit intervenue que bien des années plus tard, elle illustre correctement les motivations de nombreux émigrants juifs de l'époque.

*Isaac pianote nerveusement des doigts sur le comptoir de sa minuscule boutique, tout en discutant avec quelques clients : les affaires vont mal, les taxes ont encore augmenté et voilà qu'il reçoit l'ordre de se présenter à l'examen médical du service militaire !*

- ... Et l'armée, vous savez ce que cela veut dire : les goys vous maltraitent parce que vous êtes juif et on vous assigne en permanence aux pires corvées ; quand on ne vous met pas d'office en première ligne.
- Oui, Reb Isaac, voyez les cousins Goldenberg : ils sont tous deux éduqués et de merveilleux musiciens, personne ne joue mieux qu'eux du violon. Eh bien, ils ont été entraînés loin du village et de la famille ! Et, lorsqu'ils ne devaient pas se battre, ils étaient les seuls du bataillon à être de corvée d'écurie et à pelleter le crottin de centaines de chevaux à longueur de journée ! C'est pour cela qu'ils se sont enfuis, au risque de leur vie.

*Entre Schloïme dans la boutique, un colporteur gringalet qui n'est pas du coin.*

- *Bonjour tout le monde ! dit-il d'un air réjoui. Vous savez ce qui m'arrive ? La semaine dernière j'ai fini par me rendre à l'examen médical dans mon village et ils ont décidé que je n'étais pas apte au service militaire !*
- *Vous en avez de la chance, Reb Schloïme!*

*Le même soir, Isaac et sa femme Rachel imaginent un plan pour s'en sortir : Reb Schloïme va prétendre qu'il est Reb Isaac et aller à sa place à l'examen médical !*

*Le lendemain, le plan est mis à exécution. Mais, cette fois, le colporteur est promptement enrôlé, sans même pouvoir prévenir sa famille. Isaac se voit contraint de subvenir à l'entretien de la femme et des enfants de Schloïme.*

*La charge est lourde et Rachel craint que la famille de Schloïme ne tente de leur extorquer de plus en plus d'argent avec le temps. Ils décident de demander conseil au Rabbin de Wiznitz, juste de l'autre côté de la frontière, en Bucovine, là où le frère de Rachel s'est installé.*

*Le Rabbin connaît un marchand de vin à Sadagura, tout près de Czernowitz, lequel cherche un employé de confiance pour son affaire. Contact est pris et, finalement, Isaac et Rachel s'installent illégalement à Sadagura avec leur bébé.*

*Bien des années plus tard, après la mort de Schloïme, Isaac et Rachel retourneront dans leur village, mais leurs enfants resteront en Bucovine.*

L'histoire ne dit pas ce que le Rabbin de Wiznitz a conseillé pour la famille de Schloïme, ni comment celle-ci a survécu.

Au cours de la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle, que certains qualifient d'âge d'or des juifs en Bucovine, la situation s'inversera : un nombre non négligeable de juifs servira volontairement dans l'armée austro-hongroise comme soldats et officiers. Certains se verront même attribuer des terres et des fermes en Bucovine, après vingt ans de bons et loyaux services.

## Chapitre 4

# Autriche

En 1774, au moment de l'annexion autrichienne, les familles juives représentent environ 3 % de la population de la Bucovine. La province est placée sous administration militaire. Quatre ans plus tard, le général nommé à sa tête est un homme peu éduqué et profondément antisémite. Il se plaint rapidement à Vienne du fait que *« les juifs contrôlent l'ensemble du négoce, du commerce et de l'industrie dans les trois villes de Suczawa, Sereth et Czernowitz, et dans bien d'autres ; ils vendent du vin, de la bière, des eaux de vie et de la vodka aux chrétiens ; et dans de nombreux villages ils louent des propriétés rurales et ont ainsi – ce qui est terrible – des chrétiens à leur service ... un grand nombre d'entre eux veulent s'établir en Bucovine, mais je ne les y autorise pas et je les poursuis de toutes les manières possibles »*

Au printemps 1782, constatant que le nombre d'immigrants juifs illégaux ne cesse de croître, ledit général fait purement et simplement déporter 365 familles juives de Bucovine. Puis, il installe une commission spéciale pour répartir les juifs en trois catégories : les paysans, les commerçants et les artisans. Ceux qui ne peuvent être classés selon cette méthode doivent être déportés. Quant aux juifs se déclarant paysans, ils ne sont autorisés à acquérir la terre qu'ils travaillent qu'au bout de vingt ans de fermage et à condition de se convertir au christianisme. Tout y passe, depuis l'arsenal d'impôts spécifiques jusqu'à l'interdiction d'exercer certains métiers, l'instauration de « licences de mariage », l'obligation de travailler la terre ou de partir sous peine de déportation, etc. De 1050 familles juives en 1781, il n'en reste plus que 175 quatre ans plus tard.

Vient la fin du régime militaire et le rattachement de la Bucovine à la Galicie autrichienne. Mais, la situation des juifs de la province ne change pas radicalement : en novembre 1789, Vienne décide que tous les juifs vivant dans des villages doivent déménager vers l'une des trois villes Czernowitz, Sereth ou Suczawa. Même les autorités locales élèvent alors des protestations, à caractère économique, contre cette mesure.

En 1808, les armées russes traversent la province dans le cadre des guerres napoléoniennes. Puis, en 1812, l'annexion de la Bessarabie par les Russes aboutit à un nouvel afflux de familles juives dans la région. Même ceux anciennement installés s'en émeuvent : en 1817, par exemple, la communauté juive de Wiznitz adresse successivement deux pétitions à l'Empereur d'Autriche pour se plaindre de l'afflux des « *juifs illégalement infiltrés* » : sur un total de 180 familles juives à Wiznitz, seules 83 d'entre elles étaient sur place avant 1783 !

### ***Les Picker de Sadagura***

La bourgade de Sadagura date des années 1770 : elle s'est développée autour d'une fonderie créée lors de la guerre russo-turque pour la production de pièces de monnaie russes. Située à 8 km de Czernowitz, de l'autre côté du fleuve Pruth, elle se trouve ainsi à proximité immédiate de la capitale provinciale.

Mon arrière-arrière-grand-père Elias Picker y vient au monde dans les années 1820, entre deux épidémies de peste qui sévissent dans la région. Jeune homme entreprenant, il se lance dans plusieurs métiers, tels que graveur de pierres tombales et tenancier d'un débit de boissons. Deux épouses successives lui donnent au moins quatre garçons et six filles. Le XX<sup>ème</sup> siècle fera des ravages terribles dans cette famille : les lignées de trois de ses fils sont éteintes et il ne reste aujourd'hui qu'une descendante, vivant à Londres, de celle du quatrième. Ses filles

auront plus de chance : les descendants de quatre d'entres-elles vivent aujourd'hui disséminés de par le monde. Une des filles de sa deuxième épouse, Golda, sera mon arrière-grand-mère Regina Picker, née à Sadagura le 14 janvier 1854.

### ***Les Lackner de Sereth***

La petite ville de Sereth a été fondée au XIV<sup>ème</sup> siècle par les Hongrois, après que ceux-ci eurent chassé les Tatars de la région. Située sur la rivière du même nom, elle se trouve aujourd'hui en Roumanie, à une cinquantaine de kilomètres de Czernowitz. Son cimetière recèle de nombreuses tombes juives forts anciennes, datant de l'époque des Ottomans.

Mon arrière-grand-père, Leib Lackner, y est né le 3 mars 1848. C'est un homme de terrain, nerveux et dynamique, au visage allongé. Il sera peu actif dans la communauté juive locale, et découvrira au fil des décennies qu'il est également Autrichien. L'ambiance de la petite ville, loin de la révolution industrielle, lui convient parfaitement. Si le reste de la famille prospère à Sereth, lui veut faire son chemin seul : il sera négociant en bois et voyagera beaucoup.

A l'occasion d'un passage à l'usine d'allumettes de Sadagura, il rencontre un fils de Elias Picker, avec lequel il se prend d'amitié et dont il épouse la sœur Regina un an plus tard. Ils auront trois fils et six filles, mais là également la deuxième guerre mondiale fera son œuvre : les lignées de cinq d'entre eux, qui tous vécurent à Vienne, seront décapitées. Une de leur fille sera ma grand-mère maternelle Netti, née à Sereth le 26 août 1876.

### ***Les Rosner de Wiznitz***

Du temps des Ottomans, Wiznitz est une petite ville à la frontière entre la Moldavie et la Pologne. Elle est située sur les flancs des Carpates orientales dont la population d'origine est constituée de paysans montagnards ukrainiens, les Hutzuls. La

ville polonaise de Kutu lui fait face de l'autre côté de la rivière Czeremosch : le commerce frontalier y attire quelques familles juives dès cette époque.

Après l'annexion autrichienne et les guerres napoléoniennes, un Rosner venant de Galicie s'y installe. Il y fait souche et, parmi ses enfants, figure mon arrière-grand-père Arié Mosche Rosner, né à Wiznitz vers 1840. Celui-ci a quatre fils, parmi lesquels mon grand-père Haïm Schmiele, né à Wiznitz en 1867.

On parle yiddish à la maison et en ville, ainsi qu'un peu polonais et ukrainien. Petits, les enfants ont suivi les cours du *Heder*, l'école juive de la communauté, mais la famille ne s'implique que peu dans les activités de celle-ci. L'activité familiale tourne autour des chevaux, principal moyen de transport et de traction civil et militaire à l'époque. Parvenu à l'âge adulte, Haïm Schmiele poursuit dans cette voie : il exerce la profession de fiacre, élève également des chevaux et en fait commerce. Et puisque Wiznitz est devenue une importante place de marché – de même que Sadagura et quelques autres villes de la région – il n'a pas besoin de beaucoup voyager pour ses affaires.

Mais le temps passe et, à l'approche de la trentaine, Haïm Schmiele n'est toujours pas marié : c'est finalement dans le village de Berhometh, situé seulement à une dizaine de kilomètres de distance, qu'on lui trouve femme. En 1897, il épouse Mina Alper-Salomon, alors âgée de vingt-deux ans, laquelle deviendra ma grand-mère.

### ***Les cours hassidiques de Sadagura et de Wiznitz***

En 1841, un rabbin du nom de Israël Friedmann, pourchassé en Russie et en Ukraine, cherche à s'établir en Bucovine. Il pense tout d'abord à Czernowitz, mais se heurte aux tenants de la *Haskalah*, un mouvement opposé aux traditionalistes et aux

*hassidim*, qui vise à diffuser la culture européenne moderne parmi les juifs.

Les terres autour de Sadagura appartiennent au Baron Mustatza, lequel est déjà intervenu en 1809 contre l'expulsion des juifs. Le Baron propose alors au rabbin de s'installer à Sadagura. Il convainc même le Gouverneur du district d'informer les autorités supérieures qu'il serait bon d'encourager l'installation de ce Zaddik<sup>2</sup> en Bucovine, car ce serait bénéfique pour le développement économique de toute la région.

C'est ainsi que Israël Friedmann s'installe à Sadagura avec ses disciples et y fonde la première cour hassidique de Bucovine. Celle-ci prend rapidement de l'ampleur, autour d'une grande demeure que le rabbin fait construire dès la première année de son installation – sans doute avait-il des moyens. Il était déjà reconnu comme Zaddik dans son ancien fief de Ruzhin, et sa présence à Sadagura attire toutes sortes de gens qui viennent chercher avis ou bénédiction. Il est écouté et respecté tant des juifs que des chrétiens – voire même de certains aristocrates russes et polonais – tout en étant durement combattu par les juifs progressistes de Czernowitz et d'ailleurs.

A sa mort en 1850, son deuxième fils Abraham Yakov, qui régnera 33 ans, lui succède à Sadagura : il construit un deuxième palais – lequel fut un temps considéré comme la demeure la plus luxueuse de Bucovine – et poursuit le développement de la communauté dans le même esprit seigneurial que son père. La Cour de Sadagura se veut en effet brillante : le rabbin lui-même se montre rarement en public, une étiquette prévaut aux rencontres, mais sa famille mène grand train avec carrosse et serviteurs.

---

<sup>2</sup> Zaddik = «Le Juste » : titre donné aux rabbins miraculeux par leurs disciples, les hassidim.

En 1869, un scandale touchant la famille du Zaddik de Sadagura fait grand bruit et finit par prendre les proportions d'un incident international :

Le quatrième fils de Israël Friedmann, Bérish connu sous le nom de Bériniu, est à l'époque rabbin de Leova en Roumanie. Il décide un jour d'abandonner son siège, en guise de protestation contre le style de vie seigneurial et outrancier de sa famille à Sadagura. Celle-ci le ramène alors de force en Bucovine – ce qui entraîne des tensions entre l'Autriche et la Roumanie – et le séquestre à Sadagura. Bien entendu, les juifs progressistes s'emparent de l'incident : ils réussissent à le faire libérer par les autorités.

Installé à Czernowitz dans la maison de l'avocat qui s'occupe alors de ses affaires, il refuse tout d'abord de retourner à Sadagura en dépit des nombreuses tentatives de conciliation de la famille. Même le préfet roumain du district dont dépend Leova se déplace personnellement pour tenter de le convaincre de retourner dans sa ville : officiellement, il s'agit de clarifier la question de l'enlèvement de Bériniu, mais certains font allusion à une fortune qu'il y aurait laissé cachée. Rien n'y fait. La dispute prend de l'ampleur avec l'entrée en scène du Zaddik de Sandec en Galicie, lequel fustige le mode de vie exhibitionniste et contraire à la religion du Zaddik de Sadagura. Elle s'étend à l'ensemble de la Galicie, il y a de nombreuses échauffourées au point que le gouvernement à Vienne s'en émeut et tranche finalement en faveur de Sadagura en déclarant cette cour hassidique « progressiste »...

Quelques mois plus tard, constatant semble-t-il qu'il n'a pas les moyens matériels de poursuivre sa révolte, le rabbin Bériniu se réconcilie avec sa famille et retourne à Sadagura : il est reçu par une foule en liesse. Il y restera jusqu'à sa mort en 1876. La dispute avec le Zaddik de Sandec durera 7 ans et ne prendra fin qu'avec le décès des parties ; elle fera l'objet d'une pièce de théâtre en allemand et d'une chanson populaire en yiddish.

Lorsque cette affaire défraye la chronique, quelque 3500 juifs vivent déjà à Sadagura – plus de 80 % de la population – parmi lesquels la famille Picker. Outre la fonderie, plusieurs entreprises sont installées dans la ville, telles qu'une brasserie, une usine de fabrication d'allumettes, etc. ; il y a de nombreux artisans et le commerce avec la proche Russie va bon train. Quant au maire, c'est un juif depuis 1863.

Elias Picker a-t-il désapprouvé ces événements ainsi que la ferveur manifestée lors du retour du rabbin Bérinu ? Sa fille Regina, en tout cas, en bonne adolescente, ne s'est pas gênée pour exprimer son opinion.

Dans notre société laïque d'aujourd'hui, une telle affaire nous ferait rire – sinon pleurer – devant la bêtise humaine ; et puis nous passerions rapidement à autre chose. Peut-être firent-ils de même ? Toujours est-il, qu'après le décès de sa deuxième femme Golda, Elias Picker a préféré aller mourir en terre de Palestine au milieu des années 1880.

Bien des années plus tard, certains, tel le père de la poétesse Rosa Ausländer, appelleront Sadagura « *der kleine Vatikan* », le petit Vatican...



Vers 1910 – La synagogue du Rabbin de Sadagora

Wiznitz est une ville commerçante et rurale, éloignée de Czernowitz et donc moins sujette à son influence : on y parle le yiddish, pas l'allemand. La vie y paraît plus simple, uniquement rythmée par les activités saisonnières, les obligations rituelles et les événements familiaux.

En 1845, un rabbin du nom de Menachem Mendel, troisième génération d'une famille de Zaddik, vient s'établir à Wiznitz à la demande de la population, déjà en majorité juive. Il y fonde la deuxième cour hassidique de Bucovine. Celle-ci est plus proche du peuple et le contraste est frappant avec les fastes de la cour de Sadagura. Le seul point commun est que toutes deux se rattachent à l'esprit du Baal Schem Tov, qui n'exige pas de ses adhérents une profonde connaissance des Ecrits Saints.

La notoriété de ces deux cours et de leurs *Zaddiks* successifs s'étendra nettement au-delà des frontières de la Bucovine, même de nos jours...

Bien que Sadagura et Wiznitz se retrouvent dans mes origines familiales – l'une du côté maternel, l'autre du côté paternel – je veux croire que mes aïeux furent de simples juifs croyants, peut-être même pieux, mais qu'ils ne furent jamais des « fanatiques ». En effet, que diraient-ils aujourd'hui, en voyant mes enfants, juifs, avec leurs cousins germains tant chrétiens que musulmans : les cousins du « *Good Book* » ! Mais, ceci est une autre histoire. Toujours est-il que, ce n'est qu'à cette condition que je puis me sentir parfaitement à l'aise avec mes convictions de « mécréant »

### ***Vers l'âge d'or des juifs de Bucovine***

Après la vague révolutionnaire de 1848, qui a déferlé sur l'Europe, la Bucovine est détachée de la Galicie et devient un duché indépendant, directement rattaché à la couronne. Elle le restera jusqu'à l'effondrement de l'empire en 1918.

A la même date, l'Empereur décrète « *l'égalité des droits pour les juifs dans la Monarchie* » Quelques mois plus tard, il décide d'annuler les impôts uniquement basés sur la caractéristique de juif. Ces décisions ne seront toutefois que partiellement appliquées. La population de la province s'élève alors à 381.000 habitants, dont 3,8 % de juifs. A l'époque, Czernowitz n'est encore qu'une petite ville comparée à Lemberg, la capitale de la Galicie. Mais son vice-maire est un juif dès les années 1860.

En 1867, l'Empereur François Joseph confirme les libertés constitutionnelles des juifs de l'Empire : cette fois, celles-ci sont pleinement appliquées en Bucovine. Les juifs y jouissent de la pleine égalité des droits en termes de résidence, de profession, de propriété, de représentation et d'imposition, ce qui leur est souvent encore refusé dans d'autres parties de l'Empire. S'ensuit une nouvelle et forte immigration juive, en provenance de Galicie, de Russie et de Roumanie. Le gouvernement viennois fini par considérer les juifs comme ses meilleurs alliés pour diffuser et renforcer la langue et la culture allemande dans la région.

A l'occasion du centenaire du rattachement de la Bucovine à l'Autriche, l'*Université de Czernowitz*<sup>3</sup> est officiellement inaugurée en octobre 1875, avec trois facultés à l'origine. Il s'agit de l'université de langue allemande située le plus à l'Est en Europe. Pourtant, Czernowitz ne compte encore qu'un peu moins de 10.000 habitants, dont 37 % de juifs. La ville prend alors son véritable essor : sa population augmente rapidement, pour atteindre 67.000 habitants, dont 21.000 juifs, vers la fin du siècle ; puis 87.000 en 1910, avec un pourcentage stable de juifs aux alentours de 32 %. L'ensemble de la Bucovine

---

<sup>3</sup> Elle est aujourd'hui installée dans l'ancienne demeure du Métropolitain grec orthodoxe de Bucovine, classée par l'UNESCO.

enregistre également un accroissement, passant de 572.000 en 1881 (11,8 % de juifs) à 800.000 habitants (12,9 % de juifs) en 1910.

Cette confirmation de leur égalité des droits, a fait naître parmi les juifs de l'Empire l'espoir d'un possible renouveau en ces temps modernes ; mais, cette fois, dans le cadre de la langue et de la culture allemande, version autrichienne. Ceci est d'autant plus vrai en Bucovine, que cette province est encore une terre d'immigration où la concurrence est limitée. Ce rêve du possible renouveau est certainement à l'origine de la nostalgie que tant de juifs de Czernowitz, survivants après deux guerres mondiales et un exil, ont entretenu et entretiennent encore envers la « période bénie » de l'Autriche.

Mais, surtout, la Bucovine reste encore une terre d'immigration, une terre où se côtoient différents groupes nationaux dont aucun n'est majoritaire. Il s'ensuit que l'acceptation de l'autre est générale : on trouve des riches et des pauvres partout, on vit en en bonne harmonie, on échange et on s'enrichit réciproquement au plan culturel. Et, lorsqu'il s'agit de construire une nouvelle et grande synagogue à Czernowitz en 1873, la première pierre est posée par le Grand Rabbin Lazare Igel et la seconde par le Métropolitain grec orthodoxe Eugène Hacman. De même, l'Université de la ville connaîtra des recteurs de différentes nationalités, dont plusieurs seront juifs. L'accès à l'enseignement public est ouvert à tous et, lorsqu'en en 1898, une grève des étudiants paralyse temporairement l'ensemble des *Hochschulen* – les collèges et lycées – de l'Empire, celles de Czernowitz voient leurs cours continuer.

En Bucovine, comme ailleurs, la population juive a parfaitement conscience de sa spécificité, mais elle est fractionnée. Il est bien connu que, en dehors de tout danger extérieur commun, il est fort difficile de mettre plusieurs juifs d'accords entre eux : ceux de Bucovine n'échappèrent pas à

cette fatalité. Ainsi, les disputes entre différents mouvements – les *mitnagdim* (« opposants » traditionalistes) qui s’opposent aux *hassidim*, puis font cause commune avec eux contre les *maskilim* (ou tenants de la *Haskalah*, version juive des Lumières), etc. – n’ont pas attendu la publication de « L’Etat Juif » par Théodor Herzl en 1896. Comme partout en Europe de l’Est, ces disputes émaillent l’histoire des juifs de Bucovine au cours du XIX<sup>ème</sup> siècle. Elles reprendront de plus belle ultérieurement, avec l’arrivée du sionisme, du communisme, etc.

### *Les Wagner de Zaleszczyki*

Zaleszczyki est située à quelques 40 kilomètres au nord de Czernowitz : c’est une petite ville frontalière au bord du Dniestr, sur la rive du fleuve qui appartient à la Galicie à cet endroit. Elle se trouve être quelque peu à l’écart des principaux axes routiers et ferroviaires qui relie Lemberg (Lviv en ukrainien) à Czernowitz.

Meier Wagner et sa femme Ettel y vivent, lorsque mon grand-père maternel Joseph David Wagner y naît, le 4 juin 1873. Bien que Meier soit un *Cohen*<sup>4</sup>, tous deux sont parfaitement intégrés dans la société citadine, loin des *Shtetl*, ces petits villages juifs de leurs ancêtres en Pologne. Ils parlent allemands à la maison et leurs enfants iront dans l’enseignement public, complété par des cours privés de prières en hébreu.

Au total, ils auront trois garçons et trois filles. Les trois fils feront leur service militaire et l’aîné exercera en tant qu’instituteur à Stanislaw – aujourd’hui Ivano-Frankivsk en Ukraine – tandis que Joseph David deviendra comptable.

---

<sup>4</sup> Du mot hébreu *kohen* = prêtre, càd. un descendant des prêtres du Temple de Jérusalem. Ce titre se transmet de génération en génération, même si les droits et obligations qui lui étaient attachés n’ont plus cours, mais uniquement de père en fils : ceci pour dire que je ne suis pas un Cohen.

## Chapitre 5

### Czernowitz – *La « Petite Vienne »*

Czernowitz, capitale de la Bucovine, est située en hauteur sur la rive droite du Pruth, un fleuve qui prend sa source dans les sombres forêts des Carpates et finit par se jeter dans le Danube, en Roumanie, au bout de 626 kilomètres.

Selon certains auteurs, le nom<sup>5</sup> de la ville viendrait de Chern – *Hameau* ou *Toits de Chaume* – un ancien village fondé au XII<sup>ème</sup> siècle à un carrefour d'importants axes routiers commerciaux ; selon d'autres, il serait d'origine slave et voudrait dire « *La Ferme* ou *La Résidence du Noir* »

Les guides de voyage Baedeker du tournant du siècle indiquent que Czernowitz comptait *45.600 habitants (env. 14.000 juifs)* en 1887 et *69.619 habitants, dont plus de 20.000 juifs* en 1902. *Le principal édifice est la résidence archiépiscopale, construction moderne imposante, en briques, sur la hauteur. Ce palais de style byzantin, qu'on peut visiter, fut érigé en 1864-1875... Il abrite une salle des fêtes magnifiquement décorée... Les églises sont peu importantes. La plus grande est la cathédrale grecque-orientale... On remarque davantage (à cette époque) la nouvelle synagogue (« der neue Jüdische Tempel »), bel édifice de style moresque, achevé en 1877... avec un dôme qui se voit de loin ; intérieur de bon goût, sans surcharge.*

La Résidence est toujours là, magnifique. La communauté juive de Czernowitz a contribué de façon importante au

---

<sup>5</sup> A noter que la rue de Chernoviz à Paris ne tire pas son nom de Czernowitz : elle a pour origine le nom de l'ancien propriétaire du terrain, un aristocrate polonais, sur lequel cette voie a été ouverte.

financement de sa construction : c'est peut-être ce qui explique que l'on retrouve l'Etoile de David dans de nombreux motifs de décoration. La grande synagogue, par contre, porte aujourd'hui l'enseigne de « *Kinotheater* » et abrite des salles de jeux. Ses anciens vitraux ont disparu et toutes les fenêtres et autres ouvertures sont murées. Elle fut incendiée à la grenade par les nazis en 1940 et même les Soviétiques, à leur retour, ont tenté sans succès de la détruire.

Bien que « *peu importantes* » selon Baedeker, les églises participent au tableau multiculturel de la ville : *la plus grande est la cathédrale grecque-orientale, place François-Joseph, construction à dôme achevée en 1864... Ensuite vient l'église arménienne-catholique, achevée en 1875* : elle n'a finalement pas servi en tant que telle, du fait que l'un des ouvriers s'est suicidé à l'intérieur. *Puis, l'église (jésuite) du Sacré-Cœur, terminée en 1894 dans un style néogothique* : elle est aujourd'hui désaffectée et abrite des bureaux du Centre d'Archives Régional. A l'époque de ces anciennes éditions, existait également une vieille église Saint-Nicolas, datant de 1607 et entièrement construite en bois : brûlée en 1992, elle est maintenant rénovée à l'identique. Mais on remarque surtout, à sa proximité immédiate, une nouvelle église Saint Nicolas, construite par les Roumains dans les années 1930 : de style moderne, elle présente curieusement des tourelles tordues qui semblent danser, et que l'humour populaire assimile aux effets de l'alcool.

La liste de ces églises ne s'arrête pas là. Mais, pour compléter le tableau d'avant guerre, il faudrait y ajouter les très nombreuses petites synagogues des quartiers pauvres et populaires de la ville basse. Aujourd'hui, elles sont laissées à l'abandon, quand elles ne sont pas devenues des salles de sport ou utilisées pour des services publics.

Pour ce qui est de la ville elle-même, Baedeker ne fait aucune référence – et pour cause, elle n'avait encore rien de « rétro » à

l'époque – à cette atmosphère spécifique qui valut à Czernowitz son surnom de *Klein Wien*, la Petite Vienne. Le guide poursuit : ... *Promenade très fréquentée au Volksgarten, à l'extrémité sud de la ville, où il y a un Schützenhaus (baraque de tir) et un Kursalon, tous deux avec restaurant.*

Je ne suis pas du genre nostalgique, comme certains qui parcourent ses rues, la larme à l'œil, submergés par leur émotion et par une affectivité toute slave. J'ai néanmoins arpenté la ville et ses collines, à la recherche de quelques vestiges de cette atmosphère du vieil empire disparu. Mais en vain : avec l'échange radical de sa population et après quarante cinq ans de régime soviétique, Czernowitz est bien loin de l'époque de la « Petite Vienne »

Pourtant tout est là, à commencer par le *Ringplatz*, la place centrale : à l'une de ses extrémités se trouve la mairie, achevée en 1848 ; sept rues en partent, dont la fameuse *Herrengasse*, haut lieu de la société bourgeoise de l'époque, « avec ses luxueux hôtels particuliers, ses boutiques à la mode et ses confortables cafés<sup>6</sup> » Tous les beaux quartiers du centre ville sont bordés de bâtiments de qualité, construits en pierres et dans un style typique de l'Autriche du XIX<sup>ème</sup> siècle, en particulier le long de la *Herrengasse*, ainsi qu'autour de l'*Austriaplatz* et du *Theaterplatz*. Cette dernière est l'une des plus belles places de la ville : à son extrémité se trouve le théâtre, inauguré en 1905, tandis que l'essentiel de la place est occupé par un jardin situé à un mètre sous le niveau de la rue – mais celui-ci fut réalisé plus tard, sous l'époque roumaine. Le théâtre de quelque 800 places, construit sur les plans d'architectes de renom de l'Empire austro-hongrois, présente sur ses façades les bustes des grands noms de la musique et de la littérature de langue allemande. Entre 1907 et 1922, une statue de Friedrich Schiller se trouvait devant le théâtre ;

---

<sup>6</sup> Dans « Le Crépuscule des Lieux » page 75

aujourd'hui, c'est une statue de Olga Kobyljanska, grande poétesse ukrainienne, qui l'a remplacé...

Les travaux de rénovation, entrepris depuis une dizaine d'années avec les faibles moyens de la municipalité, ne concernent que les beaux quartiers de la ville haute. En fort contraste avec ceux-ci, la ville basse – dont l'ancien quartier des simples juifs plus ou moins pauvres de l'époque et de tous ceux qui n'avaient pas les moyens d'habiter dans la ville haute – est laissée à l'abandon. De nombreuses rues sont sales et défoncées, des trottoirs inexistantes ; les maisons sont pour la plupart de plain-pied, seuls quelques rares bâtiments sont à étages ; on ne peut que deviner l'ancienne animation ; ici ou là, un édifice abandonné, à l'allure de synagogue, apparaît parfois au coin d'une rue ; et il n'y a que peu de passants quelle que soit l'heure de la journée...

Peu après ma visite de mai 1999, Marc Sagnol, alors Directeur de l'Institut Français d'Ukraine à Kiev, m'a offert une récente photo d'artiste en noir et blanc de la *Morariugasse*, cette rue célébrée par Rosa Auslaender et qui vit également grandir ma mère. Je la regarde pendant que j'écris ces lignes : il en émane, comme de l'ensemble de la ville basse actuelle, une immense impression de tristesse et de pauvreté. J'imagine, peut-être à tort, que cette rue devait être animée dans le temps et que la pauvreté n'était pas alors aussi triste.

Et puis, il y a le fameux cimetière juif de Czernowitz qui comporte environ 50.000 tombes, dont 30.000 sont encore lisibles ! Mis à part son allée principale et une chapelle de prières à l'entrée, il n'est entretenu que de façon épisodique en fonction de la générosité de ses visiteurs étrangers : ces vestiges mériteraient certainement mieux. Aidé d'un responsable de son administration, j'ai néanmoins pu retrouver plusieurs tombes de parents décédés entre 1906 et 1939.

A la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, la grande majorité de la population de Bucovine est encore très pauvre, y compris les juifs. Beaucoup louent leurs services aux paysans ou travaillent dans des ateliers pour une misère, d'autres sont porteurs d'eau ou petits marchands ambulants. L'hygiène fait défaut et il n'est pas rare que des épidémies se déclarent dans la ville basse déjà surpeuplée de Czernowitz. Ce n'est qu'à partir de 1894 que débute l'installation d'un réseau d'égouts, à commencer par les principales rues de la ville haute, suivi un an plus tard de l'avènement de l'eau courante. Puis, en 1896-97, apparaissent l'éclairage public électrique et le premier tramway : allant de la gare centrale jusqu'au *Springbrunnenplatz*, celui-ci monte une rue en forte pente de quelque 600 mètres de long. Mais ses pavés mouillés verront encore longtemps peiner des chevaux efflanqués tirant charrettes, carrioles et fiacres, sous les injures et claquements de fouets de leur cocher.

Et, près d'un demi-siècle plus tard, c'est dans cette rue que je devais apercevoir mon père pour la première fois : j'avais un peu plus de trois ans !

Deux des filles Lackner, Berta et Netti, ont effectué leur scolarité dans une *Töchterschule* publique, puis ont suivi une formation d'institutrice et obtenu leur diplôme. A l'époque, il est rare que les femmes travaillent. Pourtant, alors que leurs parents déménagent de Sereth à Suczawa vers le tournant du siècle, elles décident de « monter à Czernowitz » où elles ont trouvé des postes d'enseignantes. Elles s'installent dans la ville basse, qui est loin d'être aussi confortable que le centre, mais c'est la capitale et il y a dorénavant l'eau courante : elles louent un petit appartement dans la rue qui deviendra la *Morariugasse*.

De son côté, à l'instar de mon grand-père paternel, Joseph David Wagner n'est toujours pas marié à l'approche de la trentaine. Il vit encore à Zaleszczyki et y travaille comme comptable. C'est un homme petit et fort soigné de sa personne, toujours tiré à quatre épingles. Strict et sévère en public, il arbore une petite moustache dans un visage rond et harmonieux, aux pommettes saillantes. Un jour, son frère aîné l'instituteur le convainc de l'accompagner à Czernowitz pour assister à une représentation et rencontrer ses amis. C'est ainsi qu'il fait la connaissance des sœurs Lackner et qu'il s'intéresse à Netti : c'est une jeune femme assez grande, avec de longs cheveux remontés en chignon et un visage allongé au menton volontaire. Ils se marient civilement en septembre 1903, après une cérémonie religieuse célébrée par le Grand Rabbin Rosenfeld.

Dans un premier temps, Joseph David et Netti restent à Zaleszczyki ; pourtant, c'est à Czernowitz que Netti accouchera en juillet 1904 de leur premier fils Maximilian ; le deuxième, Ignatz (Nathan), naîtra à Zaleszczyki en décembre 1906.

Fin 1904, les parents de Netti acquièrent une maison dans la *Morariugasse* : il s'agit en fait d'un ensemble datant des années 1880 et comportant, sur la rue, une habitation de quelque 120 m<sup>2</sup> de plain-pied, avec des WC situés dans une cour fermée à l'arrière ; plus deux petits appartements et une maison plus grande en haut de quelques marches, qui donnent également sur cette cour. Leib est encore actif et a transféré son affaire de négoce sur Czernowitz. Les Lackner s'installent donc dans la maison en haut des marches, avec ceux de leurs enfants qui n'ont pas encore quitté le foyer familial. Ils espèrent du même coup se rapprocher de leur premier petit-fils, si les Wagner acceptent de les rejoindre. Mais Netti et son mari hésitent encore et prétextent du travail de ce dernier à Zaleszczyki.

En 1905, la ville élit pour trois ans son premier maire juif, le Dr Eduard Reiss. Elle a déjà acquit une certaine notoriété à cette époque, au point que des enseignants de haut niveau, tel l'économiste Joseph Schumpeter, accepteront d'y enseigner ; que des magistrats, tel que Hans Gross, fondateur de la criminologie moderne et de l'interprétation des empreintes digitales, y effectuent une part importante de leur carrière ; etc. C'est alors qu'est curieusement organisé en 1908 à Czernowitz – haut lieu de la culture allemande en Europe de l'Est – la première et unique Convention Mondiale sur la langue yiddish : les nombreux délégués venus du monde entier lui reconnaissent le caractère de langue nationale du peuple juif, au côté de l'hébreu.

Leib a maintenant soixante ans et quelques problèmes de santé. La fatigue aidant, il est obligé de ralentir son activité. Regina insiste encore auprès de sa fille pour qu'elle et son mari viennent les rejoindre dans la *Morariugasse* et ceux-ci finissent par accepter d'emménager près des parents : Joseph David a trente-cinq ans en 1908 et a fini par trouver du travail à l'usine de production de sucre de Czernowitz, toujours comme comptable ; quant à Netti, il est question qu'elle reprenne son métier d'institutrice après avoir mis au monde leur troisième enfant, une fille prénommée Rosa qui deviendra ma mère.

Et voilà qu'apparaît le premier secret de famille qui me laissa pantois sur le coup : jusqu'à ma visite de septembre 2003, je croyais que mon père avait deux ans de plus que ma mère et que celle-ci était donc de juillet 1912, mon père étant de juillet 1910. Au Service de l'état civil à l'annexe de la mairie, après avoir prouvé mon identité et demandé un extrait de naissance, je suis autorisé à m'enquérir du mariage de mes parents et de la naissance de ma mère.

Stupeur : les deux registres indiquent que ma mère est bien née à Czernowitz, mais le 1<sup>er</sup> juillet **1908** !

Je comprends mieux maintenant certains regards de connivence lorsque, chaque année, nous fêtons leur anniversaire début juillet, ainsi que les visages étonnés de certains de leurs amis. Ce subterfuge, semble-t'il, n'est apparu qu'en 1948, pour nous faciliter la sortie de Roumanie.

En tout cas, ma surprise fut immense de constater que ma mère avait 4 ans de plus que sur ses papiers français : décédée en janvier 1998, elle était donc dans sa 90<sup>ème</sup> année.

Les Wagner auront encore deux autres enfants : Eduard, né à Czernowitz en septembre 1910, et Alma en janvier 1914. Celle-ci est probablement née à Zaleszczyki – ou ailleurs, mais certainement pas à Czernowitz, deuxième secret de famille, puisqu'elle n'y figure pas sur le registre des naissances.

Haïm et Mina Rosner restent à Wiznitz jusqu'à la première guerre mondiale. Cinq de leurs enfants vécurent : l'aîné David né en janvier 1898, puis Isidore (Israël) né en novembre 1899, suivis de Etka en 1907, de mon père Simon en juillet 1910 et, enfin, de Clara en 1912.

Bien que fort jeune avant la guerre de 1914, Simon se souviendra toujours des heures joyeuses qu'il a connues à Wiznitz : le poney dont son père lui a fait cadeau ; les éternuements à répétition de sa mère Mina ; les parties de rigolades avec d'autres enfants, lorsqu'ils couraient tous sur les chemins de terre battue derrière la charrette du videur de fosses sceptiques en criant « *Povna botschka !* », *plein tonneau* en ukrainien, à tue-tête...

## Chapitre 6

### Paris – *Ville Lumière*

La France, Terre d'Accueil !

La France, patrie de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme !

J'ai souvent eu l'occasion de constater que la France bénéficie encore aujourd'hui d'un immense capital affectif de par le monde et, plus particulièrement, dans tous les pays d'Europe centrale et orientale. Impossible de dire le nombre de fois où j'ai entendu, sur un ton enthousiaste, la fameuse formule « *Heureux comme Dieu en France !* »

Mais, compte tenu des moyens de transport de l'époque, la France est loin de la Bucovine. En revanche, Vienne, la capitale de l'Empire qui vit encore de beaux jours et tente de rivaliser avec Paris, apparaît beaucoup plus proche. Pour nombre de jeunes bucoviniens ambitieux, le fait de « monter » à Vienne, où l'on parle la même langue, apparaît moins risqué et tout aussi prometteur qu'une immigration vers des horizons inconnus.

Sept des enfants Lackner s'installent ainsi progressivement à Vienne avant la première guerre mondiale. Le plus jeune, Hermann, n'y viendra qu'en dernier, vers 1912. Après la guerre, il épousera sa cousine Frieda Niederhoffer, elle-même fille de Anna Picker, une sœur de Regina. Ensemble, ils y tiendront un restaurant.

Pour les familles nombreuses d'une même communauté, la vie sociale n'est pas aisée lorsqu'il y a plusieurs filles à marier: trouver un parti – et, si possible, un bon – relève parfois de la course d'obstacle. Dans les années 1890, c'est le cas des Niederhoffer, mais également des Beck, une autre famille

originaires de Bohême : elles se fréquentent assidûment et ont chacune sept filles à marier. Les deux familles s'uniront d'ailleurs après la guerre, lorsque l'une des sœurs de Frieda, Rosa Niederhoffer, épousera Rudolf Beck, de vingt deux ans son aîné.

La Bohême est plus proche que la Bucovine de la France.

Un certain Heinrich dit Henri Bauml (*petit arbre*), oncle maternel de Rudolf Beck, vit à Paris depuis la fin des années 1880 et voit rarement la famille. Apparemment heureux de son sort, il parle bien le français et son activité de brocante lui a permis de se constituer progressivement un réseau de relations dans le pays.

En 1895, il a déjà la quarantaine lorsqu'il rend visite à ses parents en Bohême : son problème est qu'il n'est toujours pas marié et songe donc à prendre femme.

Traditionnellement, c'est d'abord l'aînée des filles d'une famille qui doit convoler en justes noces. Chez les parents Beck, celle-ci s'appelle Sabine et a déjà vingt-deux ans. Mais, ses deux sœurs Pauline et Hedwige, la suivent de près : la première a vingt ans et la seconde dix-neuf. Toutes ont des notions de français qu'elles ont apprises à l'école.

Les récits de Henri quant à sa vie en France, ses descriptions de Paris et de l'Exposition Universelle de 1889, attisent l'imagination de ses nièces et les séduisent.

Henri n'aurait peut-être pas choisi Sabine, s'il en avait vraiment eu le choix. Mais l'arrangement qui lui est proposé satisfait finalement tout le monde : il épouse Sabine, de vingt et un ans sa cadette, et emmène également Pauline et Hedwige à Paris – elles y trouveront peut-être un mari ? – ce qui laisse le champ libre pour les quatre sœurs cadettes, dont les âges s'étagent alors entre dix-sept et treize ans.

C'est ainsi que Henri, Sabine, Pauline et Hedwige habitent à Paris, rue Saint-Lazare, en 1896. Les trois sœurs perfectionnent

rapidement leur français et font progressivement évoluer l'affaire de Henri vers la profession d'antiquaire. Tout occupés à leur intégration en France, ils ne payent guère d'attention à la parution de la première version française de *L'Etat Juif* de Théodore Herzl. Par contre, l'affaire Dreyfus et le célèbre « *J'accuse* » d'Emile Zola qui paraît le 13 janvier 1898 dans le journal *L'Aurore*, les inquiètent. Le capitaine Alfred Dreyfus ne sera réhabilité qu'en juillet 1906.

Paris, la *Ville Lumière*, se développe : en 1900, la Tour Eiffel est entièrement éclairée à l'électricité ; la première ligne du métro parisien, reliant Maillot à Vincennes, est inaugurée ; et, en juillet 1903, soixante cyclistes s'élancent pour le premier Tour de France à vélo : ils ne seront que vingt et un à l'arrivée.

Sabine est enceinte et il est clair que leur logement de la rue Saint Lazare deviendra trop exigü avec l'arrivée d'un bébé. Fin avril 1903, les époux Bauml et les deux sœurs Beck déménagent rue Saint-Georges. C'est dans cet appartement que naît Jacques Marcel Bauml, fils de Henri et de Sabine, en juin 1903. Sa tante Pauline entame alors l'écriture d'un journal qu'elle poursuivra sur une vingtaine d'années dans des carnets successifs.

*« Jacques Marcel Bauml est né samedi le 20 juin 1903 au n° 5 rue Saint Georges à 3h10 du matin dans l'appartement attenant à la boutique, précédemment occupé par le tapissier L. R.. Etaient présents à sa naissance : Henri Bauml son père, Sabine Bauml née Beck sa mère, Pauline Beck et Hedwige Beck ses tantes, le Dr Lévy-Gros accoucheur 23 rue d'Aumale Paris, Madame Pérouzat sage-femme 19 N-D de Lorette. L'enfant pesait tout nu 3720 grammes (...)*

*Le 22 juin il fut inscrit par M. Roux dans les registres de l'Etat Civil. Cet acte fut signé par son père Henri Bauml, par sa tante Beck Pauline et par Madame Juliette Evrat femme Maingot, bijoutier 11 rue St Lazare à Paris, amis et voisins de palier*

*quand nous demeurions 11 rue St Lazare, 2° escalier au premier au dessus de l'entresol, dans le grand appartement que nous avons habité depuis le 15 juillet 1896 jusqu'au 27 avril 1903 (...)*

*Le 23 juin, son père a versé à la Caisse Nationale d'Epargne Postale – au bureau de poste rue de Provence, au coin de la rue Le Peletier – pour Jacques Marcel Bauml la somme de Frs 200. Le livret porte le numéro 75-1.601.572 (...)*

*Le 30 juin bébé faisait à 5h du soir sa première sortie sous les arbres du Boulevard Haussmann entre la rue Taitbout et la rue de la Chaussée d'Antin, porté par sa tante Pauline et accompagné par son père.*

*Le 1<sup>er</sup> juillet, deuxième sortie avec sa tante Pauline à 10h du matin square de la Trinité ; le même jour troisième sortie à 5h du soir porté par sa tante Hedwige accompagné par Mme Maingot et ses deux filles Camille et Juliette (...)* »

Dans ce premier carnet, qui va du 20 juin 1903 au 1<sup>er</sup> février 1906, nous assistons au développement de « bébé », ainsi qu'à ses promenades dans Paris et aux déplacements dans les environs avec les moyens de transports de l'époque. Les descriptions qui sont données sont savoureuses pour tous ceux qui ont connu le vieux Paris et qui aiment cette ville.

Fin juillet de ce premier été, la famille va « *en voiture découverte à la Porte Maillot et de là par le tramway à Port Marly* ». Elle s'installe « *10 route St Germain où nous avons loué à Mme G., modiste, 2 rue de la Feuillade (Place des Victoires), pour 3 mois, une grande propriété de 10500 mètres carrés* » afin de passer la saison au bon air.

En août, ont lieu des séances de photographie et une « *promenade dans la forêt du côté de Poissy* » ; en septembre, c'est l'envoi des photos à la famille. Plus loin, pour Noël et le Jour de l'An, c'est la liste des cadeaux que « bébé » reçoit des uns et des autres ...

Les sorties dans Paris reprennent en avril 1904 : *avec maman et tante Pauline aux Grands Magasins du Louvre ; en voiture avec papa et tante Pauline par la place de la Concorde et Champs Elysées ; en voiture chez Mme B. 33 Quai Voltaire et de là chez M. G., grand collectionneur, 8 Quai du Marché-Neuf.*

Et, au mois de mai : *Ascension : bébé est allé avec ses parents et tantes Pauline et Hedwige chez Mme E. 11 rue Lacépède, puis au Jardin des Plantes. Bébé a été charmant ; avec Papa, Maman, M. et Mme V. et leur fillette Henriette au Parc Monceau ; avec sa tante Pauline et la bonne Marie T. par le tramway Muette chez Mlle E. 15 Bld Beauséjour.*

Enfin, les escapades deviennent plus hardies avec le retour des beaux jours : *(Dim. Pentecôte) bébé sort en voiture avec Papa, tante Pauline et Marie T. à la porte Dauphine ; de là, promenade à pied au lac, couché sur l'herbe, ensuite au Ranelagh, repos et retour sur l'Impériale par les Avenues Henri Martin et Kléber ; (Lundi de Pentecôte) bébé sort avec Papa, tante Pauline et la bonne Marie T. sur l'Impériale Gare de l'Est – Trocadéro : promenade dans le parc par le pont de Iéna à la Tour Eiffel et le long du Quai d'Orsay au pont d'Alma pour prendre l'Impériale Alma – Gare du Nord. Et, finalement, le 25 mai : Bébé se tient debout tout seul et marche très bien en le tenant par sa robe (sic).*

Le 20 juin, il a un an : sortie aux Magasins du Louvre, cadeaux et lettres de félicitations.

Pour son deuxième été, la famille va rendre visite aux grands-parents Beck à Kladrav (Kladruby) à 113 km à l'ouest de Prague en Bohême :

« **Le 28 Juin**, bébé n'a pas fait le matin sa promenade habituelle, tout le monde était occupé par les préparatifs de voyage pour ce soir ; (...) L'après-midi, allé avec papa et la bonne en voiture faire des achats pour le voyage chez Potin, Wanner, etc. (...) à 6h ½ départ pour la gare de l'Est

*accompagné de Papa et tante Pauline (...) A 7h10 bébé part avec Maman et tante Hedwige par le Carlsbad Express via Strasbourg + Stuttgart + Nuremberg – Eger pour Kladrau chez ses grands-parents.*

*Le 29 Juin à midi, arrive une dépêche de Nuremberg 10h 35 que tout va bien. A 7h10 du soir, juste 24h après son départ, je reçois une seconde dépêche m'annonçant son arrivée à Kladrau (à) 5h 45. C'est le premier voyage que bébé fait en chemin de fer.*

*28 Juillet, Papa et tante Pauline arrivent à Kladrau. Bébé les attend à la gare et profite de la voiture pour faire une promenade chez tante Kathi à Kostelzen (...) »*

*Les promenades et visites continuent ainsi jusqu'à fin septembre, entrecoupées d'anecdotes du type « bébé étant couché entre maman et papa, ce matin à 7h, se met à embrasser maman sur les joues et la bouche ; maman lui dit d'embrasser papa : il s'exécute avec un « eh ! » de dégoût à cause de la barbe qui le pique. »*

*Puis, c'est le retour avec deux arrêts chez d'autres membres de la famille – une dizaine de jours à Vienne et cinq jours à Munich – avant d'arriver à Paris le 18 octobre 1904 à 1h26 dans la nuit.*

*Le jeudi 1<sup>er</sup> décembre 1904, le grand-père de Jacques, Léopold Beck, décède à Kladrau : Henri fait l'aller-retour en une semaine.*

*Les sorties, visites, cadeaux et autres événements – Jacques découvre le métro – émaillent la suite de ce premier carnet, qui nous montre également Jacques apprenant progressivement à parler français et allemand.*

*En 1905, la famille fait à nouveau un voyage à Kladrau entre le 22 juin et le 28 octobre, avec les mêmes arrêts à Vienne et à Munich au retour.*

Jacques grandit : il a six ans en 1909 et va à l'école. A la maison, son univers familial est fortement marqué par la présence féminine prépondérante de sa mère et de ses deux tantes. Ces dernières ont apparemment abandonné l'idée de se marier et se consacrent pleinement à la famille et aux affaires. Quant à son père, qui a cinquante-sept ans, il s'accommode sans problème de la situation.

Mais l'ordre ancien, dans lequel la famille évolue, se rapproche de sa fin. Des mouvements sociaux, des catastrophes et des faits divers entrecoupent cette évolution :

De 1908 à 1910, de nombreuses grèves – parfois violentes – affectent la société française ;

En janvier 1910, la Seine déborde et inonde Paris. La crue prend des proportions considérables à la fin du mois : 19 km de tunnels du métro sont inondés et les voies de la Gare d'Austerlitz sont sous les eaux. Cet événement a fortement impressionné la famille, même si le quartier où elle habite n'est pas touché : début février, Sabine envoie une carte postale à sa sœur Fanny, restée à Kladrau, montrant un « *Sauvetage Quai de Bailly* » au premier étage d'un immeuble du Paris inondé ;

Le 21 août 1911, *La Joconde* est volée au Musée du Louvre. Toute la famille est scandalisée. Elle sera retrouvée en Italie en décembre 1913 et réintégrera le Louvre en mars 1914 ;

Le 14 avril 1912, le *Titanic* coule après avoir heurté un iceberg au cours de son voyage inaugural. Jacques se souviendra plus tard d'en avoir entendu parler à la maison ;

Le 15 mai 1913 a lieu la première du *Sacre du Printemps* de Stravinsky : des spectateurs se disputent et en viennent aux mains ; la police doit intervenir...

Les échanges épistolaires avec la famille et les amis en Autriche et en Allemagne, sont fréquents. Mais personne, parmi eux, n'évoque encore la possibilité d'une guerre. Pourtant celle-ci se profile à l'horizon.

# **III**

## **Le Début de la Fin**



## Chapitre 7

# La « Grande Guerre »

La Grande Guerre arrive : Jacques a 11 ans depuis quelques jours lorsque l'Archiduc héritier d'Autriche est assassiné à Sarajevo, le 28 juin 1914.

Le 2 août, l'ordre de mobilisation générale est décrété en France ; mais, un mois plus tard, le gouvernement est obligé de quitter Paris, menacé par l'avancée des troupes allemandes. Heureusement, la Bataille de la Marne stoppe l'invasion du nord de la France. Le front se stabilise et va de la Mer du Nord à la Suisse. La guerre de mouvement se transforme en guerre d'usure.

L'engrenage du système des alliances risque de couper définitivement les Bauml et les Beck parisiens du reste de la famille qui réside en Autriche et en Allemagne. La Suisse, en revanche, reste neutre et sa position est respectée par les parties en guerre : Henri décide de mettre sa famille à l'abri. Il l'installe à Genève, rue Versonnex, dès l'automne 1914. Les procédures administratives sont assez longues – d'autant que la question de la nationalité des différents membres de la famille complique les choses - et ce n'est que un an après, en décembre 1915, que la famille est considérée comme étant « *sous permis d'établissement* »

Jacques est alors inscrit au Collège de Genève en février 1916. Il y poursuit ses études et a de bons résultats, sans être excellent...

Entretemps, ses parents poursuivent tant bien que mal une activité professionnelle à Paris : son père ne vient que de temps en temps, tandis que l'aréopage féminin de la famille se relaye auprès de Jacques. Des visites de tantes et de cousines

d'Autriche se succèdent également, certaines restant parfois plus de six mois.

Le 21 novembre 1916, le « bien aimé » Empereur d'Autriche François-Joseph décède à l'âge de 86 ans. Le nouvel Empereur Charles 1<sup>er</sup> et son épouse Zita cherchent ardemment à sortir l'Autriche de cette guerre qu'elle n'a pas voulue.

Jacques correspond avec la famille en Autriche et avec quelques amis à Paris : il ne s'agit bien souvent que de simples formules de politesse pour transmettre un bonjour ou souhaiter un anniversaire. Comme il l'a vu faire par ses parents et ses tantes, il prend l'habitude de noter sur tout courrier reçu, la date de sa réception et la date à laquelle il a répondu.

En décembre 1916, il reçoit un jeu d'échecs de la part du Dr Paul Dreyfus à Bâle, avec une carte disant « ... *Que 1917 soit pour toi une ère de succès au collège sans pareil et que ta chère famille y voit, pour eux comme pour nous tous, le renouveau des années paisibles d'avant 1914. Je t'envoie aussi un peu de chocolat que tu offriras de ma part, en galant jeune homme que tu es, à la partie féminine et toujours la plus aimable de tes chers tiens* »

On retrouve Jacques en 1917 dans un autre carnet, toujours tenu par sa tante Pauline.

Les trois femmes estiment que l'éducation de Jacques doit être complète : en plus de ses études, il va très souvent au théâtre et à l'opéra avec sa mère ou ses tantes, il prend des cours de danse, il fait des excursions à vélo, il apprend la sténo, etc.

Le 1<sup>er</sup> février 1918, il a les oreillons et le mercredi le 15 mai, cinq semaines avant son quinzième anniversaire, « *il est invité par Hilda R. à une soirée dansante donnée par M. F., maître de danse rue du Commerce, où il porte pour la première fois un pantalon long.* »

Arrive la fin de la guerre, mais la famille garde la même organisation, sans doute pour des raisons financières, mais

également pour permettre à Jacques de passer son bac à Genève.

Sa mère et ses tantes continuent à se partager entre Paris et Genève. Apprenant que le traité de Saint-Germain-en-Laye de septembre 1919 reconnaît la Tchécoslovaquie comme nouvel Etat, elles se font délivrer des passeports tchécoslovaques par la Légation à Berne.

Quant à Jacques, il reçoit son premier passeport français le 14 février 1920. Huit jours plus tard, il l'utilise pour faire une brève excursion de l'autre côté de la frontière et remettre pour « *la première fois depuis 5 ans et demi* » les pieds en France.

Le 25 mars, voyageant seul, il va rejoindre ses parents à Paris pour les vacances de Pâques. Au cours de ses deux semaines de séjour, il réside à l'hôtel et sort quasiment tous les deux jours, tantôt au spectacle – le théâtre Sarah Bernhard, l'Opéra Comique, le théâtre Dejazet, le BaTaClan, le Grand Opéra, le Gymnase, l'Olympia, le Théâtre Français – tantôt à déjeuner ou à dîner chez des amis de la famille.

Pour son 17<sup>ème</sup> anniversaire, le 20 juin 1920, « *ses parents sont rentrés expressément de Paris et lui ont apporté la première livraison de « La France » par G. Hanotaux (...)* »

L'été 1920 se passe à nouveau en Autriche, en Bohême et en Allemagne.

Jacques arrive au bout de sa scolarité : le 30 juin 1921, le Collège de Genève lui délivre un Certificat de Maturité, section Classique avec la mention « Très Bien » Et, le 14 juillet, il reçoit son diplôme de Bachelier Es-Lettres de l'Université de Genève.

Il est temps pour lui de rentrer à Paris, de faire reconnaître son diplôme par l'Académie et de poursuivre ses études afin de s'intégrer totalement dans l'affaire d'antiquités de ses parents.

-----

La « Grande Guerre » en Bucovine<sup>7</sup> ne fut pas une guerre de tranchées. Bien au contraire, éloignée de Vienne et limitrophe de la Russie, elle fut aux premières loges d'une guerre de mouvements, conquise et reconquise à plusieurs reprises : Czernowitz, qui n'est situé qu'à une trentaine de kilomètres de la frontière russe, changea de mains par six fois au cours des quatre années de guerre.

Le 26 juillet 1914, un ordre de mobilisation partielle est affiché à Czernowitz, suivi 9 jours plus tard de la mobilisation générale. Certains habitants ont déjà quitté la ville. Mais l'esprit patriotique et l'attachement à l'empereur François-Joseph prédominent parmi ceux qui restent : la grande majorité a confiance.

Le 23 août a lieu la première bataille – d'ailleurs remportée par les Autrichiens – à seulement 8 km de distance de la ville. De nombreux citadins suivent son déroulement à la jumelle du haut des collines de Czernowitz. Mais, une semaine plus tard, il n'y a plus d'armée régulière autrichienne en Bucovine. Celle-ci, en se retirant, a fait sauter les ponts qui enjambent le Pruth dans la capitale. La municipalité s'organise en prévision de l'occupation. Arrivent les premières victimes qui racontent les horreurs pratiquées par les patrouilles de cosaques. Ainsi, un paysan juif et sa fille ont pu se traîner jusqu'à la mairie : il a la langue et les dix doigts des mains coupés.

Le mercredi 2 septembre, les Russes, qui craignent un traquenard, envoient un émissaire : ils attendent les autorités de la ville près de la fabrique de sucre pour une reddition sans condition, sinon la ville sera rasée ! Le Dr Salo von Weisselberger – dernier maire juif élu en 1913 – s'y rend accompagné de l'avocat Philipp Menczel. Tous deux

---

<sup>7</sup> D'après „Geschichte der Juden in der Bukowina“ du Dr Hugo Gold, 1958, et „*Als Geisel nach Sibirien verschleppt*“ du Dr. Philipp Menczel, 1916, avocat à Czernowitz et éditeur de la „*Czernowitzer Allgemeine Zeitung*“

expliquent à un officier russe qu'une cérémonie de remise officielle est superflue car, les troupes autrichiennes s'étant retirées, la ville est en leur pouvoir. Le maire ajoute, en allemand : « *Nous espérons que vos troupes traiteront correctement la population civile – laquelle est paisible et non agressive – lorsqu'elles entreront dans la ville* » L'entrevue ne dure que cinq minutes.

A Czernowitz, les habitants, descendus en groupes denses dans la rue principale, attendent silencieusement la suite des événements. Des juifs de Sadagura arrivent alors chez l'avocat Menczel : ils sont terrorisés et décrivent les horreurs perpétrées par les cosaques dans leur ville. Menczel s'y rend immédiatement, accompagné de sa femme vêtue en infirmière de la Croix Rouge. Celle-ci est d'origine russe. A l'officier qui l'interpelle, elle rétorque que ses cosaques volent, assassinent et pillent à Sadagura. Ce n'est pas vrai ! s'exclame-t'il. Mais un autre officier reconnaît son mari comme interlocuteur de la délégation de reddition. Elle réitère ses accusations et ajoute que ce n'est pas ainsi que l'armée d'un pays de culture se comporte. Sur un ton plus calme, le capitaine lui répond qu'il ne peut rien faire pour l'heure, car il doit prendre position dans Czernowitz, mais qu'il enverra ensuite une patrouille à Sadagura. Il tient parole.

Le même soir les troupes russes occupent Czernowitz.

Dans les jours et semaines qui suivent, les officiers russes font de leur mieux pour se montrer civilisés, mais ils ont beaucoup de mal à tenir leurs troupes dans les campagnes hors de la capitale : les cosaques s'en prennent à la population, pillent et rançonnent. Dans le nord de la Bucovine, les destructions sont massives. Elles touchent l'ensemble de la population, mais plus particulièrement les communautés juives : Sadagura et Wiznitz sont pillées et livrées aux flammes, ainsi que toutes les

synagogues de la région ; la Cour Hassidique de Bojan est rasée...

Pendant ce temps, dans le sud de la Bucovine épargnée par les combats, le commandant de gendarmerie Eduard von Fischer bat le rappel des volontaires et organise la résistance armée. Le 21 octobre, ses troupes reprennent Czernowitz.

De nombreuses familles fuient alors vers l'intérieur de l'Empire et surtout vers Vienne. Devant l'ampleur du phénomène, les autorités autrichiennes créent des camps de réfugiés en Bohême, en Moravie, en Carinthie, à Salzburg, etc.

Leib Lackner et sa femme Regina profitent de la reprise de Czernowitz pour trouver refuge auprès de leurs enfants installés à Vienne. Quant à leur gendre Joseph David Wagner, il a vu de près les pourparlers de reddition du mois de septembre, à proximité de l'usine de production de sucre où il travaille. Mobilisé, il accompagne les Lackner jusqu'à Vienne et passera la guerre non loin de la capitale. Par contre, sa femme Netti et leurs cinq enfants restent à Czernowitz

Les Rosner quittent également leur ville de Wiznitz au cours de l'accalmie du mois de novembre. Mais, arrivés à Vienne où ils n'ont aucune relation en ville, ils sont dirigés vers un camp de réfugiés en Bohême. Le père Haïm Schmiele est mobilisé avec un grade de sous-officier : il a quarante sept ans. C'est un homme assez grand et mince, avec un visage allongé et des pommettes saillantes, qui porte moustache et barbichette.

Le 26 novembre, Czernowitz est à nouveau russe. Toutes les personnalités influentes de la ville – dont le Dr von Weisselberger – sont prises en otages et déportées en Sibérie. Des centaines d'appartements sont pillés. Mais la ville et les lieux de culte juif sont épargnés, grâce à l'intervention courageuse du métropolite grec orthodoxe de Bucovine, le Dr Vladimir von Repta. Celui-ci fait également transporter les rouleaux de la Thora du Temple dans sa résidence et les

protège jusqu'à la fin de la guerre. Il les rendra alors au Grand Rabbî de Czernowitz, lorsque celui-ci reviendra au pays.

Onze semaines plus tard, au plus fort de l'hiver, Czernowitz est à nouveau reprise par les Autrichiens, le 17 février 1915. Les combats et mouvements de troupes continueront ainsi à la frontière nord de la Bucovine pendant un an. Au-delà de cette frontière, en Galicie orientale que les Russes ont conquis l'été précédent, des déportations massives interviennent entre mars et septembre 1915.

Les communications sont rétablies avec Vienne, mais les difficultés de la guerre commencent à s'y faire sentir. Leib et Regina Lackner séjournent séparément chez deux de leurs enfants, pour ne pas être à la charge d'un seul. Ils s'inquiètent de la situation de leur fille et de leurs cinq petits-enfants restés à Czernowitz. Le 1<sup>er</sup> juin 1915, Regina retourne en Bucovine auprès de Netti, tandis que Leib reste encore à Vienne.

Un an plus tard, le 18 juin 1916, Czernowitz est reprise par les Russes.

Deux événements lointains précipitent la fin de la guerre dans la région : le décès de l'empereur François-Joseph à Vienne en novembre 1916 – son neveu Charles lui succède avec la paix pour programme – et les « *révolutions de février et d'octobre 1917* » en Russie. Ainsi, fin juin 1917, débute la reconquête de la Bucovine par les Autrichiens : Czernowitz est délivrée le 3 août et le nouvel empereur Charles 1<sup>er</sup> y fait une visite officielle à l'automne.

En 1917, les Rosner se trouvent encore dans un camp de réfugiés en Bohême, à Merisch Budowitza, lieu d'origine de la fameuse bière Budweiser. Mais Haïm Schmiele a été démobilisé pour raison de santé. Une photo de famille le montre maintenant en civil, l'air fatigué et sans barbichette, même si la moustache est toujours aussi fournie. En

revanche, son fils aîné, David, apparaît en uniforme à l'âge de 19 ans. Sur la même photo, sa femme Mina est plus ronde, avec des lèvres pincées et un regard inquiet : calme et dure au labeur, elle gagnera le respect de tous ceux qui l'ont connue – en septembre 2004, l'apercevant sur une photo, la belle-mère de mon cousin Edy a réagi en s'exclamant : « *Sie war ein sehr guter Mensch!* », elle était vraiment très bonne (une très bonne personne) !

A la fin de l'été, Netti Wagner, qui a passé toute la guerre à Czernowitz, n'a pas vu son mari Joseph David depuis près de trois ans. Les communications avec Vienne sont à nouveau rétablies et sa mère insiste pour qu'elle s'y rende, malgré ses faibles moyens : elle pourra descendre chez l'un de ses frères et revoir son mari, tandis que elle, Regina, s'occupera des enfants pendant son absence. Netti obtient un passeport le 18 octobre 1917, mais elle n'en fera finalement pas usage : la fin de la guerre semble très proche avec l'arrêt des hostilités par les troupes russes, et Joseph David lui fait savoir qu'il sera prochainement démobilisé.

Ce n'est que le 3 mars 1918, que le traité de paix de Brest-Litovsk met officiellement fin à la participation des Russes à la guerre. Leib Lackner quitte alors Vienne au mois de mai pour retourner à Czernowitz.

L'empereur Charles 1<sup>er</sup> a conscience de la nécessité de réformer l'Empire pour régler le problème des nationalités. Le 18 octobre 1918, il s'adresse à tous ses sujets pour les inciter à constituer des Conseils Nationaux en vue de la création d'un Etat Fédéral. Mais les juifs de Bucovine, troisième minorité de la province – laquelle ne comptait toujours aucune majorité – ne sont pas admis en tant qu'entité nationale distincte. Certains font alors abstraction de leurs divergences politiques et tentent de s'organiser pour que leurs droits à l'autodétermination soient reconnus. De plus, ils craignent des combats sans merci entre les deux principales minorités roumaine et ukrainienne.

Quelques officiers juifs autrichiens, reconnaissant le danger, décident de préparer en toute discrétion l'autodéfense des juifs de Czernowitz, armes à l'appui.

Dans un premier temps, le Conseil National de Bucovine décide, le 28 octobre 1918, du rattachement de la province à la Roumanie. La réaction intervient une semaine plus tard, lorsque plus de 10.000 Ukrainiens en bandes armées entrent dans Czernowitz et que le Conseil National ukrainien décrète le rattachement de la province à l'Ukraine. L'autodéfense juive boucle alors les abords des quartiers juifs de la ville basse et fait savoir aux responsables ukrainiens que les personnes et les biens juifs seront défendus : les Ukrainiens se retirent en bon ordre, avec des chants nationaux à l'appui.

Finalement, le 11 novembre 1918, jour de l'armistice sur tous les fronts, les troupes roumaines entrent en Bucovine : une ère nouvelle commence.

Avec la fin de la guerre, de nombreux réfugiés affluent dans la province. La majorité d'entre eux en est originaire, mais un grand nombre de juifs ukrainiens, fuyant les pogroms<sup>8</sup> de 1918, vient en grossir les rangs. L'année suivante, les juifs constituent la minorité la plus importante de Czernowitz, avec 47.7 % de la population.

---

<sup>8</sup> Huit ans plus tard, un juif du nom de Shalom Schwarzbard assassinera Simon Petlioura, un leader politique ukrainien en exil à Paris qui s'était opposé à l'Armée Rouge : son assassin le tient pour responsable de la mort de 100.000 juifs dans son pays. L'histoire officielle ukrainienne considère aujourd'hui qu'un grand nombre de ces pogroms étaient en réalité fomenté par les Soviétiques et mis au compte de Petlioura pour semer le trouble. Pourtant, il fut acquitté lors de son procès à Paris...

## Chapitre 8

# L'Intermezzo Roumain

De retour à Wiznitz en 1919, Haïm et Mina Rosner doivent constater la perte de tous leurs biens et l'annexion de la Bucovine par la Roumanie. On parle maintenant de la Grande Roumanie, la « *România mare* », née de l'adjonction de trois nouvelles provinces: la Bucovine, la Bessarabie et la Transylvanie.

Quant à Czernowitz, la « Petite Vienne », elle est devenue « Cernauti » en roumain.

Les juifs de la Bucovine autrichienne jouissaient d'authentiques droits civiques. A leur retour, ils se trouvent confrontés à toute une série de brimades et handicaps inventés par les nouvelles autorités pour limiter leur ré-installation dans la province ou les inciter à partir. En effet, alors que l'ancien royaume de Roumanie – le « *Regat* », composé de la Moldavie et de la Valachie – ne comptait que 240.000 juifs sur une population totale de 7,2 millions, la Grande Roumanie se retrouve dorénavant avec près de 4 millions de non-Roumains sur un total de 18 millions d'habitants, dont 767.000 juifs. Ces derniers représentent la troisième minorité nationale, derrière les Hongrois et les Allemands.

A priori, les Roumains n'ont pas l'intention d'intégrer toutes ces populations exogènes. Leur objectif est, au contraire, de niveler par le bas le statut des minorités ; et, plus particulièrement, celui des juifs, afin de l'harmoniser avec le statut encore moyenâgeux de ceux vivant dans les anciens territoires du royaume : ils n'ont pas droit à la nationalité roumaine, ne jouissent d'aucun droit civique et ne sont autorisés à remplir que des fonctions d'intermédiaires de tout

ordre. Les discussions avec les Alliés en vue de l'instauration d'un nouvel ordre en Europe, achoppent entre autres sur ce point. En mai 1919, un premier effort sous forme d'un décret-loi garantit certains droits aux juifs du Vieux Royaume, mais en exclut spécifiquement ceux des nouveaux territoires. Beaucoup préfèrent alors émigrer et tenter leur chance en Amérique ou en Europe Occidentale.

Ce n'est qu'en décembre de la même année, sous la pression des Alliés et plus particulièrement de la France, que la Roumanie s'engage par le Traité de Saint Germain à reconnaître comme citoyens roumains de droit et sans aucune formalité, les juifs de toutes les régions du pays qui ne peuvent se prévaloir d'une autre nationalité que roumaine.

*L'antisémitisme roumain, écrit Florence Heymann, s'est nourri d'un sentiment d'infériorité, qui trouvait son exutoire dans la détestation d'un peuple tenu et stigmatisé comme plus faible et inférieur. La création de la Grande Roumanie reste associée dans l'esprit des Roumains à un conflit avec la population juive, injustement identifiée comme adversaire des idéaux nationaux fondamentaux. L'octroi des droits civiques apparaît comme une condition imposée de l'extérieur, résultant d'une « intervention étrangère » et du « complot » des organisations internationales juives « toutes-puissantes »*

Les juifs qui décident de rester en Bucovine, doivent effectuer de longues démarches administratives pour obtenir gain de cause. Il leur faut établir un historique familial sur plusieurs générations et fournir des preuves quant à leurs racines dans la région. Cette procédure est encore alourdie – et apparaît même suspecte aux yeux de certains – du fait que les nouvelles autorités confisquent les registres d'état civil des villes et villages de Bucovine concernant spécifiquement les juifs. Toutes les démarches se font à Cernauti et nombreux sont ceux

qui s'installent ensuite dans la capitale, même s'ils n'en étaient pas originaires : pour eux, Cernauti reste Czernowitz et cet environnement leur semble plus sécurisant face à la nouvelle administration roumaine.

Au niveau de l'Université, 31 des 35 professeurs qui enseignaient en langue allemande doivent quitter la ville en 1919. Nombre de leurs remplaçants sont de simples professeurs de collège ou de lycée venant de l'intérieur du pays. Et le processus de roumanisation s'étend vers les écoles et les lycées : bien qu'il n'y ait pas encore de *numerus clausus* à cette époque, les élèves et étudiants d'origine purement roumaine sont favorisés dans leurs études.

### *Les années vingt*

Haïm et Mina Rosner décident donc en 1920 de s'installer définitivement à Cernauti avec leurs trois enfants encore mineurs : Etká, Simon et Clara, âgés respectivement de douze, dix et huit ans. Quant aux deux fils aînés, David et Isidore, ils tentent d'abord leur chance en Allemagne. Mais Haïm est fatigué et malade : il meurt le 11 octobre 1923 des suites d'un cancer à l'âge de cinquante six ans. Isidore revient alors à Cernauti pour aider Mina, laquelle est sans emploi ni revenu et ne peut subvenir seule aux besoins des plus jeunes.

Isidore a appris le métier de fourreur. Bon vivant, il aime les femmes et la bonne chair, est toujours prêt à aider les autres, mais incapable de gérer un budget. Il a pris goût au luxe et au mode de vie occidental qu'il a côtoyé en Allemagne et le travail en atelier ne lui suffit plus : avec un associé, il ouvre un magasin de fourrure, mais l'affaire ne fera pas fortune. Il est fort mince à l'époque et toujours tiré à quatre épingles : un vrai « dandy » d'apparence.

Début 1924, Isidore a vingt quatre ans et épouse Regina Blei à Cernauti. Il ne peut – et pour cause – produire un extrait de naissance récent du registre d'état civil de Wiznitz : dans la

colonne *Etat Civil de l'Epoux* du registre des mariages, il est noté qu'il « *Prétend être né et originaire de Vijnita ...* » et dans la colonne *Observations* on trouve qu'il bénéficie d'une « *Dispense du Ministère de l'Intérieur n°3781/C du 16/02/24 de présenter un acte de naissance de l'époux ;* »

Je n'ai connu Isidore que bien plus tard, à Bucarest, puis à New York, alors qu'il était déjà chauve et avait fortement grossi ; mais il restait toujours très propre et soigné de sa personne : pour moi, il était « *Der gute Onkel mit den Bauch* », le bon oncle avec un ventre, qui n'arrivait pas à lacer tout seul ses chaussures.

Simon a 13 ans lorsque son père décède. Depuis le retour en Bucovine, il va à l'école à Cernauti : Netti Wagner est un temps son institutrice. Il aurait voulu devenir ingénieur, mais après le décès de Haïm il n'est plus question de lui faire faire des études : il passe apprenti fourreur chez une relation de Isidore, tout en continuant quelque temps à aller à l'école.

Parvenu à l'adolescence, il parle peu et préfère agir car, émotif, il a du mal à exprimer ses sentiments avec des mots. Son maigre salaire, qu'il donne régulièrement à sa mère Mina, passe presque entièrement dans les frais de survie de la famille. Un soir de paye, toutefois, il rentre à la maison avec un air entendu et satisfait. Tout excité, il sort d'une sacoche un violon élimé et le montre triomphalement à sa mère et à son frère : « *C'est un Stradivarius !* » lance-t'il ; et d'expliquer comment et pour quel prix dérisoire il l'a acheté à un brocanteur. En fait de prix dérisoire, pratiquement tout son salaire y est passé ! Il doit bien vite déchanter, mais cette histoire est restée avec humour dans la famille, le nom de Stradivarius étant devenu synonyme d'arnaque et de preuve que Simon n'était pas doué pour les affaires.

Lorsque l'aîné, David, vient en visite, Simon veut sortir « *entre hommes* » avec ses deux frères et prouver ainsi qu'il n'est plus un enfant. Un soir, vers la fin des années 1920, ceux-ci

l’emmènent boire quelques verres entre amis dans les bistrotts du centre ville. La soirée est agréable, on parle, on boit, on chante ; mais lorsqu’il faut rentrer à la maison, Simon tient à peine debout. Il zigzague dans la rue tout en discourant, et ses frères doivent le soutenir tout au long du trajet de la ville haute à la ville basse. C’est, paraît-il, la seule fois où mon père fut ivre. Je ne l’ai effectivement jamais vu dans un tel état, peut-être parce que ma mère, Rusia, nous traitait d’ivrognes à la simple vue d’un demi-verre de vin. Il n’empêche que les trois frères – surtout Isidore – aimaient bien boire un petit verre de schnaps ou de vodka, à l’occasion et en cachette de leur femme.

David est resté à Hambourg. C’est un grand gaillard, calme et posé. En 1928, il épouse Rachel Hausner qui lui donnera trois fils : l’aîné, Carl Heinz, rapidement suivi de Wolf Joseph, puis de Elie Helmut, le plus jeune. Ils divorcent pourtant au milieu des années trente et David finit par revenir également à Cernauti, ses trois fils restant en Allemagne avec leur mère.

De retour au pays, David retrouve une jeune femme, prénommée Annie, laquelle est bien plus jeune que lui et qu’il a connu enfant. Autant il est calme et peu causant, autant Annie est rapide et toujours en mouvement. Les opposés s’attirent, dit-on : bien plus tard, elle m’expliquera qu’elle était déjà amoureuse de David lorsqu’il passait à Cernauti et qu’il n’avait d’yeux pour la gamine délurée qu’elle était. Cette fois, il est libre et disponible : ils vont se marier et auront un enfant peu après la fin de la guerre, mais il ne survivra pas.

Quant aux deux sœurs de Simon, Etkà et Clara, elles n’auront pas d’enfant : Etkà restera célibataire jusqu’après la deuxième guerre mondiale, tandis que Clara, la plus jeune, veut être de tous les coups, ce qui lui vaut le surnom de « *Das Schleppel* », la petite chose que l’on traîne derrière soi. Ce sobriquet lui restera et prendra parfois la forme « *Das Schleppzeug* »,

l'engin que l'on traîne derrière soi, lorsque la personne qui l'utilise a quelque chose à lui reprocher.

Au début des années trente, Clara devient une belle brune : toujours gaie et animée, elle est très entourée. Elle finira par épouser un Ukrainien, Titus Worobciuk : brave homme au grand cœur, il n'est pas juif, mais parle parfaitement le yiddish ! Pourtant, après la guerre, Clara le laissera choir à Bucarest, où elle l'aura entraîné, pour aller refaire sa vie en Occident.

Après le traumatisme de la première guerre mondiale, les parents Lackner et les Wagner sont à nouveau réunis dans la *Morariugasse*. Leib a soixante-dix ans à la fin de la guerre, il est usé et ne peut plus faire tourner son affaire. Et tous les enfants ont quitté le foyer familial, mises à part Netti et sa plus jeune sœur Shella, encore célibataire.

La misère est partout dans la ville basse et les rues sont pleines de boue quand il pleut. Mais ses habitants, heureux d'avoir survécus à la guerre, s'accrochent farouchement dans l'espoir de jours meilleurs. Comme souvent dans les milieux pauvres, les mères du voisinage, juives et non-juives, s'entraident.

Les temps sont durs et les maigres salaires de Joseph David et de Netti suffisent à peine à nourrir la famille. Leib et Regina décident alors de louer la maison en haut des marches pour compléter le revenu familial. Eux-mêmes et Shella occuperont un des petits appartements de la cour, tandis que les Wagner et leurs enfants resteront dans les deux autres pièces de la maison sur la rue : les cinq enfants dormiront tous dans une seule chambre, avec les deux fillettes têtes-bêches dans un même lit. La maison est humide, les toilettes sont toujours à l'extérieur, les hivers sont rudes et on se chauffe en hiver avec un poêle à charbon.

Beaucoup plus jeune que Netti, Shella est une jeune femme éduquée qui présente bien. Elle finit par trouver du travail dans

une banque et déménagement, laissant les parents Lackner seuls avec les Wagner. Mais elle revient régulièrement s'occuper des enfants. Elle leur joue du piano – celui-ci sera vendu, au grand chagrin de Rosa – et les emmène promener. C'est elle qui offrira à Rosa la seule et unique poupée de son enfance, une poupée qu'elle admirait depuis des mois dans une vitrine.

Joseph David travaille maintenant comme comptable dans un moulin appartenant aux trois frères Trichter. Il peut régulièrement ramener de la farine de maïs à la maison, farine qu'il donne au boulanger près de chez eux pour que celui-ci leur prépare de la « *mamaliga malai* » : une sorte de polenta que l'on agrémente avec de la sauce et dont les enfants se régalent. En guise de beurre, trop cher à l'achat, on récupère la graisse de poulet – acheté vivant chez les marchands ambulants ukrainiens, le poulet est tué de façon kasher par le « *shoykhet* », l'abatteur rituel – pour en faire du « *schmalts* » que l'on tartine ensuite sur une tranche de pain. La nourriture de la famille n'est toutefois pas strictement casher, on y trouve aussi du jambon, à l'occasion. Et pour fêter l'anniversaire de l'un des enfants, une poche du manteau du père, remplie de noix, constitue un beau cadeau lorsqu'il rentre du travail.

Joseph David est un homme fin et cultivé, qui se veut intellectuel et du côté du droit séculier. Il lit régulièrement la presse locale – tous les soirs, il brandit son journal à bout de bras, en déclamant le titre « *Das Czernowitzer Morgenblatt !* », pour que l'un des enfants lui apporte ses lunettes de presbyte. Croyant et tolérant, il va rarement à la synagogue en dehors des grandes fêtes, mais fait le kiddoush à la maison le vendredi soir. Les enfants ne vont pas au *Heder*, l'école religieuse : un lettré enseigne l'hébreu ainsi que quelques courtes prières aux seuls garçons à la maison. Pour Kippour, les parents jeûnent ; mais il part devant pour aller au Temple, laissant le temps à sa femme de préparer à manger « en cachette » pour les enfants. Pour Pessah, les Pâques juives, on fait le grand ménage de

printemps en sortant tous les meubles dans la cour : Rosa aide beaucoup et est souvent très fâchée après sa sœur Alma qui ne veut rien faire.

De son côté, Netti enseigne dans une école pour garçons, mais, handicapée par des problèmes de vue rapidement déclinante, elle est forcée d'arrêter son activité vers la fin des années 20. Peu pratiquante au plan religieux, elle est encore plus tolérante que son mari et les enfants se confient souvent à elle. Les cinq enfants vouvoient leurs parents, lesquels leur paraissent très stricts, surtout le père, mais les punitions ne sont jamais corporelles. « *Retenez moi ou je fais un malheur !* » lance-t'il en prenant sa ceinture lorsque l'un des enfants, encore très jeune, dépasse les bornes : Netti le retient alors par les épaules, de façon convenue, et tout rentre dans l'ordre.

En dépit des temps difficiles, ils font de leur mieux pour qu'humour et bonne humeur prévalent à la maison. Les enfants aiment la musique et le chant, certains sont même fort doués : les parents en profitent pour apprendre aux enfants des chansons allemandes, qu'ils reprennent en chœur avec eux. Et, lorsque Joseph David reçoit une prime de ses patrons à la veille d'un jour de fête, avec la formule « *Voici de l'argent qu'une femme ne doit pas connaître !* », il rentre bien vite à la maison et lance joyeusement « *Maman, voici de l'argent qu'une femme ne doit pas connaître !* »

A la maison, la famille continue à parler allemand, ce n'est que très rarement qu'on utilise un mot de yiddish. Les enfants vont à l'école publique, où les nationalités sont mélangées : ils y apprennent obligatoirement le roumain et les jeunes utilisent cette langue entre eux à l'extérieur. Les langues étrangères ne sont pas obligatoires au collège, mais l'aîné Milo apprend le latin, tandis que Rosa prend des cours de français.

Les activités culturelles ne manquent pas dans le Czernowitz de l'entre-deux-guerres et, malgré les velléités de roumanisation des autorités, elles restent profondément

imprégnées de la culture autrichienne. Les enfants épargnent souvent sou par sou pour aller voir des pièces de théâtre en allemand ou écouter des concerts le dimanche matin, debout, tout en haut dans le « poulailler » Et les après-midi en semaine les voient souvent à la *Akademische Lesehalle*, la bibliothèque d'une association juive dont la grande majorité des ouvrages est en allemand.

En 1925, le roi Ferdinand 1<sup>er</sup> de Roumanie oblige son fils aîné Carol à choisir entre le trône et sa maîtresse Helena (dite Magda) Lupescu. Celle-ci vient d'une famille juive du nom de Wolf – *le loup*, roumanisé en *Lupescu* – et a divorcé d'un lieutenant de l'armée roumaine. Carol renonce alors au trône en faveur de son fils Michel, lequel n'a que 4 ans, et part avec Magda pour l'étranger. Lorsque Ferdinand 1<sup>er</sup> décède deux ans plus tard, le petit Michel est déclaré roi avec un Conseil de Régence. Mais, entretemps, le fait que le Prince Héritier ait préféré renoncer au trône pour ses amours avec une femme juive, a alimenté les conversations dans tout le pays. En Bucovine, bien peu de juifs comprennent ce premier signal d'alarme.

Malgré les conditions de vie très difficiles et le cadre social xénophobe et antisémite de la « roumanisation » forcée, les Wagner n'envisagent pas de partir. Ils ont obtenu la nationalité roumaine et croient, comme beaucoup de Czernowitziens à cette époque, qu'en participant aux activités « nationalistes » de leur communauté, ils finiront par être admis et reconnus. D'autant plus que les trois principales minorités de la province – à savoir les Ukrainiens, mais surtout les juifs et les Allemands – coopèrent régulièrement jusqu'en 1933 pour s'opposer à l'emprise toujours plus contraignante de la roumanisation.

Pourtant, un événement local, dont le retentissement fut national, aurait dû leur ouvrir les yeux dès 1926. En juin de

cette année, des examinateurs xénophobes et antisémites font systématiquement échouer à l'examen du baccalauréat les élèves des nationalités minoritaires du Gymnasium L3 : sur 106 candidats, 94 sont juifs et 92 sont recalés. Les étudiants protestent à l'entrée du lycée ; l'un d'entre eux, David Falik, accroche l'un des professeurs connu pour ses opinions extrémistes. Le professeur porte plainte, en déclarant que sa prise à partie constitue « *une offense apportée à tout le peuple roumain* » : une dizaine d'étudiants juifs sont arrêtés. L'émotion est intense chez les Wagner, d'autant plus qu'il s'agit de l'établissement fréquenté par les trois fils de la famille et que le plus jeune, Edi qui a seize ans, s'y trouve encore.

Suit le procès : le 10 novembre 1926, jour du jugement, un élève roumain de terminale, venu de la ville de Iasi, tire par trois fois à bout portant sur David Falik. Celui-ci s'effondre, grièvement blessé et meurt deux jours plus tard à l'hôpital juif. Le jour de son enterrement, les commerçants et artisans juifs de la ville ferment boutique : la procession est suivie par 25.000 personnes jusqu'au cimetière.

Le procès de l'assassin a lieu à Campulung en février 1927. Le professeur Cuza, leader de la Ligue de Défense Nationale-Chrétienne – l'un des plus violents partis fascistes de Roumanie, dont une fraction deviendra ultérieurement la fameuse « *Garde de Fer* » – vient témoigner en personne. L'avocat de l'assassin, un membre du Parlement roumain, n'hésite pas à en faire « *un martyr et un héros* » Et, finalement, il est déclaré « non coupable » et porté en triomphe au sortir du procès. Le lendemain, le ministre de l'intérieur lui-même, Octavian Goga, le qualifie à son tour de « *héros national* » !

Aujourd'hui, dans notre monde occidental du XXI<sup>ème</sup> siècle, on peut se demander pourquoi les parents Wagner n'ont pas compris ce signal d'alarme à sa juste valeur ? Car, l'affaire dépasse largement le cadre de la seule Bucovine. Peut-être Joseph David et Netti croyaient-ils encore que la société

roumaine allait finir par accepter leur intégration ? Comme ce fut le cas cinquante ans plus tôt, du temps de l'âge d'or en Bucovine, lorsqu'ils étaient des sujets autrichiens de culture mixte, juive et autrichienne.

Les trois fils, en revanche, évoluent, à commencer par l'aîné : Maximilian, qui adhère aux idées sionistes et a déjà fondé le groupe *He-haver*, réorganise celui-ci avec quelques amis en un véritable mouvement de jeunesse sioniste et sportive qui adhère à la *Gordonia* en 1927. Il y entraîne ses deux frères, mais le plus jeune, Edi se rapprochera plus tard du *Bund*, le parti social-démocrate juif, tout en poursuivant ses fréquentations sionistes dans un premier temps.

Les parents ont du mal à se faire à ces idées. Toutefois, face aux tracasseries des autorités roumaines, ils acceptent que leurs enfants fréquentent un mouvement de jeunesse où ils font du sport, vont à des conférences, participent à des sorties et s'amuse entre jeunes de leur âge. Les filles suivent leurs frères sans conviction : Rosa a même le droit de faire de la gymnastique au sein de la *Gordonia*, au *Makkabiplatz*, tandis que Alma, la plus jeune, préfère rester en dehors : elle fera également de la gymnastique, mais au *Yaskoplatz*, où elle rencontre plus de non-juifs que de juifs.

Parmi les cinq enfants, Rosa est la préférée du père, au point que les autres l'appellent fréquemment « *den Papas !* » Mais cela ne lui donne pas le droit d'en faire à sa tête, bien au contraire. Ainsi, alors qu'elle a 17 ans, elle veut participer à une excursion en groupe, dans une ferme sioniste préparant les jeunes à l'« *Aliyah* », la « montée » en Palestine. Ils doivent y passer la nuit : Joseph David refuse. Elle a beau pleurer et implorer, rien n'y fait. De même, il n'aime pas voir des jeunes gens raccompagner sa fille le soir à la maison lorsqu'elle revient en vélo du *Makkabiplatz*. Il faut dire qu'elle est devenue un beau brin de fille, et qu'elle s'est distinguée en

qualité de première gymnaste sur un podium, devant tous les autres jeunes qui doivent suivre ses mouvements.

A l'issue du lycée, Rosa aurait voulu faire des études, devenir médecin ou professeur de langues. Mais, maintenant que Netti ne peut plus travailler, la famille n'a pas les moyens de lui payer ces études. Elle obtient du travail au moulin Trichter où Joseph David est comptable : d'abord à la cartothèque, elle se voit ensuite confier les clés d'un coffre du service des ventes ; encore très jeune et naïve, elle dormira pendant des semaines en serrant la clé contre elle et refusera de partir en excursion. Et, brave fille, elle donne tout son salaire à ses parents, à l'exception d'une fois où elle s'achètera un parapluie et des bas...

Le grand-père Leib Lackner décède le 10 mai 1926 à l'âge de soixante-dix-huit ans : au registre des décès figure la mention « *marasmus senilis* », torpeur sénile ! Sa femme Regina le suit deux ans plus tard, le 12 juin 1928, à soixante-quatorze ans. Ces décès changent la donne pour la maison de la *Morariugasse*. De plus, après le décès de sa sœur Berta en 1929, Shella va épouser son beau-frère et oncle David Picker et s'installer également à Vienne. Il s'ensuit que, des neuf enfants, seuls Netti et Kalmann sont à Czernowitz. Les autres ont préféré rester autrichiens et vivent à Vienne.

La maison de la *Morariugasse* est le seul bien familial encore en Bucovine et tous avaient d'abord accepté que Netti et les siens y demeurent avec Leib et Regina. On s'était également entendu pour faire acter le transfert des 50 % de Leib après son décès. Mais la succession de Regina s'avère plus complexe et entraîne des discussions ardues entre les héritiers.

La situation des Wagner s'étant un peu améliorée, Netti décide de leur rendre visite. En tant qu'aînée des filles, Rosa peut l'accompagner : la découverte de cette capitale, qui n'est plus celle de l'Empire mais à laquelle toute la famille est fortement

attachée, est un événement majeur pour la jeune provinciale. Elle en parlera longtemps. De plus, à l'aller comme au retour, le train s'arrête près d'une heure à Stanislau, et toute la famille de Joseph David est là : on échange des cadeaux et on pleure ! Certains des héritiers auraient voulu vendre la maison. Mais, finalement, aux termes de la restructuration en septembre 1930, chacun garde une participation dans la maison : celle-ci est divisée en 360 tantièmes et les parts s'avèrent très inégales ! Surtout, les Wagner peuvent continuer à y résider, bien que Netti n'en possède que 13.61 %.

### *Les années trente*

En juin 1930, Carol de Roumanie revient sur son renoncement au trône : son divorce a été prononcé deux ans plus tôt et il est proclamé roi sous le nom de Carol II. Son fils Michel, maintenant âgé de neuf ans, redevient Prince Héritier. Les juifs de Bucovine se réjouissent en apprenant que les amours du roi avec Magda Lupescu perdurent<sup>9</sup>. Mais, en décembre de la même année, le Premier Ministre nommé par Carol II est assassiné par des militants fascistes de la *Garde de Fer*.

Les années passent et les enfants Wagner grandissent.

En janvier 1930, Maximilian épouse Regina Rosner<sup>10</sup>, dont il divorcera six ans plus tard. Son frère Ignatz joue au dandy et passe beaucoup de temps sur la rue principale du centre ville, la *Herrengasse*. Quant à Edi, il a appris le métier d'opticien. C'est un jeune homme enjoué et charismatique, que les animateurs de la *Gordonia* ne peuvent que remarquer. Ils tentent alors de le convaincre d'effectuer son « *Alyiah* »

En 1931, Edi a vingt et un ans et se rend en Palestine avec quelques amis du mouvement de jeunesse. Ensemble, ils

---

<sup>9</sup> Il ne l'épousera qu'après la guerre, après avoir abdiqué et être parti en exil.

<sup>10</sup> Aucun lien de famille connu entre les parents de celle-ci et nos Rosner de Wiznitz.

visitent Jérusalem, Jaffa et Beyrouth, ainsi que les réalisations déjà opérationnelles dans la région. Mais, de retour à Czernowitz, Edi résiste finalement aux sirènes sionistes et se rapproche un peu plus du *Bund*. C'est là qu'il côtoie de jeunes ouvriers de tous bords – juifs, allemands, ukrainiens, roumains – et qu'il se lie d'amitié avec certains, parmi lesquels Simon Rosner qu'il connaissait déjà à la *Gordonia* et qui a le même âge que lui. Tous les enfants Wagner sont maintenant adultes et invitent fréquemment leurs amis à la maison : c'est ainsi que Simon fait la connaissance de Rosa, appelée *Rusia*<sup>11</sup> par ses amis.

Simon est gaucher, comme Rusia, mais tous deux écrivent avec la main droite, signe de l'enseignement contraignant de l'époque. Bien que très doué dans son métier, tant techniquement qu'au plan de la créativité, il ne sait pas se faire valoir : exploité par ses employeurs, il est encore maintenu au statut d'apprenti fourreur.

Jeune homme calme et sérieux, sans doute un peu lent et timide, il tempère par sa présence l'enthousiasme de Edi et gagne ainsi la confiance des parents Wagner. Au point que ceux-ci ne voient pas d'un mauvais œil la cour qu'il entreprend auprès de Rusia. Celle-ci a deux ans de plus que lui et porte des cheveux longs, tressés en nattes, ce qui lui donne un air de petite fille. Elle ne coupera ses nattes que bien des années plus tard en France, et les conservera précieusement.

Avec sa monture de lunettes ronde et noire, Simon fait irrésistiblement penser à Harold Lloyd, cet acteur du cinéma muet américain, dont le personnage de grand garçon maladroit court toujours inconsciemment vers des aventures ahurissantes. C'est certainement de cette époque que date son surnom de *Bumerl*<sup>12</sup> par lequel Rusia et tous ses amis l'appelèrent jusqu'à

---

<sup>11</sup> *Rusia*, prononcé « Rouzia »

<sup>12</sup> *Bumerl*, prononcé « Boumerl ».

la fin de sa vie : en viennois ancien, « *Bummerl* » désigne un jeune chiot que l'on peut facilement berner, tandis qu'en allemand familier, c'est un flâneur ou un traînard.

De son côté, Rusia devient *Mäderl*, petite fille, surnom qu'il fut seul autorisé à employer tout au long de leur vie commune.

Simon fait dorénavant partie du groupe d'amis de Rusia : il participe aux excursions et sorties culturelles, ainsi qu'aux activités sportives, où il se distingue au cheval d'arceau. Il fait tout pour qu'elle le remarque. Plus manuel qu'intellectuel, il a des difficultés à exprimer ses sentiments avec des mots. Vers la fin 1931 – signe d'une prémonition ? – il se lance dans la construction d'une Tour Eiffel en contreplaqué fin : haute de 1,50 m, avec le nom de *Rosner* intégré dans la structure, elle sera exposée toute une année dans la vitrine d'un magasin du centre ville. Belle illustration de la notoriété dont jouit la France en Europe de l'Est !

La vie culturelle en langue allemande reste malgré tout intense dans le Czernowitz des années trente, probablement plus qu'elle ne l'aurait été s'il n'y avait les pressions de la roumanisation. Au-delà des publications locales, les presses allemande et autrichienne sont régulièrement disponibles chez les marchands : la population peut se tenir informée sans difficulté des événements en Europe occidentale et dans le monde. Des conférences et des pièces de théâtre sont données en allemand, les jeunes s'essayent à la poésie et les films parlant de Hollywood sont doublés en allemand dans les salles de cinéma.

Paul Celan, de son vrai nom Paul Pessah Antschel, est né à Czernowitz en 1920 dans une famille de juifs assimilés. Il deviendra le plus grand poète lyrique de langue allemande du XX<sup>ème</sup> siècle. En 1959, installé à Paris, il écrira à propos de la Bucovine et de Czernowitz, qu'il s'agissait d'une « *région où vivaient des hommes et des livres* »

Pendant la guerre, Paul Celan sera interné dans un camp de travail roumain. Il ne publiera ses premiers poèmes en langue allemande qu'après la guerre, alors qu'il travaille à Bucarest comme traducteur. En 1948 il s'établira à Paris et continuera à écrire en allemand. Il y travaillera, encore comme traducteur, auprès d'une grande maison d'édition ; puis, à partir de 1959, en tant que Lecteur à l'École Normale Supérieure. En 1970, il se suicidera à Paris en se jetant dans la Seine.

La ville de Chernivtsi lui a rendu hommage en installant un buste en pierre noire – peut-être en référence à son poème « *Schwarze Milch* », le lait noir – devant la maison de son enfance.

Mais Czernowitz a déjà ses célébrités au cours des années 1930, tel le ténor Joseph Schmidt, dont la communauté juive est particulièrement fière. Né en Bucovine en 1904, celui-ci est un temps chantre au *Tempel*, la grande synagogue de Czernowitz. A partir de 1929, il connaît une carrière fulgurante comme chanteur, malgré sa petite taille (1,53 m) : d'abord en tant qu'interprète d'opéra à la radio de Berlin, puis comme acteur dans plusieurs films, dont le fameux « *Ein Lied geht um die Welt* » de 1933. Et, au cours d'une tournée outre-atlantique en 1937, le public américain le surnomme « *Le Caruso de Poche* »

Après un bref retour au pays pour voir sa mère en 1939, il passera en France et en Belgique au début de la guerre et tentera en vain de s'embarquer à Marseille pour les Etats Unis. Il mourra en Suisse en novembre 1942, après avoir été interné dans un camp de réfugiés.

Les juifs de Bucovine se sentent donc encore et toujours très proche de l'Autriche et suivent de très près les développements politiques à Vienne et à Berlin.

En 1932, Engelbert Dollfus devient Chancelier d'Autriche et, fin janvier 1933, c'est Adolf Hitler qui est nommé Chancelier

du Reich allemand. Après l'incendie du *Reichstag*, Dollfus s'inquiète des visées du nouveau pouvoir à Berlin et considère ouvertement que l'Autriche est « *devenue le refuge de la civilisation* (entendez « culture ») *germanique, l'Allemagne étant passée aux barbares* » Les nazis suscitent des troubles à Vienne où la situation se dégrade rapidement et, le 25 juillet 1934, Hitler fait assassiner Dollfus. Les troubles persistent, en dépit des efforts du nouveau Chancelier autrichien, lequel cherche également à préserver l'indépendance de son pays face aux visées nazies.

Ces évènements ne troublent en rien l'idylle de Simon et Rusia, tout à leur bonheur de s'être trouvés : ils se comprennent idéalement dans leur candeur et sont certains de pouvoir construire leur vie à l'abri des fureurs et des crises qui secouent le monde qui les entoure.

Par une belle journée d'hiver, le 14 février 1934, ils se marient civilement. Curieusement, ils restent néanmoins chez leurs parents jusqu'au mariage religieux, lequel n'intervient que six semaines plus tard, en présence du grand rabbin de Czernowitz, Abraham Jacob Mark.

Ce délai m'a souvent intrigué, mais je n'ai jamais reçu de réponse claire à mes questions. Je ne crois pas que leurs parents en soit la cause : dès le 16 février 1934, par acte notarié, Netti transfère à Rusia la totalité de ses parts dans la maison de la *Morariugasse*. Ce sont probablement des raisons d'ordre purement matériel qui les y contraignent : le grand rabbin ne pouvait pas officier avant cette date, tandis que les jeunes mariés n'ont pas de chez eux et se préparent à déménager rapidement à Bucarest. En effet, ils en ont assez de l'environnement schizophrène de Czernowitz et croient qu'ils pourront plus facilement s'intégrer en faisant le choix de la Roumanie.

Très vite, donc, Simon et Rusia partent tenter leur chance dans la capitale : Simon a trouvé du travail à Bucarest, cette fois en qualité de fourreur professionnel attiré. La qualité de son travail y est remarquée, on lui confie des commandes pour la famille royale, dont il s'acquitte avec bonheur. Plus particulièrement, la confection d'une étole en vison pour le roi Carol II lui vaut l'honneur de figurer dans un groupe d'invités au palais ayant le privilège de partager un repas avec celui-ci : le cérémonial du service à table et le protocole, l'impressionnent fortement.

De son côté, Rusia travaille dans un service de comptabilité et participe également aux revenus du ménage. Ils peuvent ainsi s'établir correctement. Mais, comme dans toutes les grandes villes, la vie à Bucarest est bien plus anonyme que celle à laquelle ils étaient habitués à Czernowitz. Ils finissent néanmoins par s'y faire, tout occupés qu'ils sont à s'aimer et à construire leur ascension sociale dans un milieu adverse. Bien entendu, la famille et l'ambiance chaleureuse des amis de Czernowitz leur manquent occasionnellement : ils s'y rendent en vacances et les reçoivent en retour à Bucarest.

En février 1936, Maximilian et Regina divorcent. Quant à Alma, la petite dernière, elle fréquente Samuel Weissmann, qu'elle épousera la même année. Peu après son mariage, elle rend visite à Rusia à Bucarest. Pour la petite provinciale, il s'agit d'un événement : au dos d'une photo des deux sœurs prise dans la rue, elle note de sa main « *Der Besuch* » (La Visite) avec des guillemets. Le contraste est effectivement frappant avec la résidente de la grande ville : Rusia a changé ! Simon et Rusia resteront à Bucarest jusqu'en 1939, au lendemain de l'invasion de la Pologne par les troupes allemandes. Un événement dramatique les rappellera pourtant durement à la réalité, en ce même début du mois d'août 1936 : l'assassinat à Czernowitz de Edi Wagner, par la police fasciste roumaine.

## Chapitre 9

# Edi Wagner : l'orage avant la tempête

Au début des années 1930, Edi Wagner est un jeune homme d'à peine vingt ans. Après son retour de Palestine, il s'intéresse progressivement aux idées du Bund, tout en continuant à fréquenter la Gordonia. De plus, il adore la musique comme tous les membres de la famille, bien qu'il n'ait eu aucune formation musicale.

L'idéologie nazie a progressé à Cernauti. Ainsi, en 1933, au cours des fêtes de Pessah, la Pâque juive, des groupes antisémites d'extrême droite – roumains, allemands et ukrainiens – s'en prennent aux quartiers juifs de la ville : plus de trois cent magasins sont pillés.

Les discussions dans la famille deviennent plus véhémentes : Edi est persuadé que les jeunes peuvent s'entendre par-dessus les frontières communautaires existantes en Bucovine. Il faut leur montrer ce qu'ils ont de bon en commun pour qu'ils se rapprochent quelles que soient les règles imposées par la société. En véritable « leader-né » il organise dès 1934 un ensemble artistique amateur composé de jeunes gens de toutes nationalités. Ceux-ci jouent de la balalaïka et autres instruments à cordes, chantent en chœur, y compris l'Internationale, et dansent sur des airs folkloriques.

L'ensemble a rapidement du succès au point que, vers la fin, leur nombre dépassera la centaine. Edi, lui-même, joue de la guitare et de la balalaïka grâce à son oreille musicale. Mais il comprend que c'est insuffisant pour la qualité des concerts : il fait appel à un violoniste de la philharmonie pour donner le la

aux chanteurs et musiciens en début de chaque représentation. Bien entendu, Simon fait également partie de l'orchestre et joue de la balalaïka ; mais, seul gaucher de l'ensemble, il faut toujours le placer à l'extrême droite d'une rangée pour ne pas gêner les autres musiciens.

Le premier concert à Cernauti affiche « complet » : toutes les places sont vendues – peut-être avec l'aide du *Bund* – et la salle est pleine à craquer, ce qui surprend les policiers chargés de surveiller son déroulement. En fait, la *Sigurantsa*, la « police de sûreté nationale », n'a pas prévu une telle affluence. Les policiers en civil présents dans la salle appellent des renforts : ceux-ci n'auront pas le temps d'arriver. Lorsque le chœur entonne l'Internationale sur scène, avec le drapeau rouge à l'appui, toute l'assistance se lève. Les hommes de la *Sigurantsa*, encerclés, doivent alors faire de même et restent debout sur place jusqu'à la fin. L'histoire ne dit pas s'ils ont apprécié la partie purement folklorique du récital.

A la suite de ce premier concert, les autorités interdisent à tout propriétaire dans Cernauti de louer, pour quelque raison que ce soit, une salle de spectacle à l'ensemble de Edi. Qu'à cela ne tienne, nous irons à Sadagura ! Mais, quelques jours plus tard, lorsque la troupe arrive dans cette ville limitrophe pour son deuxième concert, la consigne d'interdiction de location de salle l'a précédé. Edi décide alors que la représentation aura lieu en marchant sur la route entre Sadagura et Czernowitz : chansons, musique et danses folkloriques tout du long, sur une dizaine de kilomètres ! De tous les villages traversés, les gens sortent des maisons et affluent pour les écouter, les applaudir et les accompagner jusqu'à la capitale : l'entreprise est à nouveau un succès.

Pour le troisième concert, encore à Cernauti, toujours pas de salle. Rapide et inventif, Edi organise la construction d'une scène en plein air, avec des planches posées sur des barriques disposées dans la rue. La *Sigurantsa* n'a pas le temps d'intervenir, que la foule est déjà nombreuse et que la représentation a commencé... Encore une provocation réussie, dont le succès excite les autorités !

Le quatrième concert est donné plus au sud, en territoire de l'ancien *Regat*, au-delà des frontières de la Bucovine. Les autorités locales ne sont pas au courant du contexte et n'ont pris aucune mesure de précaution. Telle une répétition du premier concert, tous les notables et fonctionnaires de quelque importance sont invités. Lorsque l'Internationale résonne, toute la salle se lève et lesdits notables, maire y compris, ne peuvent faire autrement que de suivre le mouvement ...

Edi Wagner était-il communiste ? Bien que ma mère l'ait considéré comme tel – elle n'avait que des notions très superficielles en politique – je ne le crois pas. Il était certainement de gauche, comme la grande majorité des membres de son ensemble, mais cela n'en faisait pas un militant communiste. Les idéaux du socialisme universel l'ont évidemment attiré, comme ce fut le cas pour tant de jeunes gens à l'époque. Ses idées, pourtant, étaient plus simples et plus proche des individus, tout au moins à l'origine : plutôt que la lutte des classes avec prise de pouvoir, il recherchait, sans doute naïvement, le rapprochement et la compréhension réciproque entre les communautés de Bucovine. Toujours est-il que son charisme, ainsi que les succès remportés par son ensemble, ont parfaitement répondu au besoin d'espoir de nombreux intellectuels et jeunes ouvriers de Czernowitz, dont l'atmosphère était culturellement et politiquement si tendue.

C'est au cours d'une visite à Chernivtsi, en avril 2004, que j'ai finalement rencontré un authentique membre de l'ensemble de Edi, en la personne de Johann Schlamp le jour même de son 90<sup>ème</sup> anniversaire. Allemand de naissance en Bucovine, Johann Schlamp pratiquait le métier de menuisier à Cernauti. Il avait peu d'amis dans la communauté allemande, car la plupart de ses jeunes s'étaient tournés vers le national-socialisme après l'arrivée de Hitler au pouvoir. Par contre, il avait beaucoup d'amis parmi les juifs, dont la vie culturelle – théâtre, musique, littérature – correspondait bien plus à ses goûts.

Johann Schlamp rencontre Edi Wagner en 1934 et fait bientôt partie de son ensemble en tant que chanteur et guitariste. Il a quatre ans de moins que Edi, et est tout de suite subjugué par sa personnalité : amical et sympathique de prime abord, Edi est un beau jeune homme avec un sourire éclatant qui attire les jeunes filles : « *Et je n'étais pas mal moi-même à cette époque !* » ajoute-t'il, avant de confirmer les avatars des quatre premières représentations. L'ensemble s'est ensuite produit dans plusieurs localités de Bucovine – dont Radautz, où deux groupes fascistes leur ont lancé des pierres sans réussir à interrompre le concert – ainsi qu'à Cernauti. Les représentations duraient souvent bien plus de deux heures, parfois quatre avec les rappels, pour terminer vers une heure du matin.

Johann Schlamp est clairement un fan de Edi Wagner, mais également de Joseph Schmidt : ses archives débordent de photos, d'articles et autres documents à leurs propos. Il voudrait que ces deux figures populaires de Czernowitz, si dissemblables et célèbres en leur temps, mais tombées dans l'oubli, soit reconnues par la ville ; qu'une plaque, une stèle ou même un nom de rue leur soit accordé à chacun.

Au cours de l'été 1936, les menées antisémites de la *Sigurantsa* et de la *Garde de Fer* deviennent insupportables. La presse

juive occidentale est brûlée dès son arrivée en ville et les juifs sont molestés dans la rue par des bandes d'étudiants fascistes. De jeunes ouvriers juifs gardent nuit et jour la Maison de la Culture Yiddish, *Morgenroït*, car le bruit s'est répandu d'une attaque imminente de l'édifice, laquelle n'a finalement pas lieu. Les fascistes interdisent aux juifs l'accès des jardins de la ville ; ceux-ci ne peuvent plus s'y promener sans risquer d'être agressé par des bandes de voyous : c'est le *Volksgarten*, le parc préféré des Czernowitziens, qui est plus particulièrement visé. Edi Wagner s'inquiète. Son ensemble a donné en avril un dernier concert à la Scala, la Maison de la Culture du *Bund*. A l'extérieur, la chasse aux juifs s'intensifie depuis le début de l'été et les bagarres sont fréquentes : il tente alors d'organiser un groupe de jeunes, chargé d'intervenir et de s'opposer aux bandes fascistes.

Le 4 août 1936, quelques jeunes juifs sont assis sur un banc du *Volksgarten* en train de lire des journaux. Passe une bande de fascistes roumains qui les insulte. L'agression verbale se transforme vite en bagarre et le chef de la bande fasciste, un étudiant en théologie, s'écroule et meurt, frappé d'un coup de couteau au cœur.

Edi Wagner n'est pas sur les lieux, ni Johann Schlamp : ils se sont rencontrés du côté de la synagogue et ont passé le reste de l'après-midi ensemble en ville. Johann a ensuite raccompagné Edi jusqu'à la *Morariugasse*, avant de rentrer chez lui.

Le même soir, une trentaine de jeunes du *Bund* est arrêtée. Ils sont emmenés au commissariat, interrogés et maltraités. Au petit matin, la *Sigurantsa* fait irruption chez les Wagner et emmène Edi, non sans avoir fouillé partout et trouvé son carnet d'adresses. Peu après, elle débarque chez Johann Schlamp et fait de même.

Edi, considéré comme le meneur, est ligoté, torturé – on lui arrache les ongles – et battu presque à mort. En fin de journée, ne pouvant le faire parler ni reconnaître « ses crimes », ses

bourreaux le jettent par la fenêtre du deuxième étage du commissariat : cherchant à sauver la face, ils prétendront ensuite qu'il s'est lui-même précipité pour tenter de se suicider. Seule sa mère, Netti, est autorisée à le voir : il est méconnaissable. Dans ses poches, elle trouve un papier avec l'inscription « *Wagner judân mortratur !* », Wagner, youpin, à mort !

Transporté entre la vie et la mort à l'hôpital juif de la ville, il meurt le lendemain 6 août 1936. Il avait vingt six ans.

Interdiction est faite à la famille d'organiser des obsèques publiques : il est enterré la même nuit, en cachette et en présence de sa seule mère, au cimetière juif de la ville. Son père est un Cohen – un membre de la caste des Gardiens du Temple à Jérusalem, titre qui se transmet de père en fils : en tant que tel, il ne peut être présent à l'enterrement, ni se rendre sur la tombe. Plus tard, il dira au Grand Rabbin : « *Je ne suis pas tranquille, je voudrais savoir où se trouve la tombe de mon fils !* » Permission lui sera accordée.

La plupart des autres jeunes est rapidement relâchée sans être poursuivie : la police craint les conséquences locales de ses actes. Johann Schlamp, toutefois, a droit à un procès à proximité de Bucarest : l'acte d'accusation lui reproche d'avoir « *porté la honte sur la Roumanie du fait de sa fréquentation assidue des juifs* » ! Il est condamné à un an d'emprisonnement et à dix mille Lei d'amende.

Dès qu'ils sont informés, Simon et Rusia se précipitent à Cernauti : la douleur dans la famille est immense. Ils retourneront pourtant à Bucarest et y resteront encore trois ans. Leurs illusions, par contre, se sont envolées.

C'est un an plus tard, selon la coutume, que la famille fait poser une pierre sur la tombe de Edi. Au sommet de celle-ci est gravé le symbole des Cohanim : deux mains ouvertes, les

paumes tournées vers nous, en signe de protection et de bénédiction, Et, en plus des inscriptions traditionnelles en hébreu, on peut y lire ces quelques mots en allemand, voulus par sa mère :

***Besucht mich oft an meinem Grabe  
Doch wecket mich nicht auf.  
Bedenkt, was ich gelitten habe  
In meinem kurzen Lebenslauf.***

«Venez souvent sur ma tombe, mais ne me réveillez pas. Pensez à ce que j'ai souffert durant ma courte vie. »

Presque trente ans après ces événements, au mois de mai 1966, les autorités de Chernivtsi – alors en plein régime communiste – organisèrent une exposition à la mémoire de Edi Wagner, « *tombé en héros et martyr de la lutte antifasciste* » Ma mère, Rusia, fut officiellement invitée.

Je travaillai à l'époque à Marseille et je me souviens encore de l'émotion avec laquelle elle m'en a fait part au téléphone. Elle s'y rendit, mais ne m'en a plus jamais parlé : je n'ai retrouvé qu'une mauvaise photo, prise au cimetière devant la tombe de Edi Wagner.

Lors de mes récentes visites, j'ai découvert que le signe des Cohanim a été recouvert par une plaque en métal, sur laquelle on peut lire en russe :

*« Un membre du mouvement révolutionnaire clandestin  
de Bucovine, torturé à mort par la Sigurantsa le 7 août 1936 »*

Je préfère garder en mémoire l'image du jeune homme heureux et charmeur qu'il fut et de ce qu'il a représenté pour ses amis.

Je dois une part importante de l'histoire publique de Edi Wagner à Evgenia Finkel que j'ai rencontrée de façon tout à fait fortuite à Chernivtsi en septembre 2003 : je visitai le petit musée d'histoire ethnologique de la ville, alors fermé pour cause de réaménagement. Tandis que je passai de salle en salle, mon interprète expliquait au directeur du musée que j'étais un neveu de Edi Wagner, ce « héros national ». Un petit homme occupé aux travaux de réaménagement entend leur conversation et s'en approche : « *Je connais quelqu'un qui sait tout sur Edi Wagner en son temps* » dit-il « *Et c'est moi qui ai réhabilité sa tombe au cimetière et installé le petit banc à côté, il y a quelques années* »

Evgenia avait alors 92 ans et encore toute sa tête. Bien qu'elle n'ait jamais rencontré Edi Wagner, elle était en 2003 la personne encore en vie qui connaissait le mieux son histoire : elle est arrivée pour la première fois à Cernauti fin août 1936, envoyée par le Comité du Parti à Bucarest pour enquêter sur les événements de la ville et de la Bucovine en général. Elle détient de nombreux témoignages signés par des membres du chœur, de l'orchestre et de la troupe de danseurs. L'ensemble de Edi a donné au total une douzaine de représentations en un peu plus de deux ans.

Sa narration des faits, même enjolivée par cette ancienne militante communiste, est certainement très proche de la réalité.

## Chapitre 10

# Une vie normale en France

Henri Bauml a trouvé un nouvel appartement pour loger sa famille, les deux belles-sœurs comprises. Fin 1921, les Bauml emménagent au 28 rue Baudin, derrière le square Montholon dans le neuvième arrondissement de Paris. C'est un grand appartement au deuxième étage, auquel sont rattachées deux caves et deux chambres de bonnes au sixième étage. Dans les années qui suivent, et jusqu'à l'Occupation, ils auront également un magasin-entrepôt rue Alfred de Vigny, dans le 17<sup>ème</sup> arrondissement.

Jacques veut poursuivre ses études, avec pour objectif de reprendre l'activité d'antiquaire amorcée par ses parents. En février 1922, il obtient « *l'équivalence du grade de bachelier de l'Enseignement secondaire* » Il se tourne d'abord vers les arts et s'inscrit à l'Ecole du Louvre : au cours des trois années qui suivent, il réussit avec mention les examens des cours d'histoire de la peinture et de la sculpture.

Entretemps, il est appelé et passe en Conseil de Révision le 18 avril 1923 : déclaré sursitaire en novembre, il complète sa formation en passant les certificats de mathématiques générales en 1924, de physique générale en 1925 et d'astronomie approfondie en 1926 : le diplôme de licencié ès-sciences lui est délivré le 7 juillet 1926.

C'est l'époque des années folles de l'entre-deux-guerres. Le monde change en profondeur et de nouveaux moyens de communication apparaissent : en 1923-24 André Citroën occupe l'actualité avec sa « *Croisière Noire* », véritable raid automobile à travers l'Afrique ; puis, il invente la publicité lumineuse géante : à partir de juillet 1925, la Tour Eiffel brille

toutes les nuits de mille feux au nom de son entreprise. Mais les cycles économiques s'accélèrent également : la question des réparations de guerre et les évolutions erratiques des marchés des changes empoisonnent la vie économique et la vie politique de tous les protagonistes de la Grande Guerre. En juillet 1926, le franc s'effondre et, le 7 août, la France adhère au *Gold Exchange Standard*. Les avancées technologiques sont pourtant nombreuses et les exploits individuels retentissants, tel celui de Charles Lindbergh qui réalise, le 21 mai 1927, la première traversée de l'Atlantique en solitaire et sans escale à bord de son avion le *Spirit of Saint Louis*. Après 33 heures et demi de vol, il atterrit au Bourget où il est accueilli par une immense foule de parisiens en délire qui le porte en triomphe.

En juin 1924, Jacques a vingt et un ans, l'âge de la majorité civile à l'époque. Il est parfaitement intégré, en dépit des problèmes économiques et sociaux qui affectent le pays. La question de sa nationalité ne se pose même pas : il acquiert automatiquement la nationalité française, conformément aux dispositions de l'article 8-4° du Code Civil.

Ses études terminées, il est incorporé et affecté en mai 1926 au 123<sup>ème</sup> Escadron Automobile à Casablanca. Il y restera seize mois, passant brigadier en mars 1927, puis maréchal des logis – équivalent à sergent – quelque mois plus tard. Lui qui ne connaissait que l'Europe occidentale et centrale, découvre tout d'un coup les sociétés d'Afrique du Nord, avec leurs fastes, leurs coutumes et leurs parfums orientaux.

Profitant de rares permissions, Jacques visite Fez et quelques autres places du Maroc. Ses parents lui écrivent beaucoup et lui envoient des victuailles, tels que saucissons et friandises, qu'il partage avec les autres pour améliorer l'ordinaire de la cantine. Comme d'habitude, il se fait un devoir de répondre régulièrement à ces courriers. Une de ses lettres, datée du 9 janvier 1927, relate son voyage à Fez : elle aurait pu être écrite aujourd'hui.

Contrairement à ses parents, Jacques a fait des études supérieures et il n'a que vingt trois ans lorsqu'il rédige ces lignes. Il commence par quelques conseils, d'approche encore toute scolaire, pour tenter de les rassurer sur la marche des affaires – il s'en excuse d'ailleurs, en disant qu'il les croit indispensables « *en tant que mathématicien* », alors que, selon toute évidence, comme le démontre le reste de la lettre, il est plus littéraire et sensible au côté artistique des choses.

*« ... Et pour les affaires, elles vont sûrement bientôt reprendre ; si elles ne viennent pas assez vite, il n'y aura qu'à aller les chercher : il est évident qu'avec la crise actuelle il est plus difficile de trouver des acheteurs et il est nécessaire d'aller au-devant d'eux. Mais à Paris, où les taxis sont si bon marché, il n'y a qu'à se promener un peu de marchand en marchand et je suis sûr que malgré tout il n'y aura jamais une morte saison complète, comme il a pu y en avoir en Allemagne ou à Vienne, car il y a beaucoup plus d'acheteurs à Paris. D'ailleurs il faut actuellement savoir se contenter d'un très petit bénéfice, souvenez-vous bien de cela. Supposez que vous ayez payé une tapisserie 24.000 francs au moment où la livre était à 240 et qu'on vous en offre aujourd'hui simplement 24 000 francs ; vous gagnez si vous comptez en livre, c'est à dire en valeur or : 24 000 francs au cours de 120, c'est à dire 200 livres moins le prix d'achat de 100 livres. Donc, bénéfice réel de 100 livres, n'oubliez pas cela. Tâchez en ce moment de renouveler votre stock car la marchandise va sûrement baisser de prix et il vaut mieux faire des sacrifices au début que de rester avec toute sa marchandise. C'est pourquoi je vous le conseille encore, courez le plus possible de l'un à l'autre, n'économisez pas de taxis car autrement vous n'arriverez pas à faire des affaires en ce moment. »*

Il en vient ensuite à la relation de son voyage à Fez :

*« (...) et le capitaine m'accorda une permission pour vendredi 31 décembre (...)*

*Je partis vendredi matin en train à 7 heures et demi et je voyageai fort confortablement jusqu'à Fez où je me trouvai à 15 heures. Je n'avais aucune idée de la ville de Fez, car j'avais oublié mon guide à Casablanca et je fus obligé de prendre un taxi, ce qui était d'ailleurs*

*la meilleure solution car les gares sont ici toujours assez loin des villes.*

*Je traversai d'abord une petite ville européenne assez peu intéressante, puis nous parvînmes à de grandes murailles et nous entrâmes dans une grande ville indigène très peuplée. Puis, brusquement, je vois que nous sortons de la ville et que nous nous dirigeons en pleine campagne. Je me demande si le chauffeur ne s'amuse pas à me promener au hasard, mais au bout de 2 ou 3 km nous arrivons dans une autre ville avec des murailles beaucoup plus imposantes et après avoir fait encore un petit trajet le long de ces murailles je me trouvai devant l'hôtel Transatlantique, un ancien palais arabe (...)*

*Je demande après V. et son cousin Monsieur N., le directeur de l'office économique du Maroc : on me dit qu'ils sont sortis. Alors en attendant, je vais me promener un peu ; mais pour cela il faut prendre un guide car autrement on est certain de se perdre dans ces petites ruelles tortueuses. L'hôtel m'offre un guide et je commence à me promener à travers ces rues très en pente et avec des maisons qui, comme celles du moyen âge en Europe, se rejoignent souvent au-dessus de la rue et permettent même de passer de l'une à l'autre : il paraît qu'on peut ainsi traverser tout Fez sans passer dans la rue en allant d'une maison à l'autre. Partout de belles fontaines en mosaïque et de belles portes de mosquées que, malheureusement, il est interdit de visiter.*

*Le guide, en passant devant les marchands, bavarde toujours avec eux et je ne comprends naturellement rien de ce qu'il dit. Puis, brusquement – nous avons à peine marché pendant dix minutes – il me dit « Tu vas tout de suite retrouver tes amis, dépêches-toi » Je le suis et au prochain tournant je tombe sur V. et ses cousins. Ne trouvez-vous pas cela extraordinaire dans une ville de près de 100 000 habitants et où il est si difficile de se reconnaître ? Après cela, je veux bien croire ce que l'on m'a raconté : que tout ce que l'on y fait se sait immédiatement dans toute la ville !*

*V. m'a présenté à son cousin et à sa femme, qui sont très bien, et nous avons continué à nous promener à travers les souks, car c'est ce qu'il y a de plus intéressant à Fez. Il y a des rues entières où il n'y a que des épiciers, tout un quartier pour les marchands de maroquinerie, partout les marchands sont accroupis dans leur*

*échope peinturlurée de couleurs vives. On n'y rencontre que très peu d'Européens et la preuve c'est que, pendant les deux jours que j'y ai passé, je n'ai eu que deux fois des officiers à saluer. Monsieur N. connaît tout le monde ; beaucoup de ces marchands, qui n'ont l'air de rien du tout, ont été à Paris aux différentes expositions, Arts Décoratifs, Palais de Glace, etc. et nous parlent des bonnes affaires qu'ils y ont faites.*

*Pour le thé, nous sommes invités chez l'un d'eux.*

*Nous nous asseyons sur de beaux coussins de cuir dans une chambre ornée de splendides tapis et de pendules de toutes sortes. Les pendules européennes sont la marotte des gens du pays, il paraît que le sultan a une salle de son palais où il n'y a que des pendules, la plupart très laides. Naturellement, elles ne marchent presque jamais, mais cela n'a aucune importance pour eux. On nous sert du thé vert parfumé à la menthe et très sucré ; puis, dans de grands récipients en cuivre, on nous apporte des pâtisseries, surtout des cornes de gazelle, qui sont la spécialité du pays : ce sont des pâtes d'amandes recouvertes de sucre et qui sont excellentes. J'avais presque envie de vous en envoyer, mais c'est trop fragile, je crois. De temps en temps, le fils de notre hôte venait avec un brûle parfum pour parfumer nos habits et c'était vraiment très intéressant.*

*Le soir, dîner à l'hôtel dans la salle à manger, qui est un beau patio avec un jet d'eau au milieu. Puis promenade à travers la ville dans l'obscurité, ce qui ne manquait pas de charme. Nous n'avons rien fait de spécial pour le réveillon.*

*Le lendemain matin, suite de la visite des souks. Nous passons près du sanctuaire de Moulay Idriss, qui est au milieu d'un souk où l'on vend principalement des étoffes. Tout le souk est territoire saint, sa limite est indiquée par des barres placées à un mètre de hauteur environ au travers des rues et qui ont été faites primitivement pour empêcher les mules, les chrétiens et les juifs de passer dans le territoire saint. Actuellement, on peut y passer, mais il est défendu de trop s'approcher et de s'arrêter devant la mosquée où se trouve le tombeau de Moulay Idriss. Dernièrement encore un européen a manqué se faire écharper parce qu'il avait osé fumer une cigarette en passant dans ce quartier (...)*

*Le soir, nous avons dîné chez un des notables marchands de la ville. Monsieur N. m'avait fait inviter aussi ce qui était très agréable.*

*Nous arrivons à 7 heures et 1/2, nous nous asseyons en cercle sur des coussins, puis une vieille esclave vient nous essuyer nos chaussures. Il faut vous dire que l'esclavage est officiellement aboli ici mais il continue toujours, d'ailleurs les esclaves savent qu'ils pourraient s'en aller d'après la loi française, mais ils préfèrent rester ; et dans le bled les ventes d'esclaves sont encore tout à fait courantes.*

*On nous apporte de nouveau des brûle-parfum et une autre esclave nous verse de l'eau parfumée sur nos têtes et sur nos mains que nous avons déjà lavées auparavant.*

*Puis on nous apporte une table très basse avec un pain rond légèrement parfumé au cumin pour chaque personne. Le maître de la maison ne se met à table que lorsque Monsieur N. l'invite à le faire, car il est de tradition que nous sommes les maîtres chez lui et il faut que nous lui disions de venir à notre table pour qu'il le fasse.*

*On apporte d'abord un plat de ragoût de mouton. Nous nous servons naturellement avec nos doigts, la viande est très cuite pour qu'on puisse facilement la déchiqueter. Comme nous sommes très maladroits, le maître de la maison et son fils détachent eux-mêmes avec leurs mains la viande des os et nous la tendent ensuite. C'est très amusant.*

*Puis on enlève tout, on nous lave à nouveau les mains et on apporte (nous étions 6) 7 poulets rôtis à l'huile. C'est encore excellent et nous commençons à avoir l'habitude de manger avec nos doigts.*

*Le plat suivant se compose de 6 poulets rôtis au beurre avec des sauces étranges au parfum indéfinissable, et d'ailleurs très bonnes, il y a ici une masse d'épices inconnues chez nous.*

*Ensuite arrive le couscous, le plat traditionnel qui termine tous les repas d'ici. C'est une espèce de semoule avec du bœuf, des haricots et des raisins secs. Avec cela, on nous sert un bol de lait pour y tremper les boulettes que l'on fait avec ses mains. Comme notre hôte a pitié de nous et qu'il a été en France, il connaît les habitudes européennes : il nous sert des cuillers pour nous aider, mais lui n'en prend pas.*

*Après cela, on nous sert le thé traditionnel avec des cornes de gazelles. Remarquez qu'il n'y a pas d'autre boisson, car l'alcool est interdit aux Musulmans.*

*Pendant tout le dîner un orchestre de musiciens arabes nous joue des morceaux tantôt chantés comme des psaumes, puis des légendes et enfin de petites chansons très gaies où les musiciens eux-mêmes éclatent de rire et les assistants battent la mesure avec leurs mains.*

*Le lendemain matin, visite des medersas avec V. Les medersas sont en somme des maisons d'étudiants : ce sont parmi les plus beaux spécimens de la décoration marocaine et je dois avoir des cartes postales dans ma chambre que je vous enverrai à l'occasion.*

*A midi j'ai été obligé de les quitter pour prendre mon train à midi 40 et le soir je me retrouvai de nouveau à Casablanca.*

*Je tenais à vous écrire tout cela aussi longtemps que c'est encore frais dans ma mémoire, car cela sera un souvenir pour moi de le relire plus tard (...)*

Le 30 juillet 1927, son chef d'escadron signe un « *Certificat de Bonne Conduite du Maréchal des Logis Jacques Bauml* » et, trois semaines plus tard, Jacques est rapatrié en France, « *titulaire d'un congé libérable de 62 jours pour en bénéficier à Paris* » Il est mis en disponibilité le 10 novembre 1927, après dix huit mois de service militaire : il a vingt-quatre ans et son espace culturel s'est considérablement élargi.

Après quelques semaines de repos, Jacques part à Vienne pour les fêtes de fin d'année. Il y revoit la famille, fort nombreuse, ainsi que quelques amis. Mais il se sent moins à l'aise qu'avant parmi les Bauml viennois : avec son éducation française, il est plus intellectuel et a moins le sens des affaires que ses cousins ; en particulier, que Karl Bauml : celui-ci est plus âgé que lui d'une douzaine d'années et possède une affaire de tourisme à Vienne avec de grosses voitures automobiles pour visiter la ville et ses environs. De plus, Jacques est marqué par l'influence féminine prépondérante exercée par les trois sœurs Beck à la maison. Et, lorsque tous ces jeunes vont à la fête foraine du Prater et dans les forêts aux alentours couvertes de neige, il est en costume cravate, tandis que ses cousins Bauml et leurs amis sont emmitouflés avec pulls et écharpes.

De retour à Paris, Jacques s'investit dans l'entreprise familiale : les affaires vont mal et il faut du sang neuf. Ses tantes Pauline et Hedwige font de leur mieux, tandis que sa mère Sabine se déplace difficilement : à cinquante six ans, elle est devenue obèse et ses traits sont caricaturaux. Quant à son père Henri, lequel fumait encore tranquillement la pipe un an auparavant, il est maintenant bien mal en point : il meurt le 7 avril 1928 dans l'appartement de la rue Baudin à l'âge de soixante quinze ans.

Fin juin de la même année, le Président du Conseil Raymond Poincaré rétablit la convertibilité du franc, à hauteur de 20 % seulement de la valeur or du franc germinal. L'objectif est de favoriser les exportations et de réduire les dettes de l'Etat, mais cette mesure va ruiner des millions de petits épargnants. Au cours des mois qui suivent, la stabilité du « Franc Poincaré » va néanmoins attirer des investisseurs étrangers et induire une reprise économique éphémère en 1929.

Jacques intervient de plus en plus au côté de sa mère et de ses tantes dans l'affaire familiale : il recherche des acheteurs, entretient de nombreux contacts et continue à cotiser à diverses associations, telles que la *Société des Amis du Louvre* et la *Société des Amis de la Bibliothèque Nationale*. A l'occasion, il effectue quelques voyages en province pour compléter le stock. C'est alors qu'intervient le fameux « *jeudi noir* » du 24 octobre 1929 à la Bourse de New York : les cours s'effondrent brutalement, les petits porteurs sont pris de panique et plusieurs d'entre eux se suicident. Le mardi suivant, 350 banques du monde occidental sont mises en faillite. Les prix chutent. Le capitalisme pur et dur a vécu.

Les affaires deviennent de plus en plus difficiles pour Jacques. A un moment, il songe à étendre son affaire d'antiquités au-delà des frontières, en Suisse, en Autriche, en Allemagne, en Angleterre, voire même à changer d'activité, mais la crise est

générale, partout en Europe : en mai 1930, la plus grande banque autrichienne, la *Oesterreichische Kreditanstalt* fait faillite ; de nombreuses devises – dont la livre, qui abandonne l'étalon-or – sont dévaluées ; le contrôle des changes s'étend et le nombre des faillites s'accroît partout.

La situation politique se dégrade également et la durée de vie des gouvernements est de plus en plus réduite en France. Jacques a sa carte d'électeur et ne manque jamais d'exercer son droit de vote.

A partir de 1933, les tensions et montées en puissance des extrémismes qui conduiront à la guerre, s'accroissent partout en Europe :

En Allemagne, on assiste à la résistible ascension d'Adolf Hitler, nommé Chancelier le 30 janvier 1933 : un mois plus tard, le Reichstag est en flammes à Berlin. En Autriche, c'est le Chancelier Dollfus qui est assassiné en 1934 dans son bureau à Vienne. La même année, en France, des manifestations de masse ont lieu à Paris, avec des morts et des blessés ; le scandale des « *Faux Bons de Bayonne* » d'Alexandre Stavisky prend de l'ampleur : en fuite, celui-ci « est (probablement) suicidé » le 8 janvier à Chamonix ; un peu plus tard, le roi de Yougoslavie Alexandre 1<sup>er</sup> est assassiné à Marseille.

En 1935, l'Allemagne rétablit le service militaire, sans tenir compte des protestations française, britannique et italienne. Le 14 juillet, à Paris, 500 000 manifestants se retrouvent à la Bastille.

En 1936, les troupes allemandes reviennent en Rhénanie ; c'est aussi l'année des Jeux Olympiques de Berlin. En France, les actions violentes de diverses organisations d'extrême-droite prennent de l'ampleur ; le « *Front Populaire* » remporte les élections ; une épidémie de « *grèves sur le tas* » aboutit aux fameux « *Accords de Matignon* » portant sur la semaine de 40 heures, ainsi que sur les congés payés, les conventions

collectives et le droit syndical. En Espagne, c'est le début de la guerre civile et, en Italie, Mussolini fait une première référence à l' « *Axe Rome-Berlin* » Le franc est dévalué.

En 1937, les organisations d'extrême-droite redoublent d'activité, en particulier la « *Cagoule* » qui va jusqu'à des assassinats et des attentats à Paris ; ces organisations se heurtent violemment à la gauche communiste et socialiste. Le Premier Ministre socialiste Léon Blum démissionne, le franc est à nouveau dévalué et le gouvernement crée la *Société des Chemins de Fer Français*.

Et, enfin, le 12 mars 1938 l'Allemagne envahit l'Autriche : c'est l'« *Anschluss* » Au cours des quatorze mois qui suivent, 100 000 juifs autrichiens affluent en France. Puis, courant mai, Hitler s'en prend à la Tchécoslovaquie : c'est le début de la crise des Sudètes. En septembre, la France rappelle des réservistes, mais dix jours plus tard le Président du Conseil Daladier, ainsi que ses homologues britannique et italien, reculent à la Conférence de Munich et acceptent le chantage allemand : la Tchécoslovaquie cède le territoire des Sudètes.

En Allemagne, les persécutions contre les juifs prennent de l'ampleur et le soir du 9 novembre a lieu la « *nuit de cristal* » : elle fait suite à l'assassinat d'un conseiller de l'ambassade d'Allemagne à Paris par un juif polonais. En décembre, tandis que l'Italie dénonce ses accords de 1935 avec la France, celle-ci signe un « traité de bonne entente » avec l'Allemagne ! On veut encore croire que Hitler s'en tiendra là.

L'actualité, pour le moins tumultueuse et violente, des années d'avant-guerre a nécessairement marqué Jacques Bauml. Au-delà des événements en France, lui et sa famille sont également concernés par l'évolution de la situation en Europe centrale : Sabine, Pauline et Hedwige sont toutes trois nées dans le territoire des Sudètes, elles n'ont pu acquérir, comme Jacques, la nationalité française. L'annexion des Sudètes est grosse de

menaces. Jacques parvient assez facilement à obtenir, dès le mois d'avril, un certificat de nationalité, puis un passeport tchécoslovaque pour Sabine. Mais pour Pauline et Hedwige, le délai est plus long : ce n'est qu'en novembre 1939 qu'elles recevront ces mêmes documents. Les Bauml et les Beck de Vienne sont désormais sous la coupe nazie: Jacques fait venir une autre de ses tantes Beck, Francisca (Fanny), et l'installe à Lyon où il compte essayer de développer son affaire.

Mais Hitler vise bien plus que l'annexion de l'Autriche et des Sudètes : le 15 mars 1939, l'Allemagne occupe partiellement la Tchécoslovaquie. Deux mois plus tard, l'*Axe Berlin-Rome* est officiel : les deux pays se prêtent assistance pour acquérir l'« *espace vital* » nécessaire à leurs peuples.

Jacques refait une période d'instruction militaire en tant que maréchal des logis de réserve : le 1<sup>er</sup> juillet 1939, il obtient son brevet de chef de section auto du train.

Le 23 août 1939, l'Allemagne et l'URSS annoncent un accord, qu'elles présentent comme un pacte de non-intervention. Il s'agit en réalité d'une véritable alliance militaire aboutissant, entre autres, au partage de la Pologne. Les partis communistes, en France comme ailleurs, bien qu'inféodés à l'URSS, ne seront informés de cette réalité que fin septembre.

Le 2 septembre 1939, l'Allemagne envahit la Pologne.

Le 3 septembre, la France et la Grande-Bretagne déclarent la guerre à l'Allemagne.

L'ordre de mobilisation de Jacques est daté du 2 septembre 1939, pour le CM Train n° 23 de Meaux. Il est affecté à la 765<sup>ème</sup> CHR du groupe 16.

## Cartes postales du début du XX<sup>ème</sup> siècle



La Résidence de l'Archevêque grec orthodoxe à Czernowitz

Le *Tempel*, ou grande synagogue de Czernowitz. Elle est aujourd'hui transformée en « *Kinotheater* » sans sa coupole et ses tourelles.



Le Ringplatz



Le Stadttheater avec la statue de Schiller



La gare (Hauptbahnhof)



Le Justizpalast

## Les Bauml / Beck



Villers-sur-Mer (Calvados) vers 1908 à la Villa "Mon Oncle"

Les Bauml (Sabine et Henri derrière, Jacques sur le banc) et quelques sœurs Beck + des amies



Henri Bauml



Henri, Jacques & Sabine



Sabine Beck-Bauml

-----  
Vers 1910



Pauline Beck



Hedwige Beck



Jacques Marcel Bauml

-----  
Dans les années 1930

**Les Wagner / Lackner**



**juillet 1905 – Zaleszczyki**

Maximilian (à 1 an), Netti Lackner-Wagner, Joseph David Wagner, Tina et Berta Lackner



**1918 – Czernowitz**

Alma, Ignatz, Maximilian, Rosa et Eduard Wagner

## Les Rosner / Alper



**1917 à Merisch Budowitz (Bohème)**

Etka Rosner, Haïm Rosner, Butsi Alper (debout), puis  
David, Clara, et Simon (mon père), Mina Alper-Rosner



**1915 – Haïm Rosner (à droite)**



**1924 – Isidore Rosner**

L' « Intermezzo Roumain »



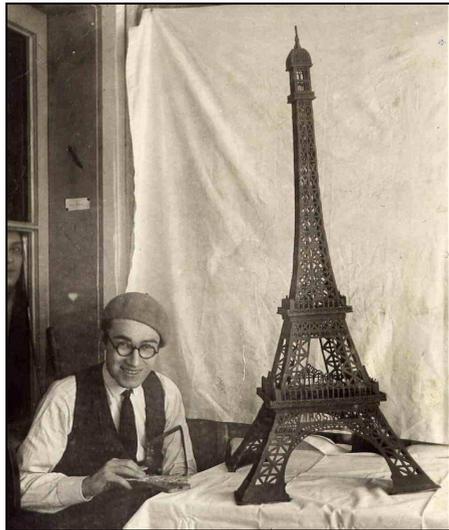
**1927 – Czernowitz**

Maximilian, Alma, Eduard, Rosa et Ignatz Wagner



**1931 – Czernowitz**

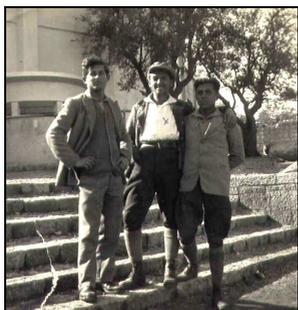
Rosa Wagner



**14 mars 1932 - Czernowitz**

Simon Rosner et sa Tour Eiffel

## Edi Wagner



1931 – En Palestine  
Edi Wagner (au milieu)



1934 - Czernowitz  
Edi Wagner



1933 – Czernowitz – Une partie de l'Ensemble Folklorique  
Johan Schlamp (extrême droite), suivi de Rosa et Simon (derrière) ; Alma Wagner au milieu



-----1937-----Cimetière de Czernowitz

Joseph David, Samuel, Simon – Netti, Rosa, Alma



-----1966-----

Rosa sur la tombe de Edi Wagner

**IV**  
**La Grande Finale**



## Chapitre 11

# « Drôle de Guerre » et Occupation

*La « Drôle de Guerre »*

Jacques Bauml est mobilisé non loin de Paris, en tant que sous officier de réserve du train. Sa mère Sabine et ses tantes Pauline et Hedwige sont restées dans la capitale, tandis que son autre tante Francisca est à Lyon.

La doctrine officielle en France repose encore sur l'efficacité des fortifications de la ligne Maginot : celle-ci est censée contenir les troupes allemandes pendant qu'on prépare à loisir une contre-offensive ! Ce front reste effectivement calme pendant des mois, mais au plan interne les tensions politiques continuent de monter : le parti communiste est dissous, des arrestations interviennent et son secrétaire général, mobilisé, s'enfuit à Moscou.

Les hostilités commencent au loin, avec la guerre sur mer : en septembre, un sous-marin allemand coule un cuirassé britannique au Nord de l'Ecosse. Trois mois plus tard, c'est au tour du cuirassé de poche allemand *Admiral Graf von Spee*, traqué par des cuirassés britanniques, de se saborder dans les eaux internationales de la baie de Montevideo.

En France, la montée en puissance se fait au ralenti : fin février, des cartes d'alimentation sont instituées ; les boucheries n'ouvrent plus que trois jours par semaine ; des affiches apparaissent à Paris, invitant la population à souscrire aux *Bons d'Armement*, sous la formule guerrière de Paul Reynaud « *Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts !* »

Le 20 mars, le gouvernement Daladier tombe. Paul Reynaud, nouveau Président du Conseil, signe avec l'Angleterre un traité

interdisant la conclusion d'une paix séparée. Mais les Alliés tardent à s'entendre, en particulier pour couper la « *route du fer* » norvégien qui profite à l'Allemagne. Lorsque enfin ils se décident à agir, Hitler les devance : le 8 avril 1940, l'Allemagne déclenche l'invasion du Danemark et de la Norvège. Encore un mois se passe, et les panzer de la Wehrmacht s'élancent par la Belgique et la France vers les plages de l'Atlantique.

Dès le déclenchement de l'offensive allemande, l'« *exode* » des populations, d'abord limité aux régions frontalières, a commencé : véritable débâcle civile, c'est progressivement des millions d'hommes, de femmes et d'enfants qui se jettent sur les chemins au cours des semaines qui suivent. Ils fuient en longues colonnes l'avance de l'ennemi : les pauvres vont à pied ou à vélo, certains poussent des brouettes ou tirent des charrettes à bras ; ceux qui en ont les moyens utilisent des voitures à chevaux ou des automobiles et doublent la file des piétons ; on emporte des matelas et on bourre ce qu'on a de plus précieux dans des valises et des paquets ficelés. Les Allemands pourchassent les colonnes de réfugiés et les mitraillent du haut des airs, accroissant la panique qui gêne les mouvements de troupes ...

Huit mois séparent la déclaration de guerre de la France et l'offensive allemande contournant la ligne Maginot. Au cours de cette période, suivant les ordres de ses supérieurs, Jacques abat un intense travail administratif – il ne sera d'ailleurs jamais directement engagé dans les combats. Il reçoit par courrier le journal « *Le Temps* », correspond régulièrement avec sa mère et tous deux numérotent leurs lettres. Serein, comme beaucoup, il écrit qu'il joue encore « *tous les soirs au bridge et gagne presque toujours* »

A la dissolution de son groupe, le 10 mars 1940, il est réaffecté en tant qu'adjoint au commandant du sous-groupe 28 : jusqu'au 13 juin son unité est chargée du ravitaillement en munition ; au-delà, en pleine débandade des troupes françaises, elle s'occupera de transport d'essence et de vivres.

Début mai, après une courte permission à Paris, Jacques retourne à son cantonnement.

Le samedi 11 mai, sans nouvelles de sa mère, il lui écrit à Paris pour inciter les trois femmes, Sabine, Pauline et Hedwige, à s'installer chez des amis à Orsay. Mais il ne s'inquiète pas encore. Une semaine plus tard, il donne même des indications rassurantes sur ses propres conditions de vie :

*« ... Nous changeons souvent de place. Depuis deux jours j'ai de nouveau un bon lit mais il est probable que nous allons encore déménager ce soir ou demain. Nous avons pas mal à faire, mais pas plus que d'habitude... Nous sommes assez souvent dérangés la nuit. Le courrier marche à peine plus lentement que d'habitude. Est-ce que vous recevez bien le mien ? ... Nous sommes toujours dans de petits villages, mais on peut circuler si on veut... il y a beaucoup de beaux lilas, mais maintenant ils commencent à se faner. La région me rappelle la jolie église au bord de l'Oise que nous avons visitée avec les B. Nous avons aussi souvent des alertes, le plus ennuyeux est d'être tout le temps obligé de se déranger... Nous écoutons toujours la TSF pour avoir des nouvelles »*

Sa mère s'étant plainte de la marche des affaires, il la sermonne et donne quelques conseils :

*« Tout ce que tu m'écris pour les affaires ne doit plus guère avoir d'intérêt : on ne doit pas être très acheteur en ce moment pour les antiquités... En tout cas, mettez le plus de choses possibles chez Mme L. et Daniel. S'il faut partir, tu n'as pas besoin de payer tout de suite le téléphone si tu ne l'as pas encore fait... J'espère que vous ne vous énervez pas trop, cela ne sert à rien. »*

Le 15 mai l'armée hollandaise capitule et, le 18 mai, le maréchal Pétain entre au gouvernement, comme vice-président du Conseil.

Le dimanche 19 mai, Jacques est toujours serein. Il est assez loin du front, dans la région de Châlons-sur-Marne : il y restera jusqu'au 13 juin. Il ne s'inquiète que pour sa collection de timbres et poursuit sur ses conditions de vie :

*« ... J'ai couché deux jours dans une chambre dans le grenier d'une ferme assez sale, mais avec un très bon lit ; depuis hier, nous sommes dans un autre cantonnement tout près du précédent pour être mieux installés. J'ai une chambre que je partage avec le nouveau sous-lieutenant qui a remplacé M. et qui est assez gentil. Depuis le début de la guerre je n'ai pas eu une si belle chambre : c'est en pleine campagne. (...) Il y a même un élevage de cochon. C'est une chambre à deux lits avec, à côté, un énorme cabinet de toilette avec bidet, lavabo et avec eau chaude et froide :, c'est bien commode. Nous sommes très tranquilles ici et nous écoutons toujours la TSF. Il y a un très bel appareil. C'est d'autant plus agréable que les journaux arrivent avec beaucoup de retard en ce moment. »*

Le 19 mai les Allemands sont en Abbeville, le 20 à Cambrai, le 21 à Amiens et Arras, le 25 à Calais. Après les villes belges et hollandaises, c'est au tour des villes françaises d'être bombardées. Une circulaire du général Huntzinger commandant la II<sup>ème</sup> Armée, exprime *« sa satisfaction au Commandant de la Régulatrice Routière »* et aux *« Unités du Train de Réserve Générale – dont le Groupe de Jacques – qui ont fourni un gros effort continu pour ravitailler les grandes unités engagées dans la bataille »*.

Le vendredi 24 mai, Jacques demande des nouvelles d'un certain nombre de personnes. Il poursuit ensuite ses descriptions locales :

*« ... Le s/lieutenant M. nous manque beaucoup en ce moment. Le nouveau lieutenant est bien gentil mais ce n'est pas la même chose.*

*Quant au capitaine, il m'a raconté hier qu'il est le cousin germain de Georges W.*

*Actuellement ma vie est très confortable et très tranquille... Nous sommes dans une fromagerie. Il y a des tas de bêtes, poules, cochons, dindes, paons, chèvres, etc., une vraie arche de Noé... Je peux me raser tranquillement tous les matins ; je me lève d'assez bonne heure, vers 6h ½ ou 7h. (...) Il y a deux appareils TSF qui sont très bons. Nous écoutons toujours les nouvelles. Quelquefois, le soir, j'écoute les nouvelles de Suisse sur un appareil pendant que les autres écoutent les nouvelles de Londres. Espérons qu'elles seront bientôt meilleures. Nous avons un bel abri, une cave voûtée remplie de bonnes bouteilles, avec tables et bancs et lumière électrique, mais nous n'avons que très rarement l'occasion d'y descendre... Je crois que j'ai couché cinq nuits sur la paille, ce n'est pas terrible. »*

Enfin, le dimanche 26 mai, le ton commence à changer et l'inquiétude monte d'un cran : même s'il répond à sa mère sur la vie au cantonnement, Jacques insiste lourdement pour qu'elle aille à Orsay :

*« (...) Ici rien de nouveau à te raconter et notre vie depuis quelques jours devient très monotone. Dans nos paperasses nous avons naturellement du travail en retard, mais maintenant que nous sommes de nouveau à jour et bien installés, nous avons des loisirs. Nous écoutons toujours beaucoup la TSF et, en ce moment, le courrier arrive de mieux en mieux.*

*(...) Je crois que vous feriez quand même bien d'aller à Orsay : dans les petits pays on jette en général de petites bombes qui cassent les vitres du voisinage mais ne font guère de dégâts importants à plus de quelques mètres de leur point de chute ; tandis que si l'on se met à bombarder la Gare de l'Est ce serait autre chose. Il vaudrait mieux être à Orsay et revenir de temps en temps à Paris, car il ne faut pas faire d'imprudences ; les attaques peuvent être très brusques et, puisque Mme L. vous offre son hospitalité, vous devriez accepter. Je reprends maintenant ta dernière lettre. Je vous répète encore que, même si vous avez plus de confort à Paris, j'estime que vous feriez mieux d'aller à Orsay. Daniel doit être bien inquiet pour les siens... J'ai écrit une carte lettre avec condoléances à Marcelle D.*

*(...) Je n'ai pas pris de bain depuis mon départ de Paris, mais comme je peux faire tous les jours tranquillement ma toilette à l'eau chaude, cela n'a guère d'importance et nous ne demanderions tous pas mieux que d'attendre ici la fin de la guerre...*

*Te voilà maintenant bien renseignée sur tout et si la prochaine fois je ne t'envoie qu'une carte tu ne m'en voudras pas... »*

Le 28 mai, la Belgique capitule après dix-huit jours de combats. Le 1<sup>er</sup> juin les Allemands sont à Lille et, le 3 juin, Paris est bombardé : il y a 254 morts, beaucoup de blessés et de dégâts. Ce n'est que vers la fin de sa lettre du même jour que Jacques mentionne ce bombardement, dont il n'a pas encore confirmation :

*« Tu sais qu'il ne faut pas d'autorisation pour aller à Orsay ou Rambouillet : la Seine, Seine et Oise et l'arrondissement de Melun sont considérés comme une seule commune.*

*(...) Nous n'avons toujours pas de nouvelles du s/lieutenant M. ; il paraît qu'il était assez mal placé et je n'ose pas écrire à sa femme*

*(...) Nous avons eu la visite d' « une grosse légume » qui a fait faire des tas de changements. C'est pour cela que mon adresse change. En réalité, il n'y a pas grand-chose de changé pour nous ; il n'y a que D. qui ne pourra pas rester au bureau avec nous, mais on le garde à la 808<sup>ème</sup> Cie, ce qui fait que nous resterons ensemble. Il y a aussi ce pauvre K. qui a eu de la malchance, il s'est cassé un doigt vilainement et a dû être évacué par un train sanitaire. Nous n'avons pas encore de ses nouvelles. C'est arrivé d'une manière idiote pendant que nous chargions un camion pour un de nos déménagements. Il a sauté du camion et il s'est accroché à un montant avec son alliance.*

*Nous allons probablement déménager aujourd'hui, mais simplement pour aller quelques kilomètres plus loin ; je ne sais pas encore si je vais retrouver une bonne chambre. En ce moment nous sommes très tranquilles et je n'ai pas grand chose à faire : je vais te le prouver tout de suite : j'ai écrits ces jours-ci aux Z...*

*19h30. J'ai reçu aujourd'hui tes lettres 97 et 100. Il paraît que Paris aurait été bombardé ; j'espère que vous êtes à Orsay...*

*Nous sommes maintenant dans notre nouveau cantonnement. Comme il n'y a vraiment rien pour se loger, nous avons l'autorisation d'aller coucher à 3 km, là où nous étions ces jours-ci...*

*Allez bientôt à Orsay ou plus loin, ne restez pas inutilement à Paris. »*

Le 6 juin, Paul Reynaud remanie son gouvernement et nomme le général De Gaulle sous secrétaire d'Etat à la Défense Nationale.

Dans son dernier courrier du cantonnement, daté du même jour, on sent enfin que Jacques s'impatiente et qu'il est très inquiet pour sa famille :

*« ... J'écris toujours comme si vous étiez encore à Paris, mais j'espère que vous n'y êtes plus ; ici nous sommes en train d'oublier que c'est la guerre, tellement c'est tranquille...*

*Je ne comprends pas ce que tu écris de Créon. Vous ne seriez pas chez eux mais à Créon<sup>13</sup> ? Il n'est pas du tout intéressant en ce moment d'être près de la voie ferrée...*

*Le bombardement a dû être terrible à Paris. Sonia et Anita ont dû entendre beaucoup plus que vous... Si vous ne pouvez pas quitter rapidement Paris, ce qui serait le mieux, je trouve que vous seriez quand même mieux à Orsay... Biarritz serait évidemment très bien. Je ne peux vous donner des conseils, il faut profiter des occasions qui se présentent.*

*Je vais peut-être quand même expédier cette lettre demain matin pour que vous la receviez plus vite : avec les événements actuels, on ne sait jamais ce qui va se passer.*

*Je viens d'entendre le discours de Reynaud. Pour une fois il n'a pas annoncé de mauvaise nouvelle. Bonsoir. »*

Et l'Histoire s'accélère : le 10 juin, l'Italie déclare à son tour la guerre à la France et à l'Angleterre. Dès le lendemain ses avions bombardent les abords de la Loire. Le gouvernement se replie hors de Paris : le 12 juin il est à Tours, et le 14 à Bordeaux.

---

<sup>13</sup> Créon est à une vingtaine de kilomètres au Sud-Est de Bordeaux

Paris est déclarée « *ville ouverte* » et, le 13 juin, les premières unités allemandes sont aux portes de la ville : des milliers de parisiens rejoignent les flots de réfugiés sur les routes. Dix jours plus tard, Hitler visite Paris en touriste.

L'armée française se retire en désordre avec, par endroits, quelques combats héroïques et désespérés. Le 25 juin à 0h35, l'armistice entre en vigueur.

L'unité de Jacques change de stationnement tous les jours à partir du 13 juin : partie de Saint Dizier, à l'ouest de Nancy, elle effectue un périple de près de 1000 km, qui l'amène finalement le 20 juin à Aubenas, au Sud-Est de Valence. Il y restera 5 jours jusqu'à l'entrée en vigueur de l'Armistice. L'information dont il dispose alors sur le déroulement des événements est nécessairement limitée au cours de cette période.

Le 17 juin, Paul Reynaud démissionne. Le maréchal Pétain forme un nouveau gouvernement et déclare « *Je fais à la France le don de ma personne !* » Le 2 juillet 1940, son gouvernement s'installe à Vichy ...

Entretemps, le général De Gaulle a lancé sur les ondes de la BBC son fameux appel à la résistance du 18 juin 1940 : très peu de français l'entendent ce jour-là.

Jacques est démobilisé le 11 août 1940 à Villefranche de Rouergue dans l'Aveyron et « *rentre dans ses foyers* »

### *L'Occupation*

La convention d'armistice mentionne la ligne de démarcation entre la zone libre au sud et la zone occupée au nord par les Allemands : dès le 30 septembre 1940, une ordonnance allemande interdit aux juifs qui ont quitté la zone occupée, d'y revenir.

Fin octobre, le recensement des juifs de la zone occupée est terminé. A Paris, c'est la préfecture de police qui y procède : la Gestapo y possède un service spécial sous sa direction. Des juifs étrangers sont arrêtés et internés à Drancy. Les juifs français sont privés de leur activité, leurs comptes bancaires sont gelés et même les plus aisés sont progressivement acculés à la misère.

Dans le même temps, un premier statut des juifs est édicté par le gouvernement de Vichy en zone libre – il sera complété et aggravé le 2 juin 1941 – suivi le lendemain par un décret autorisant les préfets à interner tous les juifs étrangers dans des camps spéciaux – 35 000 seront ainsi internés.

Mais, pour l'heure, il n'est pas encore question du port de l'étoile jaune.

L'hiver 1940-1941 est très rude. Il y a pénurie de tout et la majorité de la population souffre du rationnement imposé par les Allemands à leur profit. Les trafics en tous genres fleurissent.

La situation des juifs va encore se détériorer : en mars 1941, est créée en zone libre le Commissariat général aux questions juives, lequel fait pendant à un service de même objet en zone occupée. En juillet, intervient une loi dépossédant les juifs de tous leurs biens mobiliers et immobiliers. Des « *commissaires gérants* » ou administrateurs provisoires sont nommés pour procéder à la liquidation de ces biens. Ceux-ci ne peuvent être cédés qu'à de bons aryens, les transactions étant évidemment réalisées pour des montants purement symboliques. Les juifs sont interdits de circulation entre 20:00 h du soir et 06:00 h du matin, ils n'ont pas le droit d'avoir de TSF, de bicyclette, de téléphone, l'entrée des lieux publics leur est interdite et ils ne peuvent changer de résidence. En août 1941, près de 4.500 juifs étrangers sont arrêtés à Paris – dont 1.500 devenus trop récemment français – et internés à Drancy avant d'entamer leur dernier voyage.

La « *solution finale* » est en préparation...

Avec sa mère et ses tantes, Jacques ne peut que constater la gravité de la situation : si lui-même est bien français, les trois femmes sont restées de nationalité tchécoslovaque. Une partie de leur stock d'antiquités et autres biens a été confiée à des amis et relations – parfois en faisant trop confiance à ces derniers – mais ils n'ont pas de revenus leur permettant de subsister.

Ils peuvent rester dans leur grand appartement de la rue Baudin. En revanche, un administrateur provisoire – du nom de Monsieur Ratton ! – est nommé pour l'entrepôt magasin de la rue Alfred de Vigny : il procèdera à la vente de tous les biens qui s'y trouvent.

Début 1942, Jacques passe la ligne de démarcation et s'installe à Lyon chez sa tante Francisca Beck, peut-être sous le faux nom de Baume, comme celui qui apparaît dans une lettre officielle qui lui est adressée en 1947 après la guerre. Sa mère Sabine et ses tantes Pauline et Hedwige restent encore à Paris. A cette époque, Lyon commence à s'affirmer comme la capitale officieuse de la Résistance en zone libre. Je ne sais si Jacques en a fait partie, ni même s'il a eu de simples contacts.

En juin 1942, le port de l'étoile jaune devient obligatoire pour tous les juifs de plus de six ans. Cette mesure sera appliquée en zone occupée, mais Vichy refuse son instauration en zone libre. Mi-juillet a lieu à Paris la « *Rafle du Vel'd'Hiv* », à la demande des Allemands mais avec la participation active de la police française : 12 352 juifs sont pris et parqués au vélodrome d'hiver.

En septembre, Sabine, Pauline et Hedwige ferment l'appartement rue Baudin et rejoignent Jacques et leur sœur Francisca à Lyon.

Le 11 novembre, date anniversaire de l'Armistice de 1918, les troupes allemandes passent la ligne de démarcation et occupent la zone libre. Un mois plus tard, le 11 décembre, obligation est faite à tous les juifs en France de faire apposer un tampon « *Juif* » sur tous leurs papiers d'identité.

Jacques, sa mère et ses trois tantes vivent de façon très précaire dans l'appartement rue de Sèze à Lyon. L'année 1943 passe ainsi, avec ses bonnes nouvelles – la défaite des Allemands à Stalingrad en janvier, le débarquement allié en Sicile en juillet et la capitulation de l'Italie en septembre – mais aussi ses mauvaises nouvelles, telle que l'arrestation de Jean Moulin à Lyon le 21 juin 1943.

Jacques et Sabine finissent par être arrêtés par la Gestapo le 30 janvier 1944. Je ne sais dans quelles conditions cette arrestation a eu lieu. Par contre, je constate que les trois tantes ont pu rester à Lyon sans être inquiétées. C'est, au contraire, l'appartement parisien de la rue Baudin qui est investi, pillé et saccagé par les Allemands dans les jours qui suivent. Il est vraisemblable que leurs papiers, s'ils en portaient, ne mentionnaient pas la rue de Sèze et qu'ils ont réussi à taire l'existence de ce logement au cours de leur interrogatoire.

Jacques et sa mère sont internés le 8 février à Drancy. Ils sont déportés le 10 février 1944 par le convoi n° 68 vers Auschwitz-Birkenau. Sabine décède le même jour dans le train. Elle aurait eu soixante et onze ans trois semaines plus tard. Jacques est arrivé à Auschwitz le 13 février. Il est mort le 15 février, probablement gazé puis brûlé dans le four crématoire. Il avait quarante ans.

Jacques et Sabine n'auront pas vécu le débarquement en Normandie, les liesses de la Libération et la défaite finale de leurs tortionnaires.

De leur côté, les trois tantes Pauline, Hedwige et Francisca, restent à Lyon après la libération. Elles n'ont aucun revenu et ne peuvent compter à partir de 1945 que sur l'aide du Comité Juif d'Action Sociale et de Reconstruction. En 1946, Pauline et Hedwige tentent de récupérer par voie de justice l'appartement de la rue Baudin, devenue rue Pierre Sémart. Mais elles sont déboutées au procès en février 1947, du fait que le bail était au nom de Jacques, elles-mêmes n'étant qu'occupantes à titre gracieux. Elles tentent alors, avec quelque succès, d'obtenir une indemnisation relative au pillage de la rue Baudin, dans le cadre des réparations de guerre.

Début 1950, Pauline et Hedwige s'installent à Rambouillet, rue de La Louvière, grâce à l'indemnisation qu'elles ont perçue. Petit à petit, elles réussissent à récupérer quelques objets confiés à des amis ou relations, mais elles ne font plus commerce d'antiquités.

En mai 1950, la plus jeune des trois tantes, Francisca, décède en son domicile à Lyon. Elle avait soixante-dix ans. Pauline et Hedwige lui survivront jusqu'en 1964, année où elles décéderont à Rambouillet, à quelques semaines d'intervalle. Elles avaient respectivement quatre-vingt-dix et quatre-vingt-huit ans.

Bien que vivant à Paris depuis 1948, je ne les aie jamais rencontrées.

## Chapitre 12

# A l'Est, entre Enfer et Cauchemar

Après le drame de la mort de Edi Wagner, Simon et Rusia sont retournés à Bucarest. Ils y resteront encore trois ans. Leurs illusions sont parties, mais ils espèrent que le roi Carol II – dont la liaison amoureuse avec Magda Lupescu est largement connue du public – saura contenir les menées antisémites de l'extrême droite. Leurs espoirs passeront par des hauts et des bas au cours de cette période particulièrement agitée et tendue. Comme beaucoup, ils ne peuvent croire qu'il s'agit là des prémisses de la guerre.

Le roi cherche, en effet, à freiner la montée en puissance de Corneliu Codreanu, le fondateur de la Légion de l'Archange Michel, devenue la Garde de Fer. Il manœuvre, son objectif est de reprendre la totalité du pouvoir à son profit, quitte à couper l'herbe sous le pied desdits extrémistes.

Fin décembre 1937, après des élections où le Parti de Goga et Cuza, avec un programme très similaire à celui de la Garde, n'a obtenu qu'un peu plus de 9 % des voix, Carol II nomme Octavian Goga Premier Ministre. Ce gouvernement ne se maintient que six semaines, suffisamment toutefois pour mettre en place une nouvelle législation profondément antisémite : le 21 janvier 1938, un décret signé par Carol II et Goga entame la « révision » de l'attribution de la citoyenneté roumaine aux juifs. Quelque 500.000 d'entre eux sont visés sur un total de 700 à 800.000 vivant en Roumanie, c'est-à-dire essentiellement ceux des territoires acquis après la première guerre mondiale. L'objectif avoué est leur expulsion du pays, définie comme une simple « émigration massive » pour résoudre « la question juive » en Roumanie.

Trois semaines plus tard, le roi estime son heure venue : le 10 février, il remplace Goga par le patriarche Miron Cristea. Puis, toujours en février, il dissout le Parlement et obtient des pouvoirs dictatoriaux aux termes d'une nouvelle Constitution fixant le cadre d'un régime avec parti unique.

Le dimanche 13 mars 1938, Adolf Hitler proclame à Linz l'« *Anschluss* » de l'Autriche ! Simon et Rusia, qui avaient repris quelque espoir en février, sont consternés comme la plupart des bucoviniens.

L'espoir renaît à partir du mois d'avril, lorsque le roi fait arrêter Codreanu et quelques autres dirigeants de la Garde. Au cours de l'été qui suit, il se rend même à Paris et à Londres à la recherche d'une aide économique et militaire...

Le soir du 9 novembre 1938, la « *Nuit de cristal* » frappe dans toute l'Allemagne. Terrible nouvelle pour les juifs du monde entier.

A Bucarest, l'accalmie persiste. L'espoir va s'amplifier à la fin du mois, à l'annonce de la mort de Codreanu et d'autres dirigeants de la Garde – en fait assassinés sur ordre du roi à l'occasion de leur transfert de prison.

En réalité, le roi s'est tourné vers l'Allemagne, car il n'a rien obtenu des puissances occidentales. Il tente encore de louvoyer. En mars 1939, il nomme un nouveau Premier Ministre. Mais, six mois plus tard, le 2 septembre, l'Allemagne envahit la Pologne et, dès le lendemain, la France et l'Angleterre lui déclarent la guerre. A Bucarest, le Premier Ministre est assassiné. Au cours des trois derniers mois de l'année, Carol II nomme successivement trois Premiers Ministres, dont un général qui ne « fera que huit jours »

Toujours à Bucarest fin septembre, Simon et Rusia décident de retourner définitivement à Czernowitz. L'odeur de la guerre est dans l'air et l'hiver vient tôt dans la région. Leur décision n'a certainement pas été prise sur la base d'une simple

comparaison entre les risques latents perceptibles dans les deux villes : la situation des juifs s'est fortement dégradée dans tout le pays, y compris dans la capitale où leur nombre est restreint. Czernowitz, de son côté, n'est qu'à une cinquantaine de kilomètres de la frontière polonaise. Piégés en Roumanie, Simon et Rusia ont donc préféré retourner dans la famille, dans cette capitale de province qu'ils connaissent bien et où se trouve encore un grand nombre de juifs.

### *L'Armée Rouge*

Au printemps 1940, ils habitent ensemble avec les Wagner et les Weissmann dans la maison de la Morariugasse. Il y a les Roumains, bien sûr, et on y craint les Allemands après l'invasion de la Pologne. Mais c'est l'Armée Rouge qui fait irruption. Le 26 juin 1940, l'URSS adresse un ultimatum à la Roumanie : elle réclame la « restitution » de la Bessarabie et de la Bucovine du Nord. Le roi Carol II cède et deux jours plus tard, le 28 juin 1940, les troupes soviétiques entrent dans Czernowitz.

Le retrait des troupes roumaines, humiliées de devoir ainsi partir, s'accompagne de nombreux incidents dans les campagnes et les villages. Des massacres de juifs ont lieu – ceux-ci étant *évidemment* tenus pour responsables de la situation – mais pas à Czernowitz même.

Les soldats russes qui entrent dans la ville sont vêtus de pantalons blancs et portent des chaussures de gymnastique. Une partie de la population les accueille avec joie : elle croit être ainsi débarrassée des excès nationalistes du pouvoir roumain. Une autre partie s'en va, à Bucarest ou ailleurs, tant qu'il en est encore temps. Mais la grande majorité des juifs, ainsi que tous ceux qui n'ont aucun moyen de partir, restent sur place tout en craignant l'ordre stalinien.

Dès les premiers jours, les membres de la communauté allemande sont « instamment invités » par leur organisation à émigrer vers le Reich allemand : des laissez-passer, rédigés en allemand et en russe leur sont délivrés ; ils certifient leur appartenance à la communauté et recommandent aux troupes d'occupation russes d'assurer la sécurité de leur personne et de leurs biens. Au total, entre le 27 septembre et le 14 novembre 1940, quelque 44 600 membres de cette communauté sont ainsi transportés de la Bucovine du Nord vers l'Allemagne à bord de 44 trains spéciaux.

L'ordre communiste s'installe : les banques, les imprimeries, les pharmacies, etc. ainsi que les plus importantes entreprises privées, sont nationalisées et leurs propriétaires arrêtés et déportés en Sibérie ; il en va de même des fonctionnaires dirigeants, des gradés des forces de police, des gros propriétaires terriens, etc. De nombreuses petites entreprises sont simplement confisquées, tel qu'une laiterie avec douze employés : son propriétaire est « nécessairement » un exploitateur capitaliste. Enfin, il vaut mieux ne pas se trouver à proximité d'un camion de déportation en cours de chargement : si le nombre maximum de « passagers » n'est pas atteint, tout passant peut alors être contraint d'y embarquer.

Les Russes achètent tout ce qu'ils trouvent et les denrées se font rares, on voit apparaître des queues devant les magasins et un grand nombre de logements est vacant.

Les Wagner, les Rosner et les Weissmann sont restés sur place. Ce sont de petites gens sans moyens et à l'étroit dans leur logement : ils ne sont pas inquiétés. L'histoire de Edi Wagner, ainsi que le fait que Clara, la sœur de Simon, soit mariée à un Ukrainien, ont peut-être contribué à ce qu'ils soient laissés en paix. A l'inverse, les « affaires » de Samy Weissmann au marché noir sont risquées ; mais, déjà à cette époque, Alma et lui-même en profitent seuls et pleurent misère.

Simon se débrouille en russe parlé : il est nommé responsable de quartier, sans l'avoir demandé. En réalité, il s'agit d'un pâté de maisons de la strada Brâncoveanu – l'ancienne Liliengasse – où une chambre lui est attribuée avec Rusia.

Ils survivent ainsi au jour le jour. On vend de temps en temps quelques biens, une couverture, une montre, un tapis, pour acheter de la nourriture ou du charbon en hiver ; il faut toujours chercher, au marché noir comme dans les magasins où l'on fait la queue, et arriver au bon endroit au bon moment pour espérer trouver quelque chose.

L'occupation soviétique durera un an, jusqu'à ce que Hitler renie son pacte avec Staline et déclenche l'opération Barbarossa, le 22 juin 1941.

Avant de se retirer de Czernowitz, l'Armée Rouge enrôle de force 3 000 jeunes gens de la ville, parmi lesquels Simon et son frère aîné David. « *Les choses étaient simples*, me dira plus tard Josef Burg qui subit le même sort, *on était convoqué et on y allait, sinon ils venaient nous chercher : ou bien on acceptait d'être enrôlé, et on nous donnait alors un uniforme et un fusil, mais pas de cartouche, ou bien on était immédiatement arrêté et déporté en Sibérie dans le meilleur des cas.* »

Le 24 juin 1941, Simon griffonne un mot pour rassurer Rusia – laquelle est enceinte – mais ne peut le lui faire parvenir. Il se trouve depuis le matin dans l'ancien couvent de nonnes en face du *Volksgarten*, avec un groupe de jeunes gens enrôlés de force comme lui. Parmi eux, il en reconnaît certains des anciens mouvements de jeunesse. Ils ont passé la nuit précédente dans la Résidence du Métropolitain grec où on les avait convoqués et tous espèrent qu'ils vont rester à Czernowitz.

Le lendemain 25 juin il lui écrit à nouveau, avec l'espoir de pouvoir lui faire parvenir ce billet par l'intermédiaire de quelqu'un : il raconte qu'il a pu se rendre brièvement la veille chez sa mère Mina, qu'il appelle *Mutter*. Dans le couvent, il a

rencontré beaucoup de connaissances, parmi lesquels le frère de Samy, mais il est difficile d'en sortir. Il a revu *Mutter* ce matin et elle doit passer chez Rusia dans la journée pour lui dire où il se trouve, juste après la caserne dans la *Siebenbürgerstrasse* en face du *Volksgarten*. Il ne sait pas où il sera affecté : peut-être pourrait-elle venir aujourd'hui ? Et, si on ne le laisse pas sortir, il pourrait au moins la voir par la fenêtre. Il a oublié de lui dire qu'elle paiera dorénavant moins de loyer : 40 kopecks le m<sup>2</sup> et seulement 3,35 au lieu de 6,75 pour l'eau, puisqu'elle n'est qu'une personne maintenant. Qu'elle ne se laisse pas faire par H., qu'elle aille voir K. au 25 *Rathausstrasse*, et si R. n'est pas là, qu'elle s'adresse à S. « *Ma petite Mäderl, soit forte et souviens-toi toujours de ce que tu m'as promis : cette promesse tu dois la tenir. Au revoir, mon enfant, et fais bien attention à toi, je veux te retrouver en bonne santé* »

Le même jour, Simon est entraîné avec d'autres jeunes gens et soldats dans des wagons en partance vers l'arrière. Cet enrôlement de force dans l'Armée Rouge lui a certainement sauvé la vie.

Début juillet, les derniers éléments soviétiques se retirent sans combattre de Czernowitz, après avoir détruit la centrale électrique et fait sauter le pont principal sur le Pruth. De jeunes communistes, des sympathisants, des étudiants, des fonctionnaires et des opportunistes craignant pour leur vie, fuient en même temps.

Le 1<sup>er</sup> juillet, Alma et Samy Weissmann quittent Czernowitz en pleine panique: ils laissent Joseph David et Netti, ainsi que Rusia et son frère Ignatz, dans la maison de la Morariugasse.

### *Les Roumains*

Suivent quelques jours de calme, avant l'arrivée des troupes roumaines et de quelques unités de SS allemands sous le

commandement du Generalmajor Ohlendorf. La population décimée est restée cloîtrée chez elle, dans l'attente d'on ne sait quoi : Czernowitz ressemble à une ville fantôme. Il n'y a plus un seul poste de radio dans la ville, les Russes les ont tous confisqués et détruits quelques jours auparavant.

Au cours des douze mois de l'occupation soviétique de la Bucovine, la situation s'est fortement dégradée en Roumanie : tout d'abord, fin août 1940, celle-ci a dû également céder le Nord de la Transylvanie à la Hongrie. Une semaine plus tard, le général Ion Antonescu a pris le pouvoir : le roi Carol II a abdicqué en faveur de son fils Michel – celui-ci a 19 ans et le peuple l'appelle « *Regile Mihai* », le petit roi Michel – et a quitté la Roumanie avec Magda Lupescu<sup>14</sup>. Le général Antonescu porte dorénavant le titre de « *Conducator* » et la purification ethnique du pays fait partie de son programme : les violences verbales et physiques continuent. Mais, surtout, la Roumanie a adhéré le 23 novembre 1940 au pacte tripartite liant l'Allemagne, l'Italie et le Japon.

A la veille du déclenchement de l'opération Barbarossa, personne ne savait que le général Antonescu et son adjoint Mihai Antonescu<sup>15</sup> avaient été mis au courant par Hitler et Goering eux-mêmes à Berlin, dès le 11 juin 1941 ; et encore moins qu'ils avaient été invités à y participer avec les troupes roumaines.

Dès leur arrivée à Czernowitz, ces troupes feront 2 000 victimes dans la seule nuit du 5 au 6 juillet 1941. Les soldats roumains, aidés de patrouilles allemandes, de gendarmes et de civils fanatisés, bloquent les rues, font sortir les occupants des maisons, tuent sur place ou entraînent les hommes vers des lieux de rassemblement, puis vers les bord du Pruth où ils sont massacrés dans des fosses communes.

---

<sup>14</sup> Il l'épousera finalement plusieurs années après la guerre.

<sup>15</sup> Aucun lien de parenté entre les deux.

Rusia en est au huitième mois de grossesse.

La *Morariugasse*, une longue rue, est bloquée par des camions ; il y a des mitrailleuses. Un soldat devant la maison, un allemand, crie « *Tous les hommes dehors ! En rang par trois !* »

Rusia sort : il y a plein de monde dans la rue, son père Joseph David et son frère Ignatz s'y trouvent déjà, ainsi que des voisins.

Des soldats crient « *An die Arbeit ! An die Arbeit !* » – Au travail !

Rusia tente d'intervenir : « *Mais voyez, mon père est âgé, il ne peut pas faire ce travail !* » On lui répond qu'on prend jusqu'à 70 ans. Pour la rassurer, son frère Ignatz lui dit de préparer l'échiquier pour ce soir : ils feront une partie quand il rentrera.

Netti est sortie aussi, mais elle y voit à peine. Joseph David est conscient de ce qui leur arrive. Il se tourne vers sa femme et lui dit « *Si Rusia a un fils, qu'il porte mon nom !* » Il a compris qu'ils vont à la mort.

Ils sont emmenés. Pendant des mois, Netti voudra croire que son mari est dans un camp de travail, toujours vivant. Elle ne dira rien à Rusia des dernières paroles de Joseph David.

Plusieurs centaines de juifs, considérés comme des meneurs ou des intellectuels, sont ainsi arrêtés ce jour là, dont le grand rabbin Abraham Jacob Mark. Tous sont conduits à la *Maison Roumaine* sur le Ringplatz. Ils sont interrogés brutalement, sinon torturés, pendant deux jours.

Le grand rabbin est poussé sur une terrasse : il doit assister à l'incendie du Tempel, la grande synagogue, auquel les Allemands ont mis le feu avec des grenades. Pour être certains de leur fait, les soldats ont vidé des bidons d'essence à proximité immédiate du tabernacle : les soixante trois rouleaux de la Torah, ceux que le Métropolitain grec de Bucovine avait

sauvés au cours de la première guerre mondiale, brûlent définitivement.

Tous les prisonniers sont ensuite entraînés vers un champ de manœuvre, dans un bois non loin du Pruth. On les force à creuser une fosse qui sera leur tombe commune.

Ils sont tous assassinés le 9 juillet 1941.

Joseph David avait soixante huit ans et Ignatz trente quatre.

Le 30 juillet 1941, le commandement militaire roumain à Czernowitz émet un ordre imposant le port de l'étoile jaune et n'autorisant la circulation des juifs qu'entre 6 heures et 20 heures, c'est à dire à la lumière du jour.

Les Roumains étaient moins bien organisés et préparés que les Allemands, mais leur volonté de « bien faire », conjuguée avec l'antisémitisme populaire entretenu par le gouvernement, a finalement abouti à l'un des chapitres les plus cruels de la Shoah : « *Tandis que les nazis pratiquaient la mise à mort impersonnelle, bureaucratique, sous la forme du massacre industriel, les Roumains firent de leur Holocauste une affaire "artisanale"...*<sup>16</sup> »

Les tueries en masse furent innombrables dans les villes et les villages de Bucovine, mais également dans le reste du royaume et dans les territoires « libérés » Ces massacres furent le fait de soldats et de gendarmes roumains, parfois assistés et même devancés par des paysans roumains ou ukrainiens. Les plus connus sont : le *pogrom de Jassy* dès juin 1941 (planifié avant même le déclenchement de l'opération Barbarossa) qui fit plus de 13.000 morts ; les *massacres d'Odessa* fin octobre 1941, avec plus de 35.000 pendus, mitraillés ou brûlés vifs ; ceux des *ghettos de Golta*, un mois plus tard, avec 70.000 victimes...

Les tueries par armes à feu, armes blanches, coups et pendaison sont complétées par les hécatombes des camps de transit et des

---

<sup>16</sup> “La Roumanie et la Shoah” de Radu Ionaid, page 222.

camps de travail, des « trains de la mort » et des déportations en masse – avec des allers-retours par voie ferrée dans des wagons à bestiaux plombés ou à pied sur des routes défoncées. Le tout sans nourriture, sans eau, dans le froid et le désespoir... Tous les ordres venant du *Conducator* et de son entourage, comme du haut de la hiérarchie militaire, sont donnés verbalement ou par téléphone, jamais par écrit, de façon à ne pas laisser de trace. Quant à l'explication généralement donnée sur le traitement réservé aux juifs et aux tziganes, c'est qu'il s'agit d'une « *sanction pour les outrages faits à l'honneur du peuple roumain* »

L'ampleur du phénomène est évidemment inconnue des victimes : elles ne voient que leurs propres souffrances et celles des malheureux qu'elles côtoient.

Arrive le neuvième mois de grossesse pour Rusia. La ville est soumise à des désordres intermittents et les gens ont peur.

Le 18 août 1941, elle est à l'hôpital juif, accompagnée de son amie Lola Ball. Elle a perdu les eaux et fait les cent pas dans un couloir, soutenue par Lola. On entend des cris et des bruits de course au dehors, des talons qui claquent et des ordres qui fusent, des coups de feu.

Les contractions se rapprochent...

Je suis né ce jour-là, vers 19 heures, encore enveloppé dans la poche placentaire : ma mère, qui avait ses superstitions comme beaucoup, me dira bien plus tard qu'il s'agissait d'un signe de chance...

### *Le ghetto*

Le soir du 9 octobre 1941, deux régiments d'infanterie établissent un cordon militaire autour de Czernowitz : la nouvelle se répand comme une traînée de poudre.

Le maire, Traian Popovici, est appelé au bureau du Gouverneur militaire : on lui signifie que la déportation en masse des juifs de Czernowitz a été décidée par le (dorénavant) maréchal

Antonescu. Il avance quelques arguments pour s'y opposer ; le général Vasile Ionescu fait de même, mais en vain. De retour à la mairie, le maire est assailli de questions par les dirigeants juifs de la ville, sans pouvoir leur prodiguer une quelconque parole d'apaisement.

Le surlendemain 11 octobre, des affiches annoncent l'établissement d'un ghetto dans un périmètre défini par quelques rues de la ville basse : la maison de la Morariugasse se trouve vers le début de celui-ci.

Tous les juifs doivent y emménager – sous peine de mort – avant 18 heures ce même jour : ils ne peuvent emporter ni vêtement ni nourriture ; ils doivent remettre les clés de leur maison et la liste de leurs biens – qui deviennent propriété de l'Etat – aux autorités ; toutes leurs autorisations de travail sont annulées et ils sont passibles de la peine de mort s'ils désobéissent ou appellent à désobéir aux ordres, s'ils vendent des valeurs ou de l'or à des chrétiens ou, encore, s'ils sont trouvés hors du ghetto après 18 heures.

L'agitation est immense : 45.000 personnes des autres parties de la ville sont à déplacer. Les gens affluent, à la recherche de la famille ou d'amis qui pourraient les abriter : la zone du ghetto, où ne vivaient plus que 10.000 personnes et qui pouvait en contenir au mieux le double, est submergée en quelques heures. On s'entasse à 20 ou 30 par pièce ; les caves, les greniers, les escaliers sont occupés. On se côtoie pourtant sans animosité, on s'entr'aide, on partage, on échange des informations sur « *qui fut vu où* », on veut croire au lendemain. La maison de la *Morariugasse* abrite plusieurs dizaines de réfugiés.

Très rapidement, en une dizaine d'heures, un mur est élevé dans les rues principales pour clore le ghetto, avec quelques portes en bois pour seuls accès.

Au soir du 11 octobre, 55.000 juifs sont enfermés dans le ghetto.

Les premières déportations interviennent dès le 14 octobre. En l'espace de dix jours, 30.000 juifs du ghetto sont jetés dans les wagons à bestiaux d'une vingtaine de trains. La destination est au-delà du Dniestr, une province ukrainienne désormais sous contrôle roumain et qui s'appellera la Transnistrie. Entassés à 40 ou 50 par wagon, de nombreux déportés meurent en chemin. La famine, l'épuisement et le froid ont raison du plus grand nombre de ceux qui arrivent jusqu'aux camps.

Le maire de la ville, Traian Popovici, est bouleversé. Il tente de s'opposer aux déportations. A l'appui de sa requête, il explique que la déportation des techniciens juifs actuels serait catastrophique pour le bon fonctionnement des services publics, tels que l'entretien des égouts, l'assainissement de l'eau, les réseaux électrique et du téléphone, etc. Par l'entremise du Gouverneur, il obtient finalement le 15 novembre du Maréchal Antonescu que 15.600 juifs puissent rester à Czernowitz en qualité d'« experts », ainsi que 4.000 autres sur la base d'autorisations provisoires qu'il pourra délivrer.

Au moment de l'instauration du ghetto et des premières déportations, j'ai déjà deux mois. Malgré les difficultés, il est temps de procéder à la *Brit Milah*, la circoncision, d'autant que personne ne sait si demain ne sera pas pire.

Son mari absent, entraîné par les Russes, son frère aîné Miliu indifférent et son autre frère Ignatz mort, Rusia s'en remet à son beau-frère Isidore. Celui-ci, accompagné de Titsiu Worobciuk, son beau-frère ukrainien qui n'est pas astreint au ghetto, se met en quête d'un *mohel*, un circonciseur traditionnel, qui acceptera de procéder à l'opération en cachette malgré les risques : elle est interdite par les autorités du ghetto. Le rite est accompli dans un réduit comprenant deux pièces minuscules où 40 personnes sont entassées. Comme toutes les mères en pareille circonstance, mais à un degré bien supérieur

en raison des événements dramatiques qu'elle a vécu, Rusia est très émue et craint pour son bébé. Elle reste avec les femmes dans une des pièces, tandis que les hommes m'emmènent dans la pièce à côté et officient. La situation est extrême, mais tout se passe bien finalement.

L'accord du Maréchal Antonescu pour garder un certain nombre de juifs à Czernowitz est fondé, en principe, sur des raisons économiques. Il faut donc être en mesure de justifier la sélection ainsi opérée. Le maire Popovici et le général Ionescu – les deux seules personnalités du régime à s'être opposées aux déportations – acceptent de procéder à cette sélection à la demande du Gouverneur. Très vite, ils font établir des listes par les dirigeants de la communauté juive et mettent en place une équipe de cinquante personnes pour délivrer les milliers d'autorisations de séjour.

A la fin de l'année 1941, il ne reste dans le ghetto que quelque vingt mille juifs détenteurs de ces autorisations, plus un certain nombre de clandestins, parmi lesquels Rusia et son bébé, ainsi que sa mère Netti. Elles n'ont, en effet, aucune qualification économiquement intéressante et manquent totalement de moyens pour acheter à prix d'or une autorisation de séjour, comme ce fut le cas pour certains.

Le ghetto est alors dissous, mais toutes les autres contraintes imposées aux juifs sont maintenues, en particulier l'obligation du port de l'étoile jaune et les horaires de circulation en ville. Les conditions de vie sont extrêmement difficiles. Ceux qui réussissent à retourner dans leur ancien logement, qu'il soit situé hors ou dans le périmètre du ghetto, trouvent des maisons pillées et saccagées, certaines même incendiées – bien souvent du fait de la population civile roumaine et ukrainienne.

En janvier 1942, le maire Traian Popovici, considéré comme trop proche des juifs, tombe en disgrâce et est destitué de son

poste. Les 4 000 juifs détenteurs d'autorisations provisoires sous sa seule signature, ne sont plus à l'abri.

Des camps de travail obligatoire sont mis en place par les autorités et un grand nombre d'exemptés de déportation se voit forcé d'y aller. Les conditions, très dures, y sont toutefois moins extrêmes qu'en Transnistrie, puisqu'ils sont autorisés à revenir régulièrement à Czernowitz. Mais ils risquent la déportation à la moindre incartade.

Bien que clandestine, Rusia sort souvent : nécessité oblige. Il faut trouver à manger, de quoi se chauffer – l'hiver 1941 fut extrêmement rude – et, surtout, maintenir le contact avec les autres.

Au cours du printemps 1942, la maison de la *Morariugasse* est pillée et incendiée : Netti trouve refuge chez son fils aîné Miliu, tandis que Rusia et son bébé vont chez Isidore.

Les déportations reprennent à partir du 7 juin 1942. Elles touchent surtout les détenteurs des autorisations Popovici, ainsi que des malades mentaux et leurs soignants : plus de 4 000 juifs sont déportés au cours de cette période. Parmi eux se trouvent Isidore Rosner, ainsi que sa femme et leur fille.

Netti, la mère de Rusia, est presque aveugle. Vivant cachée, elle a réussi à échapper à la déportation jusque-là, de même que Miliu et sa femme Sali. Le 17 août 1942 – la veille de mon premier anniversaire – des soldats débarquent et les arrêtent tous trois. Conduits à la gare, ils sont jetés avec d'autres malheureux dans des wagons à bestiaux pour être déportés en Transnistrie.

On n'a plus jamais eu de leurs nouvelles : des survivants du convoi raconteront plus tard que Netti a été jetée du train en passant sur un pont au-dessus du fleuve Bug. Elle allait avoir soixante-six ans. Maximilian, le frère aîné de Rusia, en avait trente-huit.

### *Indésirable*

Désespérée, Rusia se débat comme elle peut : elle est seule avec son bébé, tous les siens sont morts ou déportés et elle n'a aucune nouvelle de Simon. Sans permis de résidence, elle s'est réfugiée chez son beau-frère Isidore, dans la Steingasse. Tant que celui-ci était là, elle était bien traitée, compte tenu des circonstances. Depuis qu'il a été pris à son tour et que Mina les a rejoints, elles se retrouvent à trois femmes et un bébé dans ce petit logement : sa belle-mère Mina, qu'elle appelle *Mutter*, est résignée ; mais Etká, la sœur toujours célibataire de Isidore, règne en tyran sur ce petit monde.

Pour exprimer sa détresse, Rusia griffonne de temps en temps quelques notes lacunaires sur un carnet :

- *Mama et Milo le 17 août 1942, ainsi que le Dr Schärf.*
- *(18 août) : Aujourd'hui, mon enfant a un an. Malheureusement, il n'y a personne pour s'en réjouir avec lui. Mon petit a marché pour la première fois le 8 août, dans la chambre chez Naniu.*
- *Dimanche 7 septembre : bébé à nouveau photographié. Le soir chez Tante.*
- *25 septembre : (...) Je n'oublierai jamais les mauvais traitements de Etká. Je rêve de Mama et pense à elle, notre malheur est grand.*
- *26 septembre 1942 : c'est l'anniversaire de Edi et je ne peux aller au cimetière, je n'ai personne pour garder mon bébé.*
- *Le dimanche 4 octobre : Tante.*
- *Lundi 5 octobre : mon garçon a reçu un manteau et un bonnet de Marcus et Edith.*
- *Mardi 6 octobre : Mutter emménage dans la Steingasse.*
- *Mercredi 14 octobre : envoyé par la Kultusgemeinde (le Consistoire) deux cartes à Mama et une à Millo, Marie, Ladijin Cetverkovka Obodovka.*
- *Aujourd'hui, jeudi 15, j'ai écrit à Moshé à Caracas par la croix rouge et à nouveau à Mama.*
- *Vendredi 30 octobre 1942, le soir chez Tante.*

Rusia croit encore que sa mère et son frère sont vivants, quelque part en Transnistrie : près de Ladijin se trouve une carrière de pierres, Cetverkovka et Obodovka sont des camps ou des ghettos. Les juifs y meurent de froid, de faim, d'épuisement et de maladies contagieuses.

Elle s'accroche pour garder le contact avec ses proches et ses amis : Moshé Wiesner et sa femme Else ont émigré au Venezuela avant la guerre. En fait, quelques années plus tard, ceux-ci lui seront d'un immense secours.

- *Octobre 1942 : (...) Etká se comporte de façon ignoble envers moi. Le jour viendra où elle devra rendre compte de tout. Toi, Bumerl, tu connaîtras toutes mes souffrances. (...) Je n'oublierai jamais qu'elle m'a mise à la rue avec l'enfant, comme une voleuse. Je donne chaque semaine 500 lei pour la maison, personne ne me demande d'où je tiens cet argent ; et je n'y mange pourtant qu'à midi avec l'enfant (...) Elle rentre à la maison, le front bas agressif et, ne pouvant épancher son humeur sur la nourriture, c'est à moi qu'elle s'en prend. Tout le monde la méprise, mais personne ne veut s'en mêler, de crainte de ses dires orduriers, car on ne peut s'en laver facilement.*
- *2 et 3 novembre 1942 : vendu 3 vieilles culottes et une nappe 1300 lei (Suit une liste chiffrée de dépenses : 500 lei à Mutter et 488 pour du lait, thé, pain, œufs, jambon,...)*
- *10 novembre : (...) Elle m'a définitivement jetée à la rue avec l'enfant, dans le brouillard, le froid, le gel. Je suis malade à cause d'elle et ne mange même pas là, bien que je donne 500-600 lei chaque semaine. Sa bassesse est sans limites : elle a fouillé toutes mes affaires et pris deux petites vestes de l'enfant ; elle a pris le sucre et caché du beurre et des pommes derrière l'armoire. Du matin au soir, elle crie après Mutter et après moi et nous fait travailler comme des servantes (...) Elle a crû que l'enfant était un jouet, mais a dû se rendre à l'évidence que ce n'est pas un jouet pour passer son humeur, qu'il faut le prendre au sérieux, et c'est pour ça que la voie doit être libre pour elle. Elle crie après Mutter, lui fait laver du linge des journées entières tandis qu'elle reste assise avec son livre et se fait servir*

*(...) Je cours partout à la recherche de quatre murs pour moi et pour l'enfant. La faim, le froid.*

- *13 novembre : je cours partout pour une chambre. Je n'ai pas de bois, pas de pommes de terre et du matin au soir elle me harcèle et me crie après. Il lui manque la paire de ciseaux (...) alors elle dit à mon propos « C'est la Bête qui l'a prise ! » Et voilà qu'elle la trouve : Mutter l'a aperçue dans son sac à main, mais elle nous dit « Non ! » Chaque jour « Elle n'a qu'à prendre ses affaires et partir ! » Elle se fait servir par Mutter comme par une servante et veut que je fasse de même. La pauvre Mutter ne peut plus la supporter (...), elle souffre aussi, mais ne peut lui faire entendre raison (...)*

Rusia se défend de son mieux face à Etká, mais elle est bien plus vulnérable, ne serait-ce qu'en raison de la présence de l'enfant. Elle insiste également auprès de Mutter pour qu'elle réagisse. Celle-ci, en dépit de ce qu'elle endure, lui répond qu'elle a cinq enfants, comme les cinq doigts de la main : quel que soit celui qu'on coupe, cela fait mal ! Et de jeûner deux fois par semaine *« pour que Simon revienne en bonne santé »* Rusia cherche désespérément une chambre pour quitter cet enfer ; mais seule avec un bébé, sans argent et sans permis de résidence, elle n'a pratiquement aucune chance d'en trouver dans le Czernowitz de 1942.

- *Le 14 novembre : tempête de neige. Aujourd'hui, Clara s'est achetée des chaussures lilas.*
- *15 novembre : Oncle Kubi m'a rendu visite aujourd'hui et m'a donné 100 lei. J'ai pris un bain chez Clara et y ai mangé à midi avec mon petit. Dieu soit loué, ça va bien pour elle.*
- *Aller ailleurs ? (...) J'ai peur d'y habiter seule, pas de voisins, beaucoup d'antisémites, des chiens, pas d'eau, pas de toilettes, seule à nouveau, (...) en bref, la « Morariugasse » avec la différence que je n'ai plus ma Mamika et que je suis seule. Tout le monde s'étonne et critique cette garce qui nous rejette en plein hiver pour avoir plus de confort. Tous les membres de sa famille connaissent sa grande gueule et disent qu'elle m'aura avec*

*l'enfant sur la conscience. Bumerl, si seulement tu pouvais jeter un œil et voir ce qu'elle fait à ton enfant et à moi-même ! (...)*

- *Lundi : aujourd'hui, cette furie a de nouveau fait éclater l'enfer : elle veut que je sache qu'elle ne m'aime pas et que je dois partir, sinon elle m'attrape par les cheveux et jette toutes mes affaires à la rue. Elle dit qu'elle a loué la chambre à un jeune roumain. Elle m'a battue, que Dieu le lui rende et lui fasse payer ce qu'elle fait à mon enfant et à moi-même. Je suis toute seule, je n'ai personne. Où es-tu, Bumerl ? A qui puis-je exprimer ma grande souffrance ? (...)*
- *Mardi 17 novembre : aujourd'hui en mangeant à midi chez Tante, j'ai perdu une dent et suis vite allée chez Arthur. Je cours pour une chambre (...)*
- *Vendredi 20 : aujourd'hui, Arthur m'a remplacé gratuitement la dent.*
- *Je n'ai pas dormi de toute la nuit à cause de Etká. Tout le monde me dit que j'ai beaucoup maigri. (...) J'ai vendu mon tapis de laine et j'ai donné l'argent à Mutter (...)*
- *Samedi soir 21 novembre : Reinert m'a rendu visite. Sunja court beaucoup partout pour me trouver une chambre, Lipkan aussi. Maintenant, j'ai peut-être une chance (...) A midi chez Tante.*

Fin 1942, la liberté de circulation des juifs à Czernowitz est ramenée à la tranche 10 h – 13 h, soit trois heures seulement dans la journée. Rusia n'en continue pas moins à sortir, elle ne peut faire autrement. Gauchère, elle décide de cacher l'étoile jaune en portant son bébé sur le bras gauche. Arrêtée par une patrouille, elle montre les papiers d'un de ses frères. Les nom et prénom, typiquement allemand, lui ouvrent la voie : « *C'est votre mari ? Il est au front ?* » Elle répond par l'affirmative. Ses nattes et sa parfaite maîtrise de l'allemand achèvent de convaincre : elle peut circuler.

En 1943, il ne reste plus que 15 000 habitants environ dans le ghetto, dont 1 000 seulement possèdent une autorisation spéciale leur permettant de travailler. Clara, la plus jeune sœur de Simon, habite hors du ghetto avec son mari Titus : n'étant

pas juif, celui-ci peut plus facilement se déplacer et même trouver du travail pour leur assurer une vie un peu plus décente. Je ne sais ni où ni comment Rusia a passé cette année 1943 à Czernowitz. Un jour, elle m'a dit qu'il nous est arrivé d'être caché dans un poulailler. Une autre fois, alors que je lui expliquai que mon plus lointain souvenir, sous forme de simple image, est celui d'une grande frayeur et de bruits terrifiants, que nous sommes dehors sous des arbres, qu'elle me tient dans ses bras et court..., elle m'a répondu que cette situation s'est produite à plus d'une reprise. En ce jour de 1943, sa propre frayeur ajoutée à la mienne a marqué de façon indélébile la mémoire quasi vierge du bébé que j'étais.

Au cours de cette période, certains juifs des camps et des ghettos réussissent à passer clandestinement en Palestine, aux termes de terribles voyages par trains et bateaux. Rusia m'a raconté qu'elle s'était inscrite avec son bébé pour un tel voyage. Mais au dernier moment elle changea d'avis : elle devait apprendre plus tard que le bateau, sur lequel son embarquement était prévu, avait sombré corps et biens et qu'il n'y avait aucun survivant.

-----

La bataille de Stalingrad fait rage depuis septembre 1942 : Hitler a ordonné au général Paulus, nommé maréchal, de résister jusqu'à la mort. Le 31 janvier 1943, ses troupes décimées, celui-ci capitule devant l'Armée Rouge.

La possibilité d'une victoire alliée fait progressivement tourner le vent en Roumanie dès l'été 1943. A l'automne, le maréchal Antonescu donne son accord, puis se ravise, mais finit par confirmer en décembre l'autorisation de rapatriement sélectif des juifs survivants déportés en Transnistrie. Trois mois plus tard, l'issue de la guerre ne fait plus de doute : le 14 mars 1944, Antonescu ordonne le rapatriement général des déportés. Mais

il est déjà trop tard : après avoir reconquis la Transnistrie, les troupes soviétiques entrent en Bucovine le 18 mars. Les troupes allemandes ne résistent pas et fuient : à nouveau, deux jours d'interrègne.

Le 29 mars 1944, l'Armée Rouge entre dans Czernowitz et, le 4 avril, le drapeau rouge flotte bien haut sur le toit de la mairie. Les Soviétiques sont là, et bien là, sans aucune compassion et avec la brutalité des méthodes communistes. Ils y resteront cette fois jusqu'à l'indépendance de l'Ukraine, fin 1991.

-----

### *Simon*

Enrôlé de force dans l'Armée Rouge lorsque celle-ci se retire devant les troupes allemandes et roumaines, Simon se rend progressivement compte que son absence durera bien plus que quelques semaines. Il est nommé brancardier et vit ainsi plusieurs mois sur la ligne de front, côtoyant des combattants, des blessés et des morts ; il voit les soldats russes partir au combat avec un fusil, un demi-litre de vodka et pas de cartouches : « *Vous n'aurez qu'à en prendre sur l'ennemi !* » Il apprend à sauter dans le trou fait par la dernière bombe, afin d'échapper à la suivante ; et, lorsqu'un avion ennemi mitraille son convoi près d'un champ de maïs, il court le long du champ au lieu de s'engouffrer dans la forêt de tiges. Il vit sur le pays avec les autres soldats, quitte à manger de l'herbe lorsqu'ils ne trouvent rien dans les champs. Il charge et décharge des camions, arrivant à porter des sacs de 100 kg sur son dos ; en plein hiver sibérien, il apprend à faire du feu sous les moteurs diesel des camions pour qu'ils puissent démarrer...

Il se débrouille en russe et peut donc communiquer oralement, mais il ne connaît pas encore l'alphabet cyrillique. Avec quelque effort il arrive à lire, mais écrire est plus difficile. A la fin de quelques lignes en allemand qu'il destine à Rusia sur une

feuille de carnet, il s'essaye à écrire et ré-écrire son nom en russe : *Сумош Позхеп, Сумош Позхеп* ... Ces lignes, écrites à la fin de l'hiver, témoignent de son désespoir et du sentiment de culpabilité qui le tenaille pour avoir, bien qu'involontairement, laissé Rusia ainsi, seule et enceinte de sept mois :

*« Aujourd'hui je suis malheureux ! Lorsque je suis parti de la maison, j'ai crû que ce ne serait que pour un court moment, c'est pour cela, ma Mäderl, que je ne me suis pas fait de souci pour toi. Aujourd'hui, je vois la faute commise et je m'en veux ; je n'ai pas de foyer, pas de femme, pas d'enfant, pas de mère, pas de frère et sœur, en un mot, aujourd'hui je n'ai personne (...) »*

L'été suivant, quelque part en URSS, il tente encore de mettre noir sur blanc ses pensées et ses remords sur ledit carnet :

*« Ma chère petite Mäderl, j'aimerai tellement te voir ! Je ne t'ai toujours pas oublié. Aujourd'hui, après plus de treize mois de guerre depuis que je te fus arraché, il ne se passe pas un jour sans que je parle ou pense à toi (...) je me fais les plus grands reproches (...) mes pensées ne veulent pas m'obéir, elles fuient toujours (...) La seule lettre que j'avais de toi m'a été volée, avec d'autres objets, du fond de ma poche : chaque fois que je voulais que tu me parles, je sortais ta lettre et la lisais. Je crains les autres maintenant et ne peux plus avoir une conversation raisonnable avec qui que ce soit (...) »*

Puis, à l'automne :

*« (...) Que fais-tu, petite Mäderl ? As-tu quelque chose à manger ? Et que fait notre enfant ? J'espère qu'il est en bonne santé (...) Notre enfant, qu'en est-il, une petite fille ou un garçon ? Je n'en sais rien mais, quoi qu'il en soit, pourvu qu'il soit en bonne santé ! Et toi, Mäderl, garde-le et protège-le jusqu'à ce que, avec l'aide de Dieu, je revienne vers toi pour continuer l'éducation de notre enfant. Jusque là, prend soin de lui en mon nom et avec mon accord. Mon cœur déborde. Ah !*

*Si seulement je pouvais parler ou même écrire tout ce que j'ai en moi. Malheureusement, cela ne m'a pas été donné. Il n'y a que toi, ma Mäderl, qui m'ais compris, et je l'ai reconnu trop tard. »*

C'est vers cette époque que Simon trouve un moyen pour se faire démobiliser : il est alors au Kazakhstan, loin de la ligne de front. Staline, en effet, se méfiant de ces recrues de Bucovine qui parlent allemand, a ordonné de les déplacer aussi loin que possible à l'Est.

Il apprend par cœur chaque ligne de lettres du panneau destiné à mesurer l'acuité visuelle d'un patient à l'infirmerie. Puis il se plaint qu'il n'y voit rien et que ses lunettes ne lui suffisent plus. Lorsque, enfin, on le teste sans verres, puis avec des verres d'une épaisseur incroyable sur le nez, il distingue – dans la brume – le niveau auquel pointe la baguette et récite par cœur la ligne correspondante !

Démobilisé, il ne peut évidemment retourner à Czernowitz. Il obtient l'autorisation de se rendre à Moscou et y trouve du travail en tant qu'artisan fourreur professionnel. La qualité de son travail lui permet à nouveau de se distinguer et, la chance aidant, il réalise des commandes pour des acteurs connus du cinéma soviétique.

Progressivement, Simon arrive ainsi à faire son trou au cours de cette période de la guerre. Il a la trentaine, beaucoup de charme et peut-être du succès auprès des femmes – même si sa conversation, lui qui parle peu, tourne souvent autour de sa femme et de l'enfant qu'il doit avoir. A l'occasion, il rencontre d'autres réfugiés originaires comme lui de Bucovine. Partout, il demande si l'on a entendu parler de Rusia, une fille Wagner qui doit avoir maintenant un enfant, son enfant, à peu près de cet âge là.

Un jour, un des ces réfugiés réagit et dit à Simon qu'il a entendu parler d'une fille Wagner, seule avec un enfant : tous

deux seraient actuellement à Alma Ata, la capitale du Kazakhstan à l'époque. Cette ville est très proche de la frontière chinoise, à plus de deux mille kilomètres de Moscou. Simon est submergé d'espoir et presse son interlocuteur pour en savoir plus. Quelques jours plus tard, celui-ci lui confirme la chose – mais il s'agit de Alma, la sœur de Rusia, et elle a un fils !

Simon obtient une adresse et envoie un télégramme. Deux jours plus tard, Alma lui répond par une lettre que j'ai retrouvée dans les archives de mes parents.

Cette lettre dévoile un double secret de famille, dont Rusia n'a fait état que peu de temps avant sa mort : mon cousin Edy n'est pas né à Czernowitz – comme il se plait encore aujourd'hui à laisser croire – mais à Alma Ata ; et son père biologique ne fut pas le mari de Alma, mais un autre homme, tout le contraire de Samy : un poète, un idéaliste, qui aurait fini par se pendre de désespoir durant de la guerre.

*« Le 28 juin 1943.*

*Mon très cher Bumerl ! Hier, ce fut le plus beau jour de ma vie, lorsque j'ai reçu ton télégramme : après deux années de malheur, après deux années de terrible souffrance, enfin quelqu'un de notre famille !*

*Jusqu'à présent, je n'ai rien pu apprendre sur le sort des nôtres : de toi, je savais simplement que tu es quelque part dans le pays, mais où et comment je n'en savais rien, et depuis un an je te cherche. Plusieurs de mes amis, avec lesquels je correspond, m'ont écrit que tu as été vu, mais personne n'en savait plus (...)*

*Très cher Bumerl, on me dit seulement qu'un de mes frères est également dans le pays, je ne sais pas lequel, car lorsque je suis partie avec Samy de Czernowitz – c'était le 1<sup>er</sup> juillet – Natsi et Rusia se trouvaient à la maison avec les parents : Rusia était dehors avec une petite valise (...) Je n'en sais pas*

*plus : la panique était grande et Samy me pressait de partir. Je n'ai pas vu Papa et c'est ainsi que je suis partie, sans affaires, sans argent, etc. Je crois pourtant que Rusia est restée avec les parents, puisqu'elle devait y retourner bientôt.*

*Très cher Bumerl, il m'est impossible de te décrire ce que j'ai enduré jusqu'à présent : je te donnerai des détails plus tard, pour l'instant je fais court. Je suis seule, sans Samy, depuis presque un an et je ne savais où il se trouvait jusqu'à récemment ; aucune nouvelle pendant longtemps et, tout à coup, un signe de vie : il m'écrit qu'il est en bonne santé, etc. Le 8 mai j'ai accouché d'un garçon et tu peux imaginer à quel point je suis malheureuse et démunie. Je travaille dans un atelier de couture et gagne très peu : mis à part 350 g de farine, que l'on me compte pour 600 g de pain, je ne reçois rien. Il n'y aura bientôt personne ici, le village où je me trouve se vidant de plus en plus.*

*Cher beau-frère, comment vas-tu ? Es-tu en bonne santé ? Ecris-moi en détail, je suis impatiente. N'attends pas ma réponse, mais écris-moi beaucoup et souvent (...) Bumerl, si tu en as la possibilité, alors aides-moi dans mon besoin avec un peu d'argent. Je t'écrirais bientôt à nouveau. Je t'embrasse, ton Alma. »*

Neuf jours plus tard :

*« Mon très cher Bumerl !*

*Hier, j'ai à nouveau reçu deux télégrammes de toi et tu peux imaginer comme j'aimerais en savoir plus. Je t'ai déjà répondu deux fois aujourd'hui et j'espère que tu es déjà en possession de mes lignes.*

*Mon très cher Bumerl ! Je suis tellement heureuse de t'avoir trouvé, mais je serais encore plus heureuse si je pouvais être avec toi là-bas. Ah ! Mais comment peut-on faire ? Ma situation est totalement désespérée, je vis des moments terribles et tu es maintenant mon seul espoir.*

*Je t'en prie, fais tout ton possible pour me faire venir chez toi. Pour l'instant, on délivre très difficilement des Propuskas<sup>17</sup> ici. Il faudrait que tu affirmes aux autorités régionales de Moscou que je suis ta femme, que j'aurais un travail, etc. Je pourrais certainement travailler là-bas dans un atelier et laisser l'enfant dans une garderie. Mais, même un tel voyage, j'aurai du mal à le faire seule. Si tu arrives à obtenir quelque chose pour moi, alors fais-le vite, peut-être même pour une personne de plus : je pourrais alors voyager avec F. ou avec cette fille avec laquelle j'habite, et cela me soulagera. J'ai bien à faire avec mon petit garçon et je lui parle beaucoup de l'oncle Bumerl, haha !*

*Mon très cher Bumerl ! Comment vas-tu ? Ecris en détail. Je suis terriblement malheureuse ici. Je t'en prie, si tu en as la possibilité, envoie-moi de l'argent par télégraphe. Je termine, je dois aller au travail ; s'il te plait écris, écris. Je t'embrasse, ton Alma. »*

Dans les semaines qui suivent son échange avec Alma, Simon se débrouille tant et si bien qu'il obtient les autorisations nécessaires pour qu'elle-même, son enfant et une autre personne puissent venir habiter avec lui. Puis, il fait personnellement le voyage jusqu'à Alma Ata pour aller les chercher. Surprise : Samy est là, revenu auprès de Alma ! C'est lui qui profitera de l'autorisation pour la troisième personne. A l'automne 1943, Samy, Alma et Edy sont à Moscou avec Simon. Ce dernier ne perd pas espoir et continue de demander aux réfugiés qu'il rencontre si quelqu'un a vu ou entendu parler de Rusia.

---

<sup>17</sup> autorisations de résidence à l'intérieur de l'URSS



**V**  
**Redistribution**  
**des cartes**



## Chapitre 13

# De Czernowitz à Bucarest

Au printemps 1944, l'Armée Rouge délivre Czernowitz.

Dans les semaines et les mois qui suivent, des réfugiés reviennent progressivement au pays. Certains étaient partis avant l'arrivée des Allemands, d'autres sont des survivants des camps roumains – tels Isidore et sa femme Regina, mais sans leur fille, décédée dans un camp – et il y a même quelques jeunes gens qui, comme Simon et David, avaient été enrôlés de force dans l'Armée Rouge.

Le bouche à oreille et l'ouï-dire fonctionnent, pour peu qu'on s'en donne la peine. Chaque fois qu'une occasion se présente, Rusia s'enquière de nouvelles de ses parents, de ses frères, de sa sœur ou de Simon. Lorsqu'elle reçoit une réponse un tant soit peu positive, elle demande une adresse et envoie une lettre ou une carte pour en savoir plus.

La situation générale, surtout sur le plan alimentaire, est très difficile à Czernowitz : les vivres sont rationnés et l'armée est prioritaire. Il arrive aussi que des réfugiés tournent autour de Rusia : j'ai comme un vague souvenir d'une colère de ma mère par une journée ensoleillée au bord du Pruth, où nous étions en compagnie d'un homme qui s'entêtait à m'apprendre à nager.

Et un beau jour de l'été 1944, le miracle arrive : Rusia écrit à un rescapé qui se trouve à Moscou et dont on lui a dit qu'il avait rencontré Simon. Celui-ci va le voir et lui remet la lettre. Aux dires des amis de mes parents, Simon devient alors comme fou : il se met à rire et à pleurer, il s'agite, saute, danse, descend dans la rue, court de tous côtés, arrête des gens accompagnés d'enfants, leur demande quel âge ils ont, puis

« *J'en ai un pareil, vous savez ! Ils sont vivants ! C'est un garçon !* »

Il répond avec un télégramme, ils s'écrivent, peut-être même peuvent-ils communiquer par téléphone. En tout cas, le bonheur réciproque fut certainement immense.

Et puis le doute s'empare de Rusia : Simon a une situation à Moscou et il côtoie des vedettes de cinéma ; Alma et Sami sont avec lui et Alma a un fils. Elle-même, par contre, est seule et dans un profond dénuement : elle fait tout son possible pour préserver son enfant et ne vit que d'expédients. Surtout, elle se sent amoindrie à la sortie du ghetto.

Rusia fait part de ses doutes à Simon, peut-être même lui propose-t-elle d'en rester là. Lui, qui a toujours du mal à exprimer ses sentiments, écrit sur son carnet :

« *Ma Chérie, ma merveilleuse petite Mäder !*

*Comment n'as-tu remarqué que, pour moi, tous les autres ne comptent pas, qu'ils peuvent aller au diable ? J'aurais voulu me retirer sur une île déserte, sans personne, et je remercie le sort de m'avoir permis de te retrouver avant ma totale déchéance.*

*Malgré la distance, je te vois devant moi. Jamais personne, entends-tu, ne t'a autant apprécié que moi. Mon bonheur fut immense lorsque, il y a des années, j'ai pour la première fois entendu parler de toi. N'abandonne pas, c'est toi toute entière que j'ai choisie, et chaque matin je me demande comment tu as dormi.*

*Ma chérie, mon unique, l'espoir de te revoir me rend plus fort (...)*

*Ecris-moi souvent, ce baume me soutiendra »*

Il lui faut des semaines, peut-être des mois, mais Simon obtient finalement les autorisations nécessaires pour lui-même ainsi que pour les Weissmann. Il quitte son emploi, vend ses quelques biens et achète une foule de choses, parmi lesquelles

beaucoup de jouets, et les voilà dans le train, encombrés de nombreuses malles, en route pour Czernowitz. Un véritable déménagement.

L'heure exacte de l'arrivée du train n'était peut-être pas connue à l'avance : Rusia m'a laissé à la maison avec des amis pendant qu'elle allait à la gare, avant de revenir me chercher. Toujours est-il que c'est dans la rue, dans cette rue qui descend en forte pente vers la gare, que j'ai aperçu mon père pour la première fois.

Le film se déroule distinctement dans mon souvenir.

Je suis avec Rusia et quelques autres personnes. Ma mère me dit : « *C'est ton Papa !* » et je cours pour lui sauter dans les bras. Il est grand et un large sourire éclaire son visage. Il a une moustache, ce qui me surprend, mais je le reconnais. Je dis « *Papilé est descendu de la photo !* », de cette photo que je connais et où ils sont assis ensemble, l'un contre l'autre, à regarder l'objectif, à me regarder...

Nous étions heureux.

Et c'est ainsi que, par un beau jour de la fin de l'été 1944, Simon et Rusia se retrouvèrent et je rencontraï enfin mon père.

-----

Le 12 septembre 1944, les Roumains signent une Convention d'Armistice, aux termes de laquelle ils cèdent la Bessarabie et la Bucovine du Nord à l'URSS. Quelques semaines plus tôt, un gouvernement d'union nationale a été formé à Bucarest, le roi Michel a fait arrêter le maréchal Antonescu et l'armée roumaine s'est retournée contre l'Allemagne.

A Czernowitz, la majorité de la population est dorénavant composée de nouveaux habitants. Ils sont russes, ukrainiens, ouzbeks et autres, attirés par la bonne renommée de la Bucovine, cette province qui recèle des terres de qualité, où

l'on peut trouver des logements vides en bon état et espérer refaire sa vie après la guerre.

Les conditions de vie sont pourtant très difficiles. Impossible pour Simon de trouver du travail en tant qu'artisan fourreur : il accepte quelques travaux extérieurs, précaires et éreintants. Le peu d'argent qu'il a ramené de Moscou est rapidement utilisé, puis c'est le tour des objets et vêtements qu'il faut vendre pour acheter de la nourriture. L'approvisionnement de la ville en vivres n'est pas régulier, la plupart est rationnée et affectée en priorité aux familles des militaires et de ceux qui ont un emploi fixe : l'alimentation est un problème quotidien. Les fameuses « briques de pain » sont si noires que les opposants au régime ironisent en affirmant que les autorités ont ajouté des pneus et des semelles de chaussures au blé à moudre. Quant au beurre, on ne peut qu'en rêver. Mais les gens sont heureux d'avoir survécu à cette guerre si terrible.

Je ne sais exactement où nous avons habité au cours de cette période, mais c'était certainement dans la ville basse : nous vivions au rez-de-chaussée au fonds d'une grande cour intérieure. Je traversai régulièrement cette cour en traînant comme je pouvais un seau d'eau – lequel me paraissait immense – car nous n'avions pas l'eau courante à l'intérieur. En hiver, c'est dans cette cour que Simon m'a appris à rouler des boules de neige pour en faire un bonhomme : nous l'affublions ensuite d'un balai et d'une carotte en guise de nez. Il m'a également bricolé un vieux couvercle de casserole tout cabossé : posé à l'envers sur la neige, il devenait une luge à ma taille...

Dans ses bagages, Simon avait ramené de Moscou quelques peaux d'astrakan gris, de quoi faire des cols de fourrure pour Rusia et pour moi. Et, comme il en restait un peu, il me fit aussi une chapka : je fus bien chaudement habillé cet hiver.

Les jeux dans la neige, la famille au complet et les beaux habits, quels magnifiques souvenirs pour un enfant entouré de l'affection de ses parents dans le Czernowitz de l'époque !

La guerre n'est pas encore terminée, mais la fin approche. Des rumeurs et des nouvelles de toutes sortes circulent, les gens sont avides d'informations : en janvier 1945, l'Armée Rouge prend Varsovie et libère la Pologne ; en février, c'est la Conférence de Yalta où Staline, Roosevelt et Churchill discutent de l'après-guerre ; etc. Et puis, vers la fin du même mois de février, on apprend qu'un transport de juifs d'Auschwitz, libérés par l'armée soviétique, vient de faire escale à la gare. Ce train restera bloqué trois semaines à Czernowitz, dans l'attente du charbon nécessaire pour poursuivre son voyage jusqu'à Odessa ; de là, ces survivants d'Europe occidentale seront acheminés par bateau jusqu'à Marseille, puis en train jusque chez eux – pour autant qu'ils reconnaissent encore un chez eux.

Il est clair que les Soviétiques ont l'intention d'annexer définitivement la Bucovine du Nord. Echaudée par l'expérience, toute la famille – Simon et Rusia, bien sûr, mais également Alma et Samy, Isidore et Regina, David et Annie, sans oublier Etká et la grand-mère Mina que j'appelle Baba – craint le régime brutal et policier des soviets et du NKVD, la police politique de sinistre mémoire : en restant à Czernowitz, on est sûr de figurer sur ses listes tôt ou tard. Tous décident donc de profiter des autorisations de sortie vers la Roumanie que les Russes accordent pour l'heure assez facilement, moyennant finance. Ils iront à Bucarest, cette capitale que Simon et Rusia ont connue avant la guerre et où la défaite des fascistes, pensent-ils, leur permettra de refaire leur vie.

Pour rassembler l'argent nécessaire, on vend ce qui peut encore l'être. Il faut, de plus, accepter toutes sortes de tracasseries, des fouilles à la maison et autres humiliations, et on ne peut

emporter qu'un minimum de choses. Finalement, à partir du printemps 1945, toute la famille embarque pour Bucarest, mais en ordre dispersé.

Je fais le voyage avec mes parents en autocar, quand une panne ou un pneu crevé nous immobilise de nuit en pleine campagne. Les gens s'inquiètent, le chauffeur descend, suivi par quelques passagers qui lui prêtent main forte. On n'y voit rien. Un des passagers possède une énorme lampe qu'on allume. Je profite de la confusion et descend à mon tour, poussé par la curiosité, et me faufile entre les adultes. Il fait froid, il y a foule et je suis impressionné par la lumière de la lampe qui déchire l'obscurité à l'endroit où les hommes travaillent à réparer la panne ...

Après la Conférence de Yalta, les Partis Communistes des pays libérés par l'Armée Rouge se préparent à prendre le pouvoir. A Bucarest, la manifestation communiste du 24 février 1945 a provoqué des heurts entraînant la mort de huit personnes. Dans la foulée, le Parti a installé de force des communistes dans la plupart des mairies et des préfectures de Roumanie. Il s'ensuit trois semaines de manifestations anticommunistes, jusqu'à ce que les Soviétiques, dont l'armée est omniprésente, « démissionnent » le gouvernement pour le remplacer par un autre ouvertement pro-soviétique. Ce dernier décrète la réforme agraire dès le 23 mars, provoquant la colère des propriétaires terriens dans ce pays essentiellement agricole.

C'est dans cette ambiance que la famille arrive à Bucarest.

Samy se remet à faire des affaires, Isidore veut ouvrir un magasin de fourrure – il y parviendra, sous le régime communiste, dans le cadre d'une coopérative – et Simon cherche du travail dans un atelier de fourrure. Mais les temps sont durs pour tout le monde et la fourrure, en particulier, ne nourrit plus son homme.

En novembre 1945, une grande manifestation a lieu à Bucarest en faveur du roi. Puis, plus rien, la chape soviétique s'installe.

Un an plus tard, des élections interviennent, mais les communistes tiennent la plupart des bureaux de vote. Le bloc qu'ils contrôlent obtient près de 80 % des voix.

Je vis avec mes parents dans une remise au fond d'une cour de la rue Spătarului. Cette remise est toute petite, même à mes yeux, et nous en utilisons le moindre recoin : pendant quelque temps, nous la partageons même avec une poule pondeuse que Rusia a achetée au marché afin d'avoir des œufs. Et, la nuit, nous dormons dans des lits cages qu'il faut ouvrir tous les soirs et refermer le matin. En hiver, il faut déblayer la neige devant la porte pour pouvoir sortir : il m'arrive alors de me laver les mains et la figure avec la neige fraîchement tombée.

Oui, les temps sont durs et nous connaissons la faim : en août 1947, pour mes six ans, des amis de mes parents m'ont offert une canne à la Charlot et un petit tank qui roule et crache des étincelles lorsqu'on remonte son ressort avec une clé. Rusia vient me voir et me dit « *Ce sont tes jouets, tu fais ce que tu veux. Mais, si tu es d'accord, nous pouvons les vendre au marché et acheter de quoi manger avec l'argent. A toi de décider !* » Bien entendu, je me sens rempli d'importance et décide qu'il faut vendre mes jouets. Mais cette histoire reste gravée de façon indélébile dans ma mémoire, au point que, même aujourd'hui, je finis toujours mon assiette et qu'il m'est très difficile de jeter de la nourriture.

De leur côté, Isidore et Regina habitent un appartement à l'étage, dans un immeuble qui donne sur un petit jardin en dépendance. Au fond de ce jardin, un menuisier a installé son atelier : je passe souvent des heures à le regarder travailler, lorsque mes parents me laissent avec Regina dans la journée. Il y a également un chien, noir et borgne, qui finira par me mordre la fesse parce que je l'embête trop, ainsi qu'un « bon chat » qui ne m'a jamais griffé. Isidore approche de la

cinquantaîne, il a grossi et n'est plus le dandy de sa jeunesse. Regina a également changé : la vie au camp de travail et la perte de leur enfant les ont fortement marqué. Ils ont adopté une jeune fille, du nom de Pepica, qui vit avec eux : celle-ci finira par émigrer en Israël avec Regina, où elle se mariera et aura plusieurs enfants.

Un jour en été, Simon confectionne un sifflet avec un noyau d'abricot. J'observe avec attention les différentes étapes de la fabrication : il faut d'abord bien nettoyer le noyau, puis en user un coin en le frottant sur une marche en pierre bien rugueuse, jusqu'à ce que l'on puisse facilement passer une aiguille dans la fente ; enfin, il faut en sortir la pulpe en grattant avec l'aiguille et nettoyer l'intérieur. Et voilà un sifflet qu'on utilise en soufflant latéralement sur le bord de la fente. Simon me tend un autre noyau et me propose de fabriquer moi-même mon sifflet : j'ai ainsi passé des heures, assis sur la première marche dans le jardin, à frotter et frotter ce noyau pour l'user ... ce n'est que bien plus tard, à l'âge adulte, que j'ai compris qu'il s'agissait avant tout de me garder occupé, afin que Regina ait un peu la paix.

Une autre fois, alors que je suis sous la garde de Regina et que Simon et Rusia sont partis avec Isidore pour l'après-midi, j'en viens finalement à m'ennuyer chez le menuisier. Je tourne dans le jardin, le chien n'est pas là ; je grimpe à un arbre, je m'ennuie et redescends et vais voir Regina dans l'appartement : elle me donne une tartine que je mange. Je joue quelque temps tranquillement : mes parents vont bientôt revenir. Mais, comme ils tardent, je dis à Regina que je vais attendre en bas devant la porte. Le soir tombe, toujours pas de parents à l'horizon. Je vais jusqu'au portillon en fer du jardin et j'attends encore. Un monsieur m'aperçoit et me demande ce que je fais là.

- *J'attends mes parents, dis-je, mais ils ne viennent pas.*

- *Peut-être sont-ils à la maison. Est-ce que tu sais où tu habites ?*
- *Oui, bien sûr !*
- *Tu sais y aller ?*
- *Oui, bien sûr !*
- *Tu devrais peut-être y aller, s'ils sont à la maison et se font du souci.*

Je ne connais pas l'adresse, mais je connais trois chemins dans la ville à partir de la maison : celui pour aller chez ma grand-mère, Baba, à laquelle j'apporte parfois du charbon en hiver, celui menant au magasin de Isidore et, enfin, celui de cet appartement. Mais j'ai peur de rentrer seul à la maison et de traverser des rues, alors qu'il commence à faire sombre.

- *Si tu veux, je t'accompagne, donne-moi la main.*

Je lui donne la main et nous y allons. Dès que j'aperçois le portail de notre cour, je lui dis que nous sommes arrivés. Il entre et parle avec des voisins, puis revient vers moi.

- *Tes parents ne sont pas encore arrivés, mais tu peux attendre dans la cour.*

Je le remercie et il s'en va.

La porte de la remise est fermée. Il fait déjà nuit. J'attends et m'occupe comme je peux.

Au bout d'un moment, je reconnais les voix de mes parents à l'entrée de la cour, ils parlent fort et de façon véhémement. Je me précipite, tout heureux de leur retour ... mais ils sont en colère. On m'a cherché partout, chez Isidore, dans le jardin et dans les rues avoisinantes, puis chez Baba et vers le magasin, puisque je connaissais ces chemins, et finalement sur le trajet de la maison. Je suis un méchant garçon !

On me met ma chemise de nuit, on me donne un quignon de pain et on me fait sortir dans la cour : *« Puisque tu ne veux pas nous obéir c'est que tu ne veux pas rester avec nous. Alors prend ce morceau de pain et va-t'en ! »* Je crie *« Mais si, je veux rester ! »* et je pleure toutes les larmes de mon corps. Les

voisins, qui sont de mèche, viennent tous implorer la clémence de mes parents et leur demander de me garder. Un chien, qui vit également dans cette cour, s'approche et se met à hurler, entraîné par mes pleurs « *Voyez, même le chien vous demande de le garder. Il promet qu'il ne recommencera pas !* »

Bien sûr, mes parents m'ont finalement gardé, mais j'ai certainement eu, ce soir-là, la plus grande frayeur de ma vie.

Parmi les enfants avec lesquels je jouais, il y avait un garçon roumain de mon âge, que mes parents me citaient souvent en exemple lorsque je revenais tout crotté à la maison : « *Nu vreu se me murdaresc !* » disait-il, je ne veux pas me salir.

Et puis, il y avait une petite fille roumaine qui habitait dans la même cour. Elle apprenait le français – je ne sais pourquoi – et s'entraînait à compter en cette langue en montant et descendant quelques marches, d'un air supérieur. Je n'arrivais pas à comprendre pourquoi cette langue étrangère associait le chiffre « *quatre* » – qu'elle prononçait « *kâtère* » – avec un gros matou : en effet, si un, deux et trois sont très proches en roumain de leur équivalent français, le chiffre quatre se dit « *patru* », alors que « *Kater* » en allemand désigne un chat mâle. Et, à l'époque, je ne parlais qu'allemand et roumain, ainsi qu'un peu de russe.

Notre situation se dégrade de plus en plus et mes parents font de leur mieux pour m'en préserver. Je constate simplement qu'ils sont inquiets et souvent absents. Comme tous les enfants, il m'arrive d'être malade. Une fois, en hiver, le docteur a prescrit du *Lebertran*, de l'huile de foie de morue. Je ne sais comment mes parents ont fait pour s'en procurer, compte tenu de son prix et de notre dénuement ; en tout cas, à leur grande surprise, j'en aime le goût et en redemande à chaque fois.

## Chapitre 14

# De Bucarest à Paris

Les communistes intensifient leurs pressions : il faut que le roi abdique pour que la Roumanie devienne une « République Populaire » Le chef du gouvernement menace d'exécuter 1 000 étudiants, s'il résiste. Finalement, le 30 décembre 1947, Michel de Roumanie s'exécute sous la contrainte et part immédiatement en exil.

Les communistes remportent sans surprise les élections qui s'ensuivent. Plus tard, mes parents citeront souvent les noms de Gheorghiu-Dej et d'Anna Pauker d'un air mécontent : cette dernière était juive et fut nommée ministre des Affaires Etrangères.

La transformation en république populaire s'accélère : en avril, la constitution est suspendue ; en juin interviennent les nationalisations, la mise en place de l'économie planifiée et la socialisation de l'agriculture. En juillet, plusieurs chefs du Parti National Paysan sont arrêtés au moment où ils allaient partir pour l'Amérique ...

Entretemps, le 29 novembre 1947, l'Assemblée Générale de l'ONU a adopté le plan de partage de la Palestine. L'afflux des juifs européens – clandestins ou officiels, simples rescapés ou survivants des camps – prend de l'ampleur. Et, le 14 mai 1948, à quelques heures de l'expiration du mandat britannique sur la Palestine, l'indépendance de l'Etat d'Israël est proclamée. S'ensuit l'invasion arabe et la première guerre pour l'existence du nouvel Etat.

Simon et Rusia sont inscrits sur les listes du *Joint*, l'*American Jewish Joint Distribution Committee*. Depuis sa création, en 1914, cet organisme a pour objet l'assistance aux réfugiés de guerre juifs : il s'occupe des rescapés et survivants, prodigue des aides aux démunis et coopère avec la Croix Rouge et d'autres organisations humanitaires de ce type. N'étant pas d'obédience sioniste, il ne prend aucune part active dans les bouleversements en cours au Moyen-Orient.

Les listes du *Joint* permettent à de nombreux réfugiés de retrouver des amis et des membres de leur famille au lendemain de la guerre. Outre un semblant d'aide matérielle, mes parents espèrent ainsi obtenir des nouvelles de leurs proches. C'est l'inverse qui se produit : des amis de jeunesse, Moshé et Else Wiesner, qui avaient émigré au Venezuela avant la guerre, les retrouvent par ce biais au cours de l'été 1947 !

La joie est grande. On correspond : Simon et Rusia décrivent leur situation, ils voudraient partir, mais pas pour Israël où il y a encore une guerre. Mais pour partir, il faut un visa de sortie. Ceux-ci ne sont délivrés qu'au compte goutte, après moult tracasseries, perte d'emploi – si tant est qu'on en ait un – et contrôles de tous types. Et, surtout, par ces temps de fortes tensions migratoires, il faut pouvoir démontrer qu'on bénéficie d'un visa d'entrée dans un autre pays. C'est donc par-là qu'il faut commencer.

Moshé se démène. Dans un premier temps, il obtient une « attestation » en date du 28 novembre 1947, signée du chef de l'immigration du *Département des Terres et de la Colonisation de la République du Paraguay*. Légalisé quatre jours plus tard par le ministère des Relations Extérieures, ce document autorise simplement le Consulat national de la République du Paraguay à Gênes, à voir les documents personnels de Simon, Rosa et Karl Rosner, ainsi que ceux de Samuel, Alma et Eduard Weissmann ... tous *agriculteurs* de profession !

Il s'agit d'un premier pas, mais il est insuffisant car il ne mentionne pas l'octroi de visas d'entrée. Moshé insiste et, quelques mois plus tard, arrive une attestation du *Service de l'immigration de la République du Nicaragua*. Celle-ci est datée de Paris, le 12 avril 1948, et signée par le Consul Général du Nicaragua en France, lequel certifie qu'il est « *en possession des documents nécessaires pour délivrer un visa d'entrée en territoire nicaraguayen* » à Simon, Rosa et Karl Rosner ; et, qui plus est, « *les intéressés devront se présenter personnellement à ce consulat afin de remplir les formalités prescrites par la Loi* » !

Sur le document paraguayen, nous sommes tous devenus agriculteurs. Mais, surtout, je remarque que Rusia est rajeunie de quatre ans : l'âge limite pour avoir une chance d'être admis était probablement fixé à quarante ans, et ma mère devait l'atteindre quelques mois plus tard. Cette constatation m'amuse aujourd'hui, car elle m'a dit un jour que, pour obtenir le visa de sortie de Roumanie, il a fallu que mon père se vieillisse, au point qu'il n'osait même plus sortir pendant plusieurs semaines, de peur qu'on s'aperçoive qu'il était plus jeune !

Mon cousin Edy et ses parents auraient pu, eux aussi, bénéficier de cette voie de sortie. Mais, malgré l'insistance de mes parents, ils choisirent de rester à Bucarest : Samy argua du fait que ses affaires marchaient bien et qu'il y gagnait correctement sa vie. De plus, il ne voulait en aucun cas aller dans un pays dont il ne connaissait pas la langue. Ils finiront malgré tout par sortir dans les années soixante, après avoir goûté au régime de Ceausescu et avoir subi autant, sinon plus de tracasseries que nous pour obtenir les autorisations nécessaires. Mais ils trouveront des conditions d'accueil bien meilleures que celles que nous avons vécues.

Dès réception du document paraguayen, Simon et Rusia entament les démarches nécessaires. Il faut d'abord obtenir confirmation de leur citoyenneté roumaine : ce sera chose faite en décembre 1947, auprès d'un tribunal qui les déclare en pleine conformité avec les conditions de la loi n° 162 du 30/05/1947. Ils doivent également se soumettre à toute une série de contrôles, y compris au domicile ; prouver qu'ils n'ont pas de dettes envers l'Etat ou envers une société nationale; déclarer leurs moyens de paiement en devise étrangère ou, s'ils n'en ont pas, déclarer – ce que Simon fait le 10 août 1948 – qu'ils ne disposent pas de compte à l'étranger ; etc.

Ils ne peuvent emmener de bijoux de valeur ni de somme d'argent supérieure à un montant parfaitement ridicule – mais de toute manière ils n'avaient rien. La nature, ainsi que le volume des effets personnels qu'ils emmènent est strictement limité : il faut en dresser un inventaire et le faire agréer. Le 14 août, Simon obtient « *l'autorisation d'exporter vers le Nicaragua (...) les effets personnels anciens et usagés, conformes à l'inventaire annexé et signé* » par l'autorité compétente ; cet inventaire servira ensuite au contrôle effectué à la sortie du pays par un poste de douane, désigné a priori.

Enfin, les frais du voyage doivent être couverts à l'avance : c'est un Comité International pour les Réfugiés et Rescapés Juifs des Camps – peut-être le *Joint* lui-même – qui s'en est chargé.

Finalement, le 17 août 1948, à la veille de mon septième anniversaire, mes parents et moi traversons la frontière avec la Hongrie au poste de Curtici, comme l'atteste le tampon apposé par les douanes, avec la mention « *Epuizat* », sur ladite autorisation d'exportation. Je sais que nous nous trouvons déjà la veille à Curtici, puisque sur un autre document daté du 16 août dans cette même localité, Simon et Rusia sont autorisés à sortir du pays 2 000 cigarettes d'une marque roumaine : Simon fumait, mais il est peu probable qu'il ait destiné ces 100

paquets à sa consommation propre. Peut-être ont-ils négociés l'achat et l'exportation de ces cigarettes, à la place d'une confiscation pure et simple de quelques maigres avoirs qu'ils tentaient de sortir en contravention avec la réglementation...

Le voyage vers Paris dure près d'un mois.

Nous faisons d'abord escale à Vienne, dans un « camp de transit » – en réalité de grands appartements, partagés pour chacun d'entre eux entre plusieurs familles : je me souviens de rideaux tendus en travers des chambres pour délimiter des semblants d'espaces privés. Mes parents prennent contact avec le cousin Soniu Alper, lequel a survécu et habite dans une petite maison avec jardin. Nous devons poursuivre notre voyage, mais je tombe malade le 30 août, comme l'indique un certificat émis le 9 septembre par un médecin du Comité international à Vienne, expliquant que je ne pouvais voyager jusqu'à ce jour. Puis, c'est un autre camp en Autriche, à Salzburg cette fois : mes parents m'emmènent faire des promenades dans la montagne.

Nous arrivons ensuite à Munich, en Allemagne : j'ai le souvenir d'une ville détruite en grande partie. Simon y retrouve un ami de jeunesse, du temps où ils étaient tous deux apprentis fourreur. Celui-ci a réussi à se loger dans un appartement à l'étage, dans une maison qui a résisté aux bombardements mais qui est entourée de ruines. Mon père obtient l'autorisation de passer quelques nuits avec sa famille chez cet ami. Dans la journée, je joue avec quelques gamins du voisinage et nous allons inspecter les maisons en ruines. J'y trouve un reste d'équipement militaire – je ne sais plus au juste ce que c'était – et reviens le montrer triomphalement à mes parents : je me suis bien fait attraper – de cela je me souviens nettement – avec interdiction de retourner jouer dans les ruines !

Fin septembre 1948, nous traversons enfin la frontière et arrivons en France.

Mon seul souvenir de nos premiers jours à Paris est dramatique. Je nous revois dans une grande salle à la Préfecture de Police ou, peut-être, dans un Commissariat à la gare d'arrivée : ma mère est assise en pleurs sur une grosse valise en carton dont les angles sont renforcés – je l'ai toujours, au fond de la cave – et mon père tente désespérément, documents à la main, de communiquer avec un préposé. Il tendait certainement, entre autres, la fameuse attestation du Consul Général du Nicaragua.

Je ne sais par quel miracle nous avons fini par obtenir l'autorisation de rester.

Je suis persuadé, aujourd'hui, que Simon et Rusia ne souhaitaient pas continuer vers le Nicaragua. Lorsque j'ai atteint l'âge qu'avait mon père à cette époque, j'ai compris le degré de désespoir et de courage – peut-être également d'inconscience – qui fut celui de mes parents pour partir ainsi vers l'inconnu, totalement démunis, vers un pays où ils ne connaissaient personne et dont ils ne parlaient pas la langue. Mais ce pays, c'était la France, symbole de la liberté.

## Chapitre 15

# La France, épisode deux

Pendant les quatre années qui suivirent notre arrivée à Paris, nous avons vécu dans une chambre minuscule au premier étage d'un hôtel rue Grange Batelière. Il y avait un lavabo et un miroir, mais pour nous laver correctement, nous allions deux fois par semaine aux douches municipales. Le coût de la chambre était en grande partie pris en charge par une organisation humanitaire pour réfugiés et nous mangions dans une cantine du type « soupe populaire » située rue Richer, non loin des Folies Bergères.

Dès notre arrivée, mes parents décident de m'envoyer à l'école : d'après leurs dires, j'ai manifesté une grande joie « *Vraiment ? Je vais aller à l'école et apprendre plein de choses ?* » Il s'agissait de l'école communale – comme on disait alors – située rue de la Victoire, la même rue que la Grande Synagogue de Paris. Rien que des garçons, puisque à l'époque il n'y avait pas mixité dans les classes.

Ne parlant pas français à mon arrivée, je fus le souffre-douleur des autres enfants au cours du premier trimestre. Ainsi, ils attrapaient en début de récréation le béret – stéréotype du Français – que mes parents voulaient que je porte et se le lançaient de l'un à l'autre : bien entendu, je tentais de le récupérer et les injuriais dans les trois langues que je connaissais. Je repris toutefois rapidement le dessus, obtins le deuxième prix dès la première année et finis par avoir ma propre bande. Je me souviens encore avec émotion de deux de mes instituteurs : en ce temps, la plupart des enseignants avaient encore la vocation sans arrière-pensée et je dois beaucoup à ces deux là. Et puis, il n'y avait pas classe le jeudi à

cette époque et ma mère m'emmenait jouer l'après-midi au square Montholon, ce petit jardin situé près de l'appartement où Jacques Bauml avait habité entre les deux guerres.

Au cours de l'été 1949, mes parents m'envoient en colonie de vacances près de Dreux. Un soir ils reçoivent un appel téléphonique à l'hôtel : « *Votre fils a fait une péritonite de l'appendice. Il a trois heures à vivre si l'on ne fait rien : êtes-vous d'accord pour qu'il soit opéré ?* » Oui, oui ! répondent-ils affolés, dès qu'ils ont compris l'objet de cet appel.

J'ai passé plusieurs semaines à l'hôpital à Dreux, avec des piqûres de pénicilline toutes les trois heures pendant quinze jours. Vingt ans plus tôt, faute d'antibiotique, je n'aurais pas survécu.

Ma mère avait obtenu l'autorisation de rester la nuit sur un lit de camp dans ma chambre d'hôpital. Elle partageait également mes repas, d'autant plus facilement que je ne pouvais rien avaler. Un jour, deux artichauts trônent sur le plateau-repas : c'est la première fois qu'elle en voit. Elle commence par essayer de manger les feuilles, mais elles sont trop coriaces, alors elle les enlève. Puis viennent les aiguilles : comment peut-on manger cela ? Elle finit par tout mettre dans un papier journal avec l'intention de le jeter en sortant. Il faut imaginer la tête de l'aide soignante lorsqu'elle passa reprendre le plateau : pas une feuille, aucun reste ! Plus tard, lorsqu'elle comprit son erreur, ma mère devint une grand adepte des artichauts et en mangea régulièrement.

Nous étions des réfugiés, avec pour tout document des autorisations de séjour qu'il fallait renouveler régulièrement : d'abord tous les mois, puis tous les trois mois, et ainsi de suite. A un moment donné, Simon et Rusia ont voulu émigrer aux Etats-Unis : je me rappelle avoir passé des tests dans ce contexte, y compris celui des taches de Rorschach. Leur

candidature fut agréée, mais à la condition de s'engager à habiter pendant au moins dix ans dans une petite ville de l'Etat de l'Ohio, je crois, alors que leur objectif était évidemment New York. Ils ne donnèrent pas suite.

Bien entendu, Simon cherchait du travail, mais son manque de connaissance de la langue était un lourd handicap. Et voila qu'un jour de 1950, le hasard a voulu qu'il croise Jacques T. dans la rue, un ami de jeunesse qu'il avait connu en tant que fourreur en Roumanie avant la guerre. Celui-ci avait émigré en France dans les années 1930 et s'était installé à Amiens, où il avait monté son propre atelier. Il avait passé la guerre à Bordeaux en zone libre, puis était revenu pour reprendre son affaire à Amiens. Marié, il avait un fils en bas âge prénommé Patrick lequel deviendra, au début des années soixante, le plus jeune licencié en mathématiques de France. Malheureusement, la femme de Jacques, atteinte de la même maladie dégénérative des articulations que Edith Piaf, devait décéder avant cette consécration. Bien plus tard, les relations entre le père et le fils se dégraderont, au point que Patrick fera mettre son père sous tutelle : celui-ci appellera alors souvent mes parents pour épancher son cœur.

A la suite de leur rencontre, Jacques a pu donner du travail à Simon et notre situation s'est progressivement améliorée. Nous avons d'abord déménagé dans une chambre d'hôtel légèrement plus grande ; puis, à l'automne 1952, Simon trouve un petit appartement à louer d'à peine 40 m<sup>2</sup> : il est situé au premier étage d'un immeuble vétuste de la rue d'Enghien, près du quartier des fourreurs à l'époque. Il n'y a aucun confort, les toilettes sont sur le palier, mais nous sommes « chez nous » C'est là que mes parents vécurent jusqu'à la fin, d'abord avec moi, puis seuls.

Bien plus tard, en 1980, je mis un appartement plus confortable à leur disposition. Mais ils refusèrent obstinément de

déménager. Une nouvelle routine s'installa : ils passaient la semaine rue d'Enghien, au milieu de leurs souvenirs et de leurs habitudes, et venaient le week-end dans le nouvel appartement, parce qu'il était proche de là où j'habitais : « *On ne replante pas les vieux arbres* » disait mon père.

C'est également à l'automne 1952 que j'ai sauté une classe, pour avoir réussi à l'examen d'entrée en sixième du lycée, préparé avec l'aide de mon instituteur, Monsieur Maupertuis. J'intégrai le lycée Jacques Decour, à proximité du métro Anvers : à nouveau le dépaysement, les luttes d'intégration et le brutal changement de rythme. Cette fois, je n'avais pas de problème de langue, mais la communication était tout aussi difficile avec les autres élèves, car la plupart se connaissaient d'avant et les groupes étaient formés et soudés. Mon intégration fut plus longue à se concrétiser ; par contre, certaines amitiés nouées à cette époque durent encore.

A aucun moment, je n'ai ressenti un quelconque antisémitisme de la part des élèves ou des enseignants du lycée. Sauf, peut-être, une fois – mais j'en doute encore – de la part d'un professeur d'allemand, lequel m'accusa à tort de l'avoir frappé à l'occasion d'une altercation en pleine classe. C'était au début des années soixante. Dans le bureau du proviseur, je laissai le professeur s'exprimer, puis donnai ma version des faits : j'avais simplement refusé d'obéir à une injonction que je considérai comme une brimade et dont il était coutumier. Aucune sanction ne fut prise contre moi. Dans la semaine qui suivit, on nous a fait savoir que ce professeur avait des problèmes de santé et nous ne l'avons plus jamais revu.

Au total, je passai dix ans à Jacques Decour – classes préparatoires aux concours des grandes écoles incluses – avant d'être admis à l'Ecole des Mines de Paris. Comme beaucoup de mères juives, Rusia aurait voulu que je fasse médecine.

Mais c'est la voie de l'ingénieur que Simon aurait aimé être, que j'ai choisie.

Au cours de l'été 1953, Simon s'embarqua pour Israël, afin de voir sa mère une dernière fois : celle-ci avait émigré avec Isidore et Etká et devait décéder peu après à Bersheeva. A son retour en France, Simon est resté bloqué plusieurs semaines à Marseille en raison de la grève générale des services publics qui a sévi au cours du mois d'août.

A l'époque, mes parents s'intéressaient peu à la vie politique. Seuls certains événements qui touchaient aux juifs, tels que l'affaire des époux Rosenberg aux Etats-Unis ou l'affaire des enfants Finaly en France, arrivaient à retenir leur attention. Il en fut de même pour la mort de Staline en mars 1953 : je me souviens de grandes manchettes en première page des journaux du soir. Simon achetait parfois un journal – lorsqu'il le faisait, c'était toujours au même pauvre hère qui le vendait à la criée dans la rue, parce qu'il préférerait « *aider celui-ci plutôt que ceux qui sont au chaud dans un kiosque* » – et ce soir-là, il en ramena un. Les discussions durèrent tard dans la nuit, et je dois avouer que je n'y comprenais pas grand chose.

Au plan de la religion, Simon et Rusia n'étaient pas pratiquants : ils n'allaient à la synagogue que pour les grandes fêtes, peut-être même une seule fois par an à Kippour. Je fus néanmoins inscrit à un cours d'éducation religieuse à l'automne 1954, auprès de la grande synagogue de la rue de la Victoire : il s'agissait de me préparer pour la « *bar-mitsva* ». J'appris ainsi à lire l'hébreu – j'ai oublié depuis – mais je discutais en permanence la réalité ou la logique de ce qu'on essayait de m'enseigner. Je finis, malgré tout, par faire ma *bar-mitsva* au printemps 1955 en présence du grand rabbin Kaplan et du chantre Berlinski.

Heureux et fiers de leur fils, Simon et Rusia donnèrent une fête pour leurs amis dans un restaurant juif des Grands Boulevards.

Entretiens, notre statut civil s'était amélioré : tout d'abord, nous fûmes recensés par l'*Office Français des Réfugiés et Apatrides* et la durée de validité de nos autorisations de séjour fut allongée. Puis, nous reçûmes chacun un *Titre de Voyage*, valable pour tous pays sauf la Roumanie : ce document équivalait à un passeport dans lequel des visas pouvaient être apposés. Simon et Rusia entamèrent alors la procédure de demande de naturalisation : elle aboutit au décret du 19 mai 1958, stipulant que Rosner Simon, Rosner Rosa née Wagner et Rosner Karl ont acquis la nationalité française.

Au fil des ans, mes parents avaient retrouvé la trace de plusieurs amis de Czernowitz et de Bucarest, éparpillés de par le monde : en Israël, aux Etats Unis et dans plusieurs pays d'Europe, bien sur ; mais également au Canada, en Argentine, au Brésil, au Venezuela, en Australie et même en Nouvelle Zélande. Ma mère en vint à entretenir une importante correspondance. Et lorsque des retrouvailles étaient possibles, c'était la fête.

En mai 1958, Moshé et Else Wiesner, qui vivaient au Venezuela et nous avaient aidé à sortir de Roumanie, vinrent nous rendre visite à Paris. Moshé, gravement malade, se déplaçait avec difficulté. Ils emmenèrent Rusia en Israël pour quelques semaines : ce fut la première fois de sa vie qu'elle prit l'avion. Au cours de ce séjour, Rusia et Else retrouvèrent plusieurs amies d'enfance – le groupe des filles de la *Morariugasse* !

Un an plus tard, Simon retrouve un autre ami fourreur : David Reif. Celui-ci, installé en Allemagne, possède un magasin à Berlin. David et sa femme Paula – laquelle est une rescapée

d'Auschwitz-Birkenau – nous invitèrent à passer le réveillon du Jour de l'An à Berlin : c'est ainsi que j'ai connu Berlin avant la construction du mur.

En juin 1962, nous allons tous au Havre pour accompagner Rusia qui embarque sur le paquebot France : elle va à New York à l'invitation d'un autre groupe d'amis d'enfance.

A partir de l'automne de la même année, j'habite dans un minuscule studio qui s'est libéré deux étages au-dessus de mes parents. Je n'y vois que des avantages : je l'arrange à mon goût, je suis libre de mes allées et venues tout en profitant de la proximité avec mes parents pour les repas et le blanchiment ; et je participe aux frais du loyer et des repas en donnant des cours du soir et, plus tard, en enseignant dans une école privée pendant que je « séchais » certains cours à l'Ecole des Mines. Bien entendu, Simon et Rusia me surveillaient sans en avoir l'air : ils s'inquiétaient de mes relations, des filles que je fréquentais, et je sais qu'ils guettaient mon retour au travers des volets fermés d'une fenêtre lorsque je rentrai tard dans la nuit.

En mai 1963, je visite Israël pour la première fois : impossible d'échapper, même pour une demi-journée, à la famille et aux nombreux amis de mes parents. A l'âge où l'on veut encore s'affirmer en tant qu'adulte, cette main-mise sur mon individu me gêne. Le pays est passionnant, ses réalisations sont formidables, tout le monde est aux petits soins avec moi – mais c'est justement cette volonté de me « capturer » qui m'indispose. Et puis, l'ambiance est trop orientale à mon goût de jeune européen.

J'ai toujours été réfractaire aux mouvements d'embrigadement, qu'ils soient laïques ou confessionnels. Alors que j'avais une douzaine d'années, j'ai accepté par deux fois de participer à des rencontres du Hashomer Hazaïr, un mouvement sioniste pour enfants juifs : on ne m'y a plus revu. Il en fut de même des

quelques soirées bucoviennes auxquelles mes parents se rendaient de temps en temps. Aujourd'hui, je dirais qu'il s'agissait, déjà à cette époque, de garder ma liberté de compréhension et d'appréciation du monde dans lequel je vis.

Je comprends que les Israéliens fassent un complexe de Massada, qu'ils se sentent assiégés dans leur pays, entourés de fanatiques qui ne rêvent que de rayer leur pays de la carte. Mais je ne peux accepter que l'on me refuse le droit à la critique, au seul argument que je ne vis pas dans le pays.

Depuis, je suis retourné plusieurs fois en Israël en qualité de touriste. J'y retournerai sans doute encore : il est vrai que c'est un pays passionnant, gorgé d'histoire et de réalisations, et j'y suis affectivement et intellectuellement attaché. Mais je suis Français, européen et juif, et je sais que je ne m'y sentirais pas à l'aise si je devais y vivre.

Au cours de l'été 1963, Rusia rend visite à sa sœur Alma, laquelle vit encore à Bucarest avec son mari Samy et son fils Edy. Ce dernier étudie le violoncelle au Conservatoire de Musique de Bucarest. Les deux sœurs se revoient l'été suivant, cette fois à Budapest et au bord du lac Balaton en Hongrie : Alma se plaint de leurs conditions de vie en Roumanie et explique qu'ils vont entamer des démarches pour émigrer.

Ces démarches aboutissent au printemps 1966 : Edy sort enfin de Roumanie avec ses parents. De mon côté, diplômé d'ingénieur en poche, j'avais commencé à travailler à l'automne précédent. En guise de congés d'été, j'emmène alors Edy faire un tour de France et de Belgique en voiture, pour finir à Londres et rendre visite au cousin Ferdl. Ce dernier veut l'aider à continuer ses études pour se présenter aux concours de recrutement de quelques orchestres en Europe. Il lui achète un violoncelle d'occasion – je me rappelle que son prix avoisinait près de 5 mois de mon salaire de l'époque. Pourtant Alma,

Samy et Edy lui-même, se plaindront que Ferdl aurait pu faire plus !

Quelques mois plus tard, une amie de mes parents – Cilly (dite Hulea), peut-être une amie de cœur de Simon – leur remet une lettre qu'elle a reçue de son cousin en Allemagne. Celui-ci s'en prend à Alma et Samy : il explique que c'est grâce à lui que Samy a pu sortir des sommes très importantes de Roumanie pour en bénéficier à leur arrivée en Allemagne ; que Samy se montre maintenant particulièrement ingrat ; et, surtout, que celui-ci insiste pour que mes parents ne soient pas au courant de ses affaires, afin qu'il puisse continuer à pleurer misère auprès d'eux. A partir de là, les relations entre les deux sœurs vont se dégrader.

C'est vers cette époque que Rusia se met à donner des leçons particulières d'allemand et qu'elle apprend l'anglais par elle-même. Quant à Simon, il tente de se mettre à son compte, mais il n'est décidément pas doué pour les affaires. Ensemble, ils prennent l'habitude de passer régulièrement des vacances d'été en Autriche, pendant un mois et plus, dans une pension de famille à Bad Hofgastein.

La suite de notre vie en France est une autre histoire, une histoire dans laquelle je deviens partie prenante.

En novembre 1968, j'épouse en première noce Martine F., la nièce du docteur Kraft. Ce fut un grand mariage, avec quelque 200 invités, dans un salon de l'Ecole de Chimie de Paris. Nous divorcerons quelques années plus tard, dans un contexte plus que rocambolesque. J'ai été lourdement marqué par cet événement et je suis persuadé qu'il a également contribué à détériorer la santé de Rusia.

En juillet 1977, je convole en secondes noces avec Marie-France, dont seul le père était juif. Réticent au début, Simon et Rusia acceptent néanmoins la situation et finissent par en être

heureux, d'autant qu'ils apprécient ma nouvelle belle-mère et que nous leur donnerons rapidement deux petits-fils.

Entretemps, lassé du contenu purement technique de mon travail, je démissionne de la société d'engineering qui m'emploie, pour effectuer une année d'études supplémentaires à l'INSEAD. Et, à l'automne 1971, mon diplôme de MBA en poche, je suis recruté par un grand groupe bancaire français, au sein duquel je devais faire le reste de ma carrière. De poste en poste, j'en viens à l'International, pour finir par me retrouver, quelques années plus tard et sans l'avoir voulu, avec l'image d'un spécialiste de la remise en ordre des filiales à l'étranger.

Ce n'est que très rarement, et plus particulièrement vers la fin de ma carrière, que je constatai des attitudes antisémites de la part de quelques collègues et supérieurs. Il ne pouvait s'agir que d'attitudes car, dans un milieu aussi feutré que celui d'une banque d'origine catholique, une attaque frontale sur ce thème est inimaginable. Surtout si l'intéressé n'a que de bons résultats et qu'on n'a rien à lui reprocher ! Le fait que je sois juif – ce dont je ne me suis jamais caché – a probablement contribué par moments à limiter le développement de ma carrière.

En poste à l'étranger, j'ai fréquenté divers milieux d'expatriés en Afrique, en Europe occidentale et dans les Pays de l'Est. J'ai ainsi pu constater que les expatriés français avaient souvent des idées politiques de droite, sinon proches de l'extrême droite. De plus, ils avaient tendance à vivre entre eux, fréquentant rarement des expatriés d'autres nationalités et encore moins des citoyens du pays d'accueil. Même lorsque leurs votes penchaient majoritairement vers la gauche – comme aux Pays Bas, par exemple – ils émettaient fréquemment dans leurs conversations des idées extrémistes à l'égard des étrangers. Quant à ces dames, elles n'omettaient jamais d'insister en ma présence sur le fait que c'est en allant ou en revenant de la messe que untel avait dit ou fait telle chose. Je

réagissais rarement, car il n’y avait rien de direct à mon  
encontre et j’étais, ne serait-ce que de par mes fonctions, une  
notabilité locale. Il m’est toutefois arrivé de dire, selon les cas  
et avec un grand sourire : « *Certains pourraient me considérer  
comme un travailleur immigré !* » ou « *Comme vous le savez,  
je suis juif !* » S’ensuivaient parfois un flot de dénégations.

Entre 1982 et 1985 je suis en poste à Berlin-Est. Nous revenons  
régulièrement à Paris pour les fêtes de fin d’année et autres  
occasions de vacances. A Berlin-Ouest, nous rencontrons Paula  
Reif, veuve depuis quelques années, ainsi que le cousin Edy et  
sa femme. Je crois bien n’être jamais allé autant à des concerts,  
à l’opéra et au théâtre qu’au cours de ce séjour de trois ans :  
grâce à la rivalité entre les deux Berlin, les programmes étaient  
de qualité et les prix abordables ; et l’ensemble bénéficiait  
entièrement aux privilégiés qui, comme nous, pouvaient  
circuler librement des deux côtés du mur.

En revanche, c’est en observant la vie des Allemands de l’Est –  
à Berlin et, surtout, à l’intérieur du pays – que j’ai réalisé la  
chance que j’ai eu de pouvoir quitter encore enfant le régime  
communiste.

C’est un Berlinois de l’Est qui, une fois en confiance, m’a  
raconté l’histoire suivante :

Un homme veut acheter une chemise. Il entre dans un magasin  
et demande « *Est-ce que vous avez des chemises ?* » « *Non,*  
lui répond le vendeur, *ici nous n’avons pas de chaussures. Pas de  
chemises, c’est à côté !* »

Enfin, cette autre histoire qui me vient de mon cousin Edy :

Deux hommes sont jetés en prison dans un pays du bloc  
communiste. Un troisième se trouve déjà dans la cellule. Il leur  
demande pourquoi ils ont été pris et arrêtés.

- *Moi, dit le premier, j’arrivais tous les jours en retard au  
travail. Alors, ils m’ont dit « Sabotage ! »*

- *Et moi, dit le second, j'arrivais tous les jours en avance à mon travail. Alors, ils m'ont dit « Espionnage ! » Et toi, pourquoi es-tu là ?*
- *Oh ! Moi, j'arrivais tous les jours à l'heure à mon travail.*
- *Mais alors, pourquoi as-tu été arrêté?*
- *Eh bien, ils m'ont dit « D'où est-ce que tu tiens cette belle montre ? »*

Toujours à Berlin, je suis opéré en octobre 1984 d'un anévrisme sur une artère du cerveau. Par un hasard miraculeux, il n'y a pas eu rupture, mais un simple et bref saignement, provoquant des douleurs atroces dans la tête : ces symptômes, que j'ai ensuite décrit à un neurologue d'un hôpital de Berlin-Ouest, étaient tellement typiques qu'ils l'ont immédiatement mis sur la voie du diagnostic. Je décidai de ne pas informer à l'avance mes parents de cette opération, par crainte de leur réaction : ils avaient déjà surmonté assez d'épreuves sans que je vienne en rajouter. Tout se passa bien, je récupérai assez rapidement et finalement, nous avons pu nous rendre à Paris pour les fêtes de fin d'année : ce n'est qu'à ce moment là que je leur en ai fait part.

De leur côté, mes parents me cachèrent l'état de santé de Simon, que je n'ai découvert que neuf mois plus tard, une fois installé à nouveau dans la capitale. Simon allait fort mal : il avait été opéré de la prostate deux ans plus tôt et avait terriblement maigri ces derniers temps. Les douleurs étaient permanentes dans les jambes, le bassin et le dos, et il se déplaçait difficilement.. L'urologue qui le suivait, me confirma qu'il avait un cancer et l'on ne pouvait, au mieux, que retarder l'échéance finale. Officiellement, mes parents n'étaient pas au courant de la nature de sa maladie, mais je suis persuadé que lui, au moins, s'en doutait.

Depuis mon retour, je les voyais régulièrement. Il m'est arrivé de presser le pas dans la rue, alors que j'étais seul avec Simon,

puis de me retourner en m'excusant ; une fois, il m'a dit « *Ce n'est pas grave. Lorsque tu étais petit, c'est moi qui ralentissais pour que tu puisses suivre. Maintenant, c'est ton tour. Mais ne t'arrêtes pas, poursuis ton chemin, mon fils !* »

Simon est décédé à l'hôpital dans la nuit du 30 novembre au 1<sup>er</sup> décembre 1986. La veille au soir, alors qu'ils étaient dans leur appartement non loin du nôtre, ma mère m'avait appelé pour me demander de passer : il allait très mal. Le médecin appelé d'urgence a décidé de l'hospitaliser. J'ai suivi l'ambulance en voiture avec ma mère, nous avons fait l'enregistrement et, pendant qu'elle restait seule avec lui dans la chambre, j'ai demandé à parler au médecin de garde. Je lui ai dit que je savais ce qu'il en était et que, surtout, surtout, quel que soit le traitement, je ne voulais pas qu'il souffre. Il ne m'a pas répondu.

Au moment de prendre congé de mon père, j'ai tenté quelques paroles rassurantes et lui ai dit « *A demain !* » Il a tourné ses yeux vers moi, ses yeux sans lunettes et si profonds dans son visage amaigri. Il m'a regardé longuement, d'un regard intense, sans dire un mot, mais tout y était : sa peur de mourir, son amour pour nous, ses regrets de partir...

Je l'ai embrassé et je suis parti, bouleversé. Son regard me hantera jusqu'à la fin de ma vie.

Le lendemain matin je fus prévenu par un télégramme et suis allé annoncer la terrible nouvelle à ma mère. Elle s'est effondrée dans mes bras.

Dix mois plus tard, en octobre 1987, ma femme donnait naissance à notre fille, la petite-fille que Simon avait tant espérée de son vivant.

Nous sommes restés à Paris jusqu'à l'été 1990. Sachant à quel point la solitude était difficile à supporter pour Rusia, je faisais de mon mieux pour la voir une fois par semaine, lorsque je n'étais pas par monts et par vaux en voyage d'affaires.

Puis, mes postes de direction à l'étranger s'enchaînèrent : à Lagos au Nigeria ; à Rotterdam aux Pays-Bas ; à Kiev en Ukraine, etc. La santé physique et morale de Rusia se dégradait progressivement. Je l'appelais chaque semaine au téléphone et passai régulièrement la voir lorsque j'étais à Paris. Elle continuait à vivre rue d'Enghien pendant la semaine, au milieu de ses souvenirs, et venait passer le week-end dans l'appartement proche du nôtre. Elle voyait Simon en rêve, persuadée que c'était la réalité ; elle me racontait que « des méchants » lui en voulaient, qu'ils la poursuivaient dans la rue et jusqu'à la porte de l'immeuble ; et, après que nous ayons trouvé une dame qui venait tous les jours de la semaine l'aider à faire ses courses et lui préparer à manger, elle me racontait ses griefs envers celle-ci. Persuadée que je faisais partie des services secrets français, elle m'a demandé de faire peur aux « méchants » pour qu'ils arrêtent de la suivre.

En janvier 1993, nous apprenons que ma femme a un cancer du sein. La nouvelle est terrible et nous faisons de notre mieux pour y faire face ensemble. Elle passera l'essentiel de l'année en traitement à Paris, tandis que je reste à La Haye avec les enfants et viens la voir tous les week-ends. Le traitement est plus que pénible et elle s'en sort grâce à sa volonté de vivre. Pour Rusia, le choc fut certainement d'importance également.

Sa mémoire baissant, elle ne se résigne pas et note de plus en plus de choses sur des bouts de papier, tout en continuant à faire des mots croisés en allemand. Et puis, il lui arrive de ne pas me reconnaître ou de me confondre avec d'autres. Un de ses médecins me dit qu'il faudrait peut-être faire des tests pour savoir si elle souffre de la maladie d'Alzheimer : nous ne les avons pas fait, mais il est fort possible qu'il ait vu juste.

Lorsqu'il n'a plus été question de la laisser seule la nuit, et devant l'impossibilité d'héberger une aide permanente dans l'appartement de la rue d'Enghien, il a bien fallu trouver une maison médicalisée. Je suis à Kiev à l'époque, et ma femme se démène du mieux qu'elle peut dans cet univers de rapaces que sont les maisons de retraite et centres médicalisés qui profitent de la détresse des vieux.

Rusia reste consciente, mais confond souvent les gens, les dates, les lieux. Très affaiblie et aigrie, elle réclame sans cesse son retour rue d'Enghien, s'alimente de plus en plus mal, refuse même parfois de manger. Elle devient squelettique.

En janvier 1998, il faut la mettre sous perfusion. Les médecins de l'établissement envisagent de pratiquer une ouverture permanente dans l'œsophage pour l'alimenter par cette voie. Je tente de discuter: y a-t-il un espoir de rétablissement ? Je ne veux surtout pas qu'elle souffre dans ses rares moments de conscience ! Mais je me heurte à un mur. Avec toute l'affection dont je suis capable, et malgré les sentiments divergents qui m'agitent, j'écris alors une lettre à la directrice de l'établissement : j'explique que ma mère a assez souffert pendant la guerre et que je ne souhaite pas, en l'absence de tout espoir de rétablissement, un acharnement thérapeutique dont elle pourrait se rendre compte.

Rusia s'est éteinte le 10 janvier 1998.

-----

A l'époque, je croyais encore qu'elle était née en 1912 : c'est la date que j'ai fait inscrire sur la pierre tombale et je crois préférable de ne rien changer.

*Simon Rosner*  
*2.7.1910 – 1.12.1986*  
*Un homme doux et généreux*  
*que tous ont apprécié*  
*et qui manque à tous les siens*

*Rosa Rosner, née Wagner*  
*1.7.1912 – 10.1.1998*  
*Une femme énergique et fragile*  
*sa Mäderl, ma mère, notre lien familial*  
*avec un monde disparu*

Ils étaient tous deux « *de Czernowitz* »

## Chapitre 16

### Et quelques autres, ailleurs

La guerre a fait d'importants ravages dans les familles et connaissances de Simon et Rusia. Mais celle-ci s'est accrochée et, grâce à ses efforts et bien que seuls en France, nous n'avons été coupés ni de la famille ni de la mémoire du passé. Au fil du temps, ses relations épistolaires lui ont permis de retrouver la trace d'autres membres de la famille qui ont survécu, ainsi que celle de nombreux amis, parfois fort lointains. Parmi eux se distinguent, au moins, deux figures remarquables.

#### *Carl Heinz*

Lorsque la guerre éclate, David, le frère aîné de Simon, est à Czernowitz. Comme lui, il sera enrôlé de force dans l'Armée Rouge, ce qui lui sauvera également la vie.

Après son divorce avec Rachel, leurs trois fils – Carl Heinz, Wolf et Elie – sont restés à Hambourg avec leur mère. Celle-ci put se mettre à l'abri en Suède dès 1938, mais elle ne fut autorisée à emmener que le plus jeune de ses fils, du fait qu'il avait moins de six ans.

Les deux aînés, en revanche, sont à Hambourg dans un orphelinat, et s'y trouvent encore au début de la guerre. Ils y restent jusqu'en 1944, même après la déportation des autres enfants de cet orphelinat, grâce à leur nationalité roumaine. Mais, lorsque l'allié roumain se retourne contre l'Allemagne, ils sont finalement pris et envoyés à Buchenwald, où ils survivent tant bien que mal pendant les derniers mois de la guerre. A la libération du camp par les Américains, ils ont respectivement 16 et 14 ans : ils peuvent alors rejoindre leur mère et leur frère Elie en Suède.

L'aîné Carl Heinz y reprend des études à l'Institut de technologie de Stockholm. Son diplôme obtenu, il est accepté dans des unités de recherche à l'Université d'Uppsala et à l'Institut Royal de Technologie. Puis, au début des années 1950, il part s'installer aux Etats-Unis. C'est un jeune homme, grand, très mince et un peu timide.

Ses deux frères quitteront également la Suède : Elie pour les Etats-Unis et Wolf pour Israël. Ce dernier, mécanicien de profession, deviendra ultra-orthodoxe : il n'utilisera plus que son prénom hébreu de Joseph ; sa femme Sarah porte perruque et ne donne pas la main à un autre homme. Ils auront trois fils et une fille, lesquels leur donneront au total trente petits enfants !

Elie, de son côté, épousera Elsa, jeune femme de souche suédoise, dont il divorcera dans les années 1970. De cette union sont nés deux garçons, aux cheveux blonds et aux yeux bleus.

Carl Heinz poursuit des études aux Etats-Unis et obtient son diplôme d'ingénieur en électricité. En 1955, il est recruté par General Electric à Schenectady, dans l'Etat de New York, pour travailler dans ses laboratoires de recherche appliquée : son équipe est la première au monde à réaliser un champ magnétique de plus de 100.000 gauss. Travailleur acharné, il publie des articles sur la supraconductivité, suit des cours du soir, obtient un diplôme de MBA et devient Manager au Centre de Recherche et Développement du groupe. Il se fait progressivement connaître, devient membre de diverses associations professionnelles américaines et fait autorité dans son secteur d'activité.

Entretemps, il épouse Frieda Zeidschnur, jeune femme rescapée de Pologne qu'il a connue lors de son séjour en Suède. Ils auront deux filles et un garçon, qui tous vivent aux Etats Unis.

En 1971, il crée sa propre société, *Intermagnetic General Corporation*. Celle-ci fabrique et commercialise des équipements basés sur la supraconductivité, principalement destinés aux économies d'énergie, à la mise en œuvre de champs magnétiques intenses, etc. Sa clientèle est internationale et comprend des entreprises industrielles, des hôpitaux et des centres de recherche. En 1992, il est nommé *Entrepreneur de l'Année* dans le secteur *Fabrication*. Au fil des ans, sa société étant cotée en bourse, il cède des parts à un groupe canadien et va s'installer à Vancouver. Mais cette conclusion ne lui convient pas : il finit par reprendre son affaire et revient à Schenectady pour poursuivre son développement. Enfin, retraité mais toujours actif, il se lance dans un projet d'équipement hospitalier d'avant garde dans le secteur de l'imagerie médicale, pour la détection précoce de maladies cardio-vasculaires.

Pendant longtemps, Carl Heinz refusera de parler allemand et même de laisser entrer des produits allemands dans sa maison. Sa fille Elisabeth, qui vit en Californie et écrit des poèmes et des romans, raconte sa surprise la première fois qu'elle l'a entendu parler cette langue dans un restaurant à Hambourg : elle lui demande pourquoi il n'a pas voulu qu'elle apprenne l'allemand lorsqu'elle en avait la possibilité.

- *Parce que tu l'aurais parlé à la maison, parce que tu aurais voulu pratiquer cette langue, parce que tu aurais voulu en apprendre plus sur l'Allemagne et sa culture. Le cas échéant, tu aurais voulu venir ici et tu aurais aimé cet endroit. Tu serais venu ici, tu aurais aimé et peut-être aurais-tu voulu vivre ici pour quelque temps.*
- *Nous y voilà, dit-elle. C'est une ville agréable et j'aime bien être ici. Tu as l'air de bien l'aimer également.*
- *Tu vois ? répond-t'il. Est-ce que tu comprends maintenant pourquoi je ne voulais pas que tu viennes ?*

### *Ferdl*

Rudolf Beck, l'oncle maternel de Jacques Bauml, a épousé Rosa Niederhoffer, une nièce de Regina Picker. Ils vécurent à Vienne, où Rudolf avait une entreprise de transport international, et eurent deux fils, Ferdinand et Hans.

Ferdinand Israël Beck – ou Ferdl comme nous l'appelions affectueusement – est né à Vienne en mars 1922. C'est un homme grand et mince, toujours calme et doux de nature. Effacé, il parle peu ; et, lorsqu'il sourit, son visage s'éclaire tout à coup comme sous l'effet d'un rayon de soleil : en cela, il ressemble à Simon.

Artiste dans l'âme, il s'est fait lui-même par delà les bouleversements et les souffrances de la guerre. Il a échappé à la Shoah parce que, une semaine avant la déclaration de la guerre, sa mère lui a ordonné de prendre son vélo et de partir. Il ne m'a jamais raconté la suite : ce n'est qu'après sa mort, en mars 1999, que j'en ai pris connaissance en écoutant les mots que sa troisième épouse a dits au cimetière pour son enterrement :

*« (Ferdl) avait 17 ans lorsqu'il est arrivé en Angleterre, presque sans un sou en poche, avec pour tout bien un sac à dos élimé et un vieux vélo sans dérailleur.*

*Possesseur d'un passeport allemand – l'Autriche n'en donnait pas à l'époque – et ne parlant qu'allemand, il ne pouvait apparaître que suspect aux yeux des autorités : il fut donc interné – « A guest of His Majesty » comme il aimait à le dire avec un grand sourire – jusqu'à ce que l'on soit sûr qu'il n'était pas un espion. Il vécut ainsi dans une petite pièce avec un autre réfugié, son lit de camp servant alternativement de siège ou de table pour apprendre l'anglais ; et avec un réchaud à gaz pour se chauffer et cuisiner et un seau pour laver ses habits. Il n'en demandait pas plus.*

*Il fut alors envoyé dans une ferme à Thame dans le Buckinghamshire et travailla la terre. Il devint rapidement un bon botaniste et y prit goût, au point d'envisager de passer sa vie à la campagne ; mais le fermier lui demanda de s'occuper d'un cheval : ce fut un désastre, car Ferdl ne parlait pas encore anglais et le cheval ne parlait pas du tout allemand !*

*On lui offrit ensuite un travail à Hayes – Middx : il devait charger sur une péniche 5.000 caisses de haricots cuits par jour, 6 jours par semaine. Son salaire était de 75 pence la semaine – mais à l'époque tout le monde était logé à la même enseigne.*

*Il se mit alors à penser à une carrière artistique, mais sa destinée fut de s'associer à quelques amis dans une affaire de passementerie pour la fabrication de boutons. Jeune et optimiste, il travailla dur pendant de longues années : il transforma sa maison en atelier, fut créatif et innovateur. Et, finalement, il survécut et gagna le respect de ses clients et une réputation d'honnêteté sans faille. Ses boutons étaient faits main et destinés aux maisons de haute couture telles que Chanel, Courrèges, etc. A chaque nouvelle collection les couleurs étaient secrètes et les boutons devaient correspondre à certains détails spécifiques tout aussi secrets ; il devait également teindre lui-même les matériaux utilisés, exactement à la couleur convenue, ce qui était déjà une œuvre d'art en soi. Lorsqu'il prit sa retraite après une vie de labeur, la vente de son entreprise lui procura le capital nécessaire pour donner à d'autres un soutien que lui-même n'avait pas eu : le Ferdinand Beck Fund, qu'il a créé, vise à aider de jeunes étudiants à parfaire leur éducation et à réussir dans la vie, lorsqu'ils sont éloignés de leur famille et de leur pays et qu'ils en souffrent, comme lui en son temps.*

*Grand collectionneur, il se passionna pour les antiquités et œuvres d'art chinoises : il fréquenta aussi bien les ventes aux enchères de Sotheby que les marchés aux puces et le British*

*National Museum. Il était très doué pour restaurer des bronzes et des laques de grande antiquité qui avaient souffert au cours des siècles : il se transformait alors en orfèvre, en potier, etc. Ferdl était un grand marcheur et participait fréquemment à de nombreuses randonnées avec ses amis, à pied, à vélo et sous la tente, tant en Grande-Bretagne qu'en Israël. Il aimait particulièrement la vie du désert. »*

J'ai rencontré Ferdl et son frère Hans pour la première fois au début des années soixante. Ferdl était alors marié avec Sally, sa première épouse : une femme ronde, gentille, gaie et dynamique, qui succombera vers la fin des années 1970 sur la table d'opération au cours d'une intervention à cœur ouvert.

La deuxième épouse de Ferdl se prénomme Nonni et venait d'Afrique du Sud. Elle fut un cauchemar pour lui : végétalienne et près de ses sous, elle lui interdisait de plus sa passion des antiquités chinoises. A l'occasion d'une de mes brèves visites, il dut attendre qu'elle soit sortie pour m'emmener au grenier et me montrer quelques-unes de ses antiquités, emballées dans du papier journal au fond de cartons en pagaille... Ils divorceront.

Enfin, quelques années plus tard, il épousera Muriel, avec laquelle il parcourra le monde. Ils s'entendront parfaitement, chacun avec son caractère : Ferdl parlant peu et adoptant une attitude effacée, Muriel anglaise ayant tout vu, véritable moulin à paroles et ne se laissant pas marcher sur les pieds. Mais, aimant la lumière et les belles choses, elle accepta la collection d'objets chinois et l'encouragea même à la compléter.

Ferdl et Muriel nous rendirent visite en 1995, alors que j'étais en poste aux Pays-Bas. Il me montra les statuts du fonds de bienfaisance qu'il avait créé et me demanda si j'acceptais d'en être l'un des administrateurs, ce que j'ai commencé par refuser à l'époque. Et puis il me dit qu'il aimerait me léguer sa collection d'antiquités chinoises, ainsi que les affaires qui lui

venaient des tantes Beck, y compris les archives et documents concernant Jacques Bauml.

- *Tu as encore le temps, dis-je, profitez donc de la vie, toi et Muriel !*
- *Nous avons largement ce qui nous est nécessaire pour vivre et je veux « donner tant que j'ai les mains chaudes » comme disait ma mère, me répondit-il.*
- *Mais, pourquoi moi ? Edy et Debbie ont le même degré de parenté que moi avec toi.*
- *Parce que toi et tes parents, vous ne m'avez jamais rien demandé. Vous m'avez toujours correctement traité, sans jamais me mépriser. Et je sais que ma collection vous plaît, à toi et à ta femme, et que vous ne la disperserez pas en la vendant aux enchères.*

Il est vrai que j'ai toujours eu plaisir à m'entretenir avec lui et que je le respectais d'autant plus qu'il s'était fait tout seul, honnêtement et à la force du poignet.

Et c'est ainsi que j'ai chez moi plus de deux cents objets chinois antiques qui décorent les vitrines de ma bibliothèque.

Quant à Hans, le frère cadet de Ferdl, il vécut le début de la guerre à Vienne. Pris à l'été 1940 et interné successivement dans plusieurs camps de travail en Allemagne et en Bohême, il passera deux fois au fameux camp de *Theresienstadt* : les nazis arrangèrent celui-ci vers la fin de la guerre pour l'utiliser comme vitrine – avec bureau de poste, banque et monnaie interne, etc. sans oublier l'orchestre juif – de manière à faire croire aux organisations humanitaires que les juifs et autres internés y étaient bien traités.

Hans survécut à la guerre : âgé de vingt et un ans à son retour à Vienne en 1945, il reste marqué pour la vie par ces événements. En 1954, il s'installe à Zürich et travaille jusqu'à la retraite pour le groupe suisse Oerlikon, en tant qu'ingénieur électronique.



## Epilogue

### *Cette heure est mon heure... et je la dédie au souvenir.*

En me relisant au terme de cet exercice du souvenir, je constate que je n'ai utilisé le mot « *destin* » qu'une seule fois, et ce à propos de Edi Wagner.

En bon mécréant, je ne crois pas à la notion de « *destinée* », ni au fait que tout serait écrit d'avance. Je ne crois pas, non plus, à l'existence d'une volonté extérieure qui nous dépasse, et qui sanctionne ou limite de façon drastique les conséquences de notre libre arbitre.

En revanche, il me semble maintenant que plusieurs des personnages évoqués dans ce livre ont vécu leur vie « en accord » avec leur destinée, dans l'acceptation purement littéraire de ce terme. Encore fallait-il qu'ils s'en rendent compte dans l'environnement qui fut le leur.

Lors de la cérémonie de remise de ma Légion d'Honneur, je n'avais pas encore conscience que j'écrirais cette chronique. Mais ma réponse de récipiendaire préfigure cet exercice.

Après les formules de politesse, j'en vins à dire ce qui suit :

« ...

*Cette heure est mon heure... et je la dédie au Souvenir.*

*Souvenir du Passé, à commencer par mes parents.*

*Il est de bon ton d'évoquer ses parents en une telle circonstance. En ce qui me concerne, ce n'est ni la tradition ni le bon ton qui m'animent, c'est l'émotion. L'émotion qui étreint le fils unique que je suis, avec l'histoire qui fut celle de ma famille, avec le souvenir des sacrifices que mes parents ont tout naturellement consentis, sans même y penser, afin que je vive une autre vie que la leur... Mes parents qui auraient été si fiers d'être là aujourd'hui, en cette circonstance.*

*A mon père et à ma mère je dis : cette médaille et cette consécration sont les vôtres !*

*Souvenir du Passé également avec mes « amis de cinquante ans », vous que j'ai connu en sixième du Lycée et qui fûtes mes frères et ma famille en France pendant si longtemps.*

*Souvenir du Passé enfin, avec tous ceux que j'ai admirés et qui m'ont appris tant de choses. Vous fûtes les parents spirituels d'une partie de moi-même, pour certains pendant mon enfance, pour d'autres au cours de ma vie d'adulte, dans ma vie privée et dans ma vie professionnelle.*

*Aujourd'hui, je tiens à vous remercier, même si vous ne pouvez m'entendre.*

*Et puis, Souvenir du Présent, à commencer par ma femme Marie-France.*

*Lorsque nous nous sommes connus, j'avais tiré un trait sur un quelconque avenir dans ma vie privée. C'est grâce à toi, et encore à toi, que nous avons pu bâtir une famille et un toit dont nous pouvons être fiers. Et c'est ensemble que nous avons peiné et profité ; c'est ensemble que nous avons voyagé, c'est ensemble que nous avons conquis à chaque fois de nouveaux horizons. Et c'est ensemble que nous avons fait face aux bonheurs et malheurs de la vie.*

*A toi, ma compagne, je dis : cette médaille est la tienne !*

*Et puis, tu m'as donné une nouvelle famille, à commencer par « belle-maman » Je l'ai souvent dis : je souhaite à chacun de s'entendre aussi bien avec sa belle-mère que moi avec la mienne ! Cette nouvelle famille élargie, que « beau-papa » enveloppe d'un soleil provençal et dont la nouvelle génération symbolise si bien les enfants du « Good Book » !*

*A toi, Marie-France, je redis : cette médaille est la tienne !*

*Souvenir du Présent également, avec tous mes amis et collègues de travail: dans quelques mois, cela fera trente ans*

*que nous nous supportons et apprécions réciproquement. Ce fut pour moi un exercice parfois difficile mais toujours passionnant ; un exercice parsemé de tensions et de satisfactions, ainsi que d'efforts en commun. Ensemble, nous représentons notre Grande Maison dans le monde. Et si j'ai parfois le sentiment d'avoir beaucoup donné, je sais que la réciproque est vraie également.*

...

*A vous tous, amis et collègues du passé et du présent, je vous dis : Merci !*

*Souvenir pour le Futur, enfin, pour mes enfants.*

*Que cette cérémonie et la Reconnaissance qu'elle représente pour moi, fils d'immigrés et immigré moi-même, vous reste en mémoire.*

*A vous, mes trois enfants, je dis : donnez toujours le meilleur de vous-même, vivez consciemment, et cette médaille sera la vôtre !*

*Je vous remercie de votre attention.*

*Monaco, le 17 juin 2001*



## Table

	<i>Photo : La Morariugasse en 1999</i>	4
<b>I – A la Recherche des Temps Perdus</b>		
Chapitre 1	Est-ce que nous nous connaissons ?	7
Chapitre 2	Points de repères	17
<b>II – Aux Temps de l’Ordre Ancien</b>		
	<i>Cartes</i>	24
Chapitre 3	Pologne	27
Chapitre 4	Autriche	35
	<i>Carte Postale : Synagogue du Rabbin de Sadagora</i>	41
Chapitre 5	Czernowitz – La « Petite Vienne »	46
Chapitre 6	Paris – Ville Lumière	54
<b>III – Le début de la fin</b>		
Chapitre 7	La « Grande Guerre »	63
Chapitre 8	L’Intermezzo Roumain	72
Chapitre 9	Edi Wagner : l’orage avant la tempête	90
Chapitre 10	Une vie normale en France	98
	<i>Cartes Postales de Czernowitz vers 1900-10</i>	109
	<i>Photos de famille</i>	110 à 114
<b>IV – La Grande Finale</b>		
Chapitre 11	« Drôle de Guerre » et Occupation	117
Chapitre 12	A l’Est, entre Enfer et Cauchemar	129
<b>V – Redistribution des cartes</b>		
Chapitre 13	De Czernowitz à Bucarest	157
Chapitre 14	De Bucarest à Paris	167
Chapitre 15	La France, épisode deux	173
Chapitre 16	Et quelques autres, ailleurs	189
<b>Epilogue</b>	<b>Cette heure est mon heure... et je la dédie au souvenir.</b>	197

Imprimé en France  
Juillet 2007

Dépôt légal : août 2007